Préface

Philippe Mottet

D. R.

Docteur ès lettres de l'Université de Provence, Philippe Mottet enseigne la littérature au Cégep Garneau depuis 1997. Il a pris part à des ouvrages collectifs, rassemblant deux anthologies de nouvelles et codirigeant deux ouvrages scientifiques sur le genre littéraire de la nouvelle. Il prend soin du prix Adrienne-Choquette, qui couronne annuellement le meilleur recueil de nouvelles de langue française paru au Canada, et du concours littéraire Critère, destiné aux cégépiens. En 2007, il a fait paraître un essai littéraire, *De la prison à la chambre* (éd. L'instant même).

Une nouvelle québécoise ?

Dans une introduction comme celle-ci on s'attend tout naturellement à trouver la présentation avantageuse d'une littérature nationale, qui en dévoilerait l'originalité, les spécificités, les thèmes et esthétiques de prédilection, en ferait un bref historique peut-être. J'ai plutôt envie d'affirmer d'emblée que la pratique de la nouvelle au Québec ressemble actuellement à celle qu'on trouve partout en Occident, en Irlande, en Suède, en France, aux États-Unis ou au Mexique, tant la mondialisation galopante estompe les frontières entre les cultures et accélère leur métissage, d'autant que les nouvellistes sont très souvent xénophiles.

Bien sûr, il y eut une époque où le récit bref adopta chez nous une allure singulière, et parvint à se tailler une place laissée jusque-là à peu près inoccupée dans le paysage littéraire de la Belle Province. Au tournant des années 1980, en effet, devant l'éclosion du roman populaire, quelques jeunes lectrices et lecteurs, assoiffés d'autre chose, se tournèrent volontiers vers la littérature sud-américaine, et leur propre pratique s'inspira de voix fortes venues d'Argentine (Bioy Casares, Borges, Cortázar), du Brésil (Clarice Lispector) ou de la Colombie (García Márquez). D'autres préférèrent s'abreuver au réalisme états-unien d'un Raymond Carver, par exemple. Ce fut l'affaire d'une génération.

Au XXIe siècle, la nouvelle n'appartient plus aux *happy few*. Si elle était jusqu'alors un terrain de jeux littéraire fréquenté surtout par les formalistes, les profs, les psys, les marginaux et outsiders de tout acabit, on peut dire qu'elle s'est depuis « démocratisée ». Délaissant largement le maquis des premières influences, elle migre vers des terres plus larges, plus à découvert, plus communes aussi. Ainsi, il va de soi que la propension à l'autofiction qui s'impose un peu partout se manifeste aussi dans les lettres québécoises, y compris dans la nouvelle (n'en donnons que deux illustrations heureuses : les recueils de Suzanne Myre et de Michael Delisle). L'écriture autofictionnelle aura eu le mérite d'élargir le lectorat : monsieur et madame Tout-le-monde se sont familiarisés avec le genre ces dernières années, ce qui eut pour conséquences entre autres celle de drainer à la fois de nouveaux lecteurs et de nouveaux auteurs vers ce genre souvent snobé parce que perçu comme snob, justement, c'est-à-dire exigeant, élitiste, voire hermétique. (Gilles Pellerin a d'ailleurs rédigé un essai sur son expérience d'éditeur de nouvelles intitulé *Nous aurions un petit genre*...)

Peut-on pour autant dire que la nouvelle, au Québec comme ailleurs, a reçu ses lettres de noblesse ? En d'autres termes, est-ce qu'on a cessé de poser aux nouvellistes la sempiternelle question : « Mais quand nous écrirez-vous un vrai livre (sous-entendu un roman) ? » Oui et non. La nouvelle, certes, semble moins un objet de curiosité — sinon de méfiance — qu'il y a un quart

de siècle, disons, et il arrive que certains recueils figurent au palmarès des librairies. Mais soyons honnêtes : la nouvelle ne jouit pas, ne jouira sans doute jamais (dans la francophonie du moins) de la popularité du roman. Elle demeure, comme la poésie, un phénomène confidentiel. Mais, comme pour la poésie encore, sa présence discrète mais vibrante est peut-être le signe d'une littérature en santé.

Malgré ces légers changements dans sa production comme dans sa réception au Québec, la nouvelle littéraire persiste dans sa singularité et signe. La diatribe qui a envahi puis occupé les quotidiens québécois pendant une bonne partie de l'été 2018 atteste une fois de plus du caractère marginal de l'univers de la nouvelle. Dans un contexte social dominé, chez nous comme ailleurs en Occident, par le fameux #MoiAussi, une nouvelle à paraître dans *XYZ. La revue de la nouvelle* — le numéro 135 de cette revue essentielle dans le paysage éditorial québécois depuis 1985 — a provoqué une virulente prise de becs : la nouvelle en question se termine sur la perspective d'un viol, événement trop banalisé au goût de la nouvelle directrice, qui a démissionné avec fracas en alléguant que le comité de rédaction de la revue était un *boys club*. S'ensuivit une intense discussion publique sur ce qui est représentable et ce qui ne l'est pas (ou qui ne l'est plus) en littérature, sur la liberté d'expression artistique, etc.

En réalité, parce qu'elle est volontiers elliptique, suggestive, la nouvelle dérange, et d'autant plus dans un contexte paranoïaque où l'on donne la chasse à tout ce qui paraît subversif ou politiquement incorrect. Or, le récit bref est un laboratoire où l'on s'adonne à des expérimentations qui, justement parce qu'elles sont réalisées dans un lieu clos et étanche, sont faites sans garde-fou ; aussi s'y autorise-t-on toutes les fantaisies — aux lecteurs de décider si celles-ci ont ou non une valeur littéraire. Comme on s'en rendra compte en lisant les textes réunis ici par l'équipe de *L'encrier renversé*, les nouvelles vont parallèlement à la marche du monde, par des sentiers vicinaux, et leurs auteurs règlent rarement leurs pas sur les pas de la pensée dominante. Fort heureusement. Reste que quand la nouvelle fait (trop) parler d'elle, c'est parfois pour engendrer de nouveaux malentendus. Souvent, elle gêne comme un être marginal jeté au milieu de la foule mondaine. Abandonnons-la dans son atelier et contentons-nous de recevoir ses manifestations imprimées… géniales ou intempestives.

Tout de même, s'il est une originalité propre au domaine de la nouvelle québécoise, c'est du côté de la pratique du « recueil » qu'il faudrait de nos jours la chercher. Depuis une vingtaine d'années, en effet, la conception des recueils s'est considérablement complexifiée. Bien entendu, la pratique traditionnelle de la simple collection de textes courts n'a jamais eu la faveur des éditeurs québécois. Dans les années 80 déjà, il fallait minimalement organiser l'ouvrage en lui conférant une unité thématique ; il était impensable que le recueil ne fasse pas un tout signifiant plus que la somme de ses « pièces » littéraires, à l'instar de ce qui se faisait dans la musique populaire (rock, en particulier) avec l'album-concept. Mais depuis le tournant des années 2000, et davantage encore depuis 2010, on voit proliférer les propositions les plus audacieuses : entre le recueil de fragments d'étendues diverses et le « roman par nouvelles » (dont la poétique reste à définir, à préciser), un ensemble grandissant d'œuvres se moquent des frontières génériques habituelles, à telle enseigne que nous avons parfois le sentiment d'assister à une mutation en profondeur des genres de la prose. On ne peut que se réjouir de cette liberté grande : l'inventivité qui semble caractériser l'artiste du Nouveau Monde, toujours prompt à conquérir de nouvelles terres vierges, voire à se les forger, et qu'on observe au Québec dans le domaine théâtral notamment, est aussi l'apanage des jeunes écrivains, qui ne s'embarrassent pas des codes consacrés de la nouvelle et du roman. Si le travail sur le style jouit actuellement d'une effervescence assez extraordinaire dans la littérature québécoise, du moins chez les nouvelles générations, dans le champ propre de la nouvelle c'est dans la déconstruction du recueil que l'originalité me paraît la plus saisissante.

Façon de dire que la lecture des nouvelles rassemblées dans ce numéro servira d'apéro à la découverte de recueils entiers. À la bonne vôtre !

Caractéristiques et finalités
propres à la nouvelle québécoise

Propos recueillis auprès de Jean-François Beauchemin et Carl-Keven Korb

L'encrier renversé : Lorsque, comme vous, on est déjà un écrivain confirmé, qu'est-ce qui vous motive à participer à des concours comme celui de *L'encrier renversé* ?

Carl-Keven Korb : Je n'arrivais pas bien à mesurer la portée du concours et de la revue papier, n'ayant accès, depuis Montréal, qu'à ses plateformes web, le blog et le profil Facebook, tous deux peu clairs dans les mises à jour, et de facture déjà obsolète dans l'espace-temps Internet, mais la longévité du concours et le nombre d'acteurs culturels impliqués au fil des années a compensé, m'a mis en confiance. Ma motivation, ç'a été d'abord l'espoir, qui n'a pas pu se réaliser, de me rendre à Castres et de participer d'une façon ou d'une autre au dévoilement de la revue — je crois qu'une revue, un recueil, n'importe quel collectif réussi, créent des échanges, si possible dans le croisement des horizons culturels et disciplinaires, en une sorte de communauté, qu'elle soit durable ou éphémère. Ensuite l'envie de longue date que *Le garçon avec un cœur en or** prenne vie sur du papier m'a fait dire « mais en fait, pourquoi pas ici, avec eux, on verra bien », et enfin il y a eu le miroitement, on ne se le cachera pas, des gains financiers.

L'E.R. : Qu'est-ce qui caractérise, qui singularise la nouvelle québécoise dans la francophonie ?

Jean-François Beauchemin : Hum. Je ne suis pas sûr d'avoir la compétence requise pour répondre à cette question. Mon intuition est que la nouvelle du Québec, si elle se caractérise, le fait forcément par sa langue, métal souple toujours plus ou moins aimanté par l'espèce de champ magnétique de l'oralité.

C.-K. K. : Je ne sais pas très bien ce qu'est la nouvelle québécoise. Par contre je peux parler — un peu, loin du discours savant — de littérature québécoise. Et ce qui la singularise surtout, c'est d'en être une à la fois d'expression francophone et profondément américaine dans ses repères et ses préoccupations — pas l'appropriation états-unienne du mot, je veux dire ancrée dans le continent américain.

L'E.R. : Quels sont les principaux enjeux et défis de la nouvelle québécoise (édition, promotion, développement, éducation littéraire…) ?

J.-F. B. : En Occident, depuis au moins la Seconde Guerre mondiale, et peut-être depuis bien avant (depuis l'époque des Lumières ?), le roman dévore tout. Comme si, dans le pourtant vaste jardin de la littérature, les autres formes (nouvelles, essais, biographie, etc.) faisaient figure d'herbes indésirables, ou à tout le moins d'éléments de moindre importance. La tâche principale de ceux qui souhaitent atténuer cette écrasante prédominance m'apparaît en être une non pas de rééducation, mais de redressement. Je ne crois pas une seconde que la littérature ait besoin de donneurs de leçons, mais bien plutôt de charpentiers, c'est-à-dire de personnes (médias, libraires, éditeurs, auteurs...) capables de rectifier la dangereuse inclinaison d'une certaine littérature mise au service d'une pensée unique, écartant de sa vue les séduisantes caractéristiques propres aux formes brèves.

C.-K. K. : J'ai l'impression que l'édition de textes courts est moins marginalisée au Québec, par rapport à la perception qu'on peut en avoir généralement en France, et que ça participe peut-être des pressions et de la cohabitation avec le monde anglophone. Cela dit, ici aussi les recueils de nouvelles sont tout de même vaguement snobés, par rapport aux romans. Peut-être que la solution serait de cesser, justement, de catégoriser. Les éditions du Chemin de fer [Paris] publient des « nouvelles » illustrées depuis bientôt quinze ans, et ils tiennent toujours les rails — il n'est écrit nulle part qu'il s'agit de nouvelles, chaque texte

est un livre, chaque livre est un texte, tout ça ponctué d'illustrations posées en échos, ce sont des objets, des livres, des œuvres, et ça fonctionne. Le Quartanier [Montréal] a récemment publié en grand format une nouvelle de Hervé Bouchard, *Le père Sauvage*, un livre à part entière de seulement 30 pages, sans notice ni explications — et pourquoi pas. Je ne cite que ces deux-là mais il se publie un paquet de choses qui dérogent aux cadres hiérarchiques populaires, surtout du côté des indé. Si j'étais aux commandes d'un véhicule littéraire, j'essaierais d'élaborer quelque chose dans cette lignée, mais je ne me sens pas du tout le courage de me lancer moi-même dans l'édition. Bref, pour la nouvelle québécoise, je ne sais pas trop, mais la littérature québécoise, elle, est en pleine effervescence. Il me semble que les acteurs de l'édition québécoise sont à l'avant-garde, et qu'ils les surmontent, les défis, entre autres celui de la conciliation du physique et du virtuel, c'est-à-dire poser l'objet-livre en nécessité, en fondement inaliénable, tout en reconnaissant l'importance primordiale d'Internet : pensons aux éditions La Peuplade, avec une plateforme web de base minimaliste au fonctionnement instinctif, qui s'accorde avec une présence marquée sur les réseaux sociaux, le recensement clair et à jour d'événements ouverts à l'interdisciplinarité, l'instauration — de plus en plus de plateformes le font — d'un artiste en résidence annuelle qui signe le graphisme, une diffusion insistante sur les démarches fondatrices de la maison, l'intégration de matériel vidéo, de performances, d'expositions, un talent pour s'entourer des artisans qu'il faut pour développer ses idées, tout ça au service de livres bien en papier.

L'E.R. : Pour vous, existe-t-il une hiérarchie des genres (roman plus important que la nouvelle, etc.) ?

J.-F. B. : Un écrivain n'est pas un taxinomiste, un spécialiste de la classification. C'est un spécialiste des mots. Je ne suis pas sûr qu'il se soucie, au moment d'écrire ses pages, si le document auquel il s'affaire s'inscrit dans telle ou telle catégorie. Aragon disait que la réflexion venait toujours après l'écriture. Pour tout dire, je ne crois pas que l'écrivain vraiment sérieux se demande s'il est en train d'écrire un roman, un conte ou une nouvelle. Que fait un écrivain ? Il écrit, c'est tout. En ce sens, la hiérarchie des genres ne devrait pas être pour lui un objet de réflexion. En tout cas, elle ne l'est certainement pas pour moi.

C.-K. K. : Je ne considère pas qu'une nouvelle devrait respecter des codes, et qu'un texte court qui n'appuie pas sur une chute, qui alterne des passages versifiés, qui emprunte au conte et à l'essai, qui joint des illustrations, qui joue avec la disposition sur la page, que sais-je, n'en serait plus une, nouvelle. Pour moi, c'est un terme générique référant à une fiction plus courte que d'ordinaire, une fiction trop courte pour qu'un éditeur y consacre un livre à part entière — et même là, j'y vois un tort, j'aimerais que chaque histoire, chaque poésie ait son objet-livre, mais en même temps je comprends les impératifs éditoriaux, les problèmes financiers que ça peut poser. Sinon je propose l'appropriation des principaux pôles hiérarchiques en usage dans le monde anglo-saxon : *short story, novella, novel*, chacun, sans restriction, ne référant qu'à des durées. Et dans cette idée, pour répondre clairement à la question, il m'est arrivé d'être profondément marqué autant par des histoires courtes que par des novellas, que par des romans. Et aussi, on les oublie trop souvent, par des poésies.

L'E.R. : À votre avis, se dispose-t-on différemment (ou est-on différemment disposé) pour écrire une nouvelle ou un roman ?

J.-F. B. : Je ne crois pas, non. Pour un écrivain, l'objectif reste toujours le même : trouver des mots et les assembler de façon telle que l'esprit tout à coup y trouve un passage, une voie d'accès à une réalité située non pas au-delà de lui-même, mais à laquelle au contraire il puisse s'appuyer.

C.-K. K. : Personnellement je pars dans la même disposition, même dans les rares cas où j'ai une démarche préexistante élaborée, c'est le même processus totalement chaotique qui s'enclenche, peu importe la durée qu'aura le texte au final. Je deviens, à un certain point, plus à l'aise dans les projets de plus grande envergure, car plus la réflexion dure longtemps, plus le chaos prend des airs de plans, plus les directions s'éveillent, et les portes s'ouvrent plus facilement. Mais sinon, c'est pour moi à peu près la même chose. Les textes plus courts sont parfois plus frustrants, peut-être.

L'E.R. : Selon vous, quelles seraient les étapes importantes à suivre pour écrire une bonne nouvelle ?

J.-F. B. : Essentiellement les mêmes que pour écrire un roman, un essai, une fable ou un article de journal : poser ce que j'appelle les bases, c'est-à-dire établir une ligne de départ, une ligne d'arrivée, puis joindre ces deux extrêmes avec le récit. C'est ainsi que je procède depuis vingt ans, avec un certain succès. J'écris le premier chapitre, puis le dernier. Ensuite j'invente une histoire pour lier ces deux parties. Et je me pose à la fin la question : « Cette histoire est-elle un roman, une nouvelle ou autre chose encore ? Qu'est-elle donc ? »

C.-K. K. : Pour ce qui est des étapes... Si vous

voyiez mes cahiers — j'écris tout ou presque au stylo d'abord — vous conviendriez peut-être que je suis mal placé pour aller donner des conseils pratiques. Et une bonne nouvelle, je ne sais pas. Ne pas viser la bonne nouvelle, écrire sur ce qui nous habite, nous préoccupe, dans notre démarche propre — dans la redéfinition constante de cette démarche — en peaufinant son lexique et son ton, peut-être sans se soucier s'il s'agit bien d'une nouvelle ou d'un roman.

L'E.R. : Quelles sont les principales caractéristiques (ou qualités) d'un nouvelliste ?

J.-F. B. : Écrire une nouvelle exige assurément de posséder un solide sens de la synthèse. Sans doute, aussi, une habileté à établir dans l'histoire racontée une tension assez constante, puisque la chute (la conclusion), qui n'est jamais loin, risquerait de souffrir de tout relâchement. En ce sens, le nouvelliste doit être capable de penser vite (ce qui ne l'autorise pas à penser approximativement), d'infléchir au grand arbre de ses idées une telle chaleur que ses fruits se forment, mûrissent et tombent hâtivement.

C.-K. K. : Je ne sais pas trop. J'ai de la difficulté avec cette étiquette, et ça me bloque dans l'élaboration d'un avis. Ce serait les mêmes que celles de n'importe quel auteur. Ce serait à propos d'écrire, peu importe le format de ce qu'on écrit. Combattre la procrastination — ennemie n° 1, le monde entier conspire pour que rien ne soit écrit —, écrire une phrase tous les jours, déjà, c'est un départ, ensuite il faudrait réussir à ne pas trop tomber amoureux de ces phrases, sans pour autant les jeter aux poubelles, sinon apprendre à dompter son ego sans perdre toute son arrogance, marcher beaucoup, voir beaucoup de cinéma, faire autre chose qu'écrire à travers l'écriture, arriver à surmonter les blocages associés aux frustrations nées des problèmes financiers, ne pas se saouler tout le temps, ce genre de choses.

* Nouvelle de C.-K. Korb parue dans *L'ER* n° 78.

Esthétique et singularité de la nouvelle québécoise

Propos recueillis lors d'un entretien avec Gilles Pellerin

Gilles Pellerin a été éditeur et propriétaire de la maison L'instant même pendant plus de trente ans. Également auteur de nombreuses œuvres littéraires (des essais, un roman) dont six recueils de nouvelles, et entre autres ancien chroniqueur littéraire à Radio-Canada, il est toujours professeur de littérature au Cégep Garneau de Québec. Inépuisable et enthousiaste source de connaissances, il est par son érudition un incontournable expert dans le domaine de la nouvelle québécoise.

Pour Gilles Pellerin, la nouvelle québécoise a une identité bien distincte qui se reconnaît principalement par les traits particuliers suivants :

— Elle est souvent plus courte dans sa forme (ce que les anglophones appellent la *short-short story*). Cette caractéristique donne lieu à des textes particulièrement denses, touffus. Comme il le dit bien : la nouvelle s'écrit avec une gomme à effacer plus qu'avec un crayon. Ce qui n'empêche pas pour autant le lecteur d'y voir, d'y imaginer des mondes, des couleurs, des nuances différentes (ce qui confirme bien que la nouvelle est un art à part entière).

— Elle a tendance à être expéditive. On entre dans la nouvelle comme dans un train déjà en marche, on attrape une histoire déjà en cours.

— Dans le même ordre d'idées, la chute, lorsqu'elle survient (les nouvellistes québécois ne la considérant pas comme nécessaire ou impérative), est souvent « verticale ». Pour reprendre la même image, c'est comme si le train s'arrêtait brusquement, ou même comme s'il frappait un mur. Il n'y a souvent ni avant ni après.

— Elle est essentiellement narrative et ne contient que peu de dialogues. On ne connaît souvent de la vie des personnages que l'instant de leur passage dans la nouvelle.

— Dans l'ensemble, la nouvelle québécoise est écrite dans un français accessible à tous les francophones, ce en quoi elle se distingue du conte, qui fait usage de la langue vernaculaire et y trouve sa coloration essentielle. Cela dit, il n'y a pas pour autant exclusion de la langue quotidienne et des particularismes québécois, étant entendu que dans les textes narratifs ceux-ci sont davantage utilisés dans les parties dialoguées.

Gilles PELLERIN

Un être statistique

Leur histoire n'a rien de singulier : Stéphanie et Samuel (les noms des protagonistes ont été changés afin de préserver leur identité) se sont connus à l'université, ils n'ont pas tardé à se plaire, si bien qu'avant la fin du bac ils ont emménagé dans un petit logement mal chauffé. Pas de mariage, pas de flafla : « Et si nous faisions un bout de chemin ensemble ? » On a moins froid quand on marche à deux, quand on dort à deux. Quelque chose de simple.

On ne devrait pas être surpris d'apprendre qu'ils ont fini par se séparer. Selon les récentes analyses statistiques à l'échelle nationale, rien de plus normal que ce qui leur est arrivé : au Québec (à ne pas confondre avec le Canada sur ce point comme quelques autres), l'union libre a, plus que le mariage, la faveur des moins de 40 ans ; le divorce ou la séparation frappent plus de la moitié des couples, et davantage dans la colonne de l'union libre. À tous égards, Stéphanie et Samuel sont des êtres statistiques fiables appartenant à la classe moyenne et conscients du phénomène. Même si ce n'est pas ce qu'on se chuchote sur l'oreiller, pour bien des gens, c'est rassurant de savoir qu'on forme un couple moyen, médian, avec un faible écart-type. Monsieur et madame Tout-le-monde, quoi. S. & S. n'en éprouvent ni contentement ni contrariété, ni quiétude ni vertige. Des gens comme on en compte des milliers dans une réalité comme il ne s'en trouve qu'une. On aura compris qu'on entre ici dans un récit tiré de la réalité, dans une histoire statistiquement vérifiable.

Rien de plus normal, donc, que leur rupture, sinon qu'ils ont marché de concert plus longtemps que la moyenne avant de faire route à part. Quelque chose de simple : pas d'enfants à propos de la garde desquels ils auraient âprement négocié devant un juge, pas de litige sur les biens à se partager, notamment le fruit de la vente de la maison achetée quelques années plus tôt (décompté de l'hypothèque résiduelle, il est vrai, ce qui ne laissait pas grand-chose, pas assez en tout cas pour que deux êtres raisonnables comme eux se querellent ni que l'un des deux choisisse d'y rester, ce qui aurait exigé qu'il rachète la part de l'autre — le montant en cause étant source de différend à coup sûr, on voit d'ici la bagarre). Ça ne réduit en rien leur mérite : si la séparation s'est si bien déroulée, c'est que chacun y a mis du sien, et pas question de ternir des années de bonne entente, d'amour et de bonheur !

Pourquoi rompre, alors ? Voyons-y l'œuvre de la fatalité — qui est le nom que porte la logique dans les récits. Comme le veut l'expression courante, « tout a une fin ».

On n'est pas ici seulement dans le domaine des probabilités, mais dans un ordre supérieur de la mathématique, voisine de la philosophie, voire son stade ultérieur, celle qu'on considère parfois comme ce qui approche le plus la vérité : la mathématique occulte qui gouverne le monde, l'existence, la biologie, le cosmos. L'équation suprême, définitive.

Sur ce point, on ne peut pas dire que Stéphanie et Samuel tombent de haut. Déjà, du temps de leurs études, ils étaient persuadés de l'invariabilité, de l'immuabilité de ce précepte qui tient en quatre petites syllabes, « Tout a une fin », peu importe qu'on doive parfois y mettre le temps pour le constater. L'infini, c'est l'affaire du bon Dieu, mais il y a déjà longtemps qu'Il s'est fait la malle, Celui-là. (Les majuscules ont été conservées pour donner de la patine au récit.) C'est pourquoi il avait été originellement question d'un « bout de chemin ». Les jours anniversaires de leur mise en ménage, ils se demandaient mutuellement : « Encore un an ? » et c'était, ma foi, plutôt charmant.

On pourrait croire que le langage est souverain, vu ce qui leur est arrivé et comment cela s'est passé : le tricot a cédé (autre métaphore) alors que, ça ne s'invente pas, ils étaient sur le *camino*. Au point alpha de ce voyage, des amis qui relatent une expérience hors du commun, une véritable régénération — et des mollets d'enfer. Et si on y allait ? On y va. Descente d'avion à Toulouse, direction Oloron, puis le col de Roncesvalles (après discussion, ils ont opté pour le toponyme espagnol, plutôt que « Roncevaux », en dépit de Roland, d'Olivier, des Francs et des Vascons). Comme on le voit, ils ont préparé le voyage par des lectures sérieuses et passionnantes, constaté la proximité phonétique, historique, culturelle et tout ce qu'on voudra entre Basques et Gascons (et l'on veut beaucoup quand on s'engage dans pareille expédition), se sont intéressés

au symbole de la coquille associée à Santiago (plutôt que « Saint-Jacques », pour la même raison). Soyons plus précis : Stéphanie et Samuel sont des êtres rationnels dix-neuf fois sur vingt, avec un taux d'erreur de moins de 2 %.

Ils se sont probablement trop préparés (il s'agit ici d'une hypothèse). Sur le terrain, ils n'ont pas retrouvé ce qui les avait attirés en Navarre et en Espagne. De plus, ils pensaient le plus sérieusement du monde se rendre à Compostelle, comme plusieurs de leurs amis, sans doute plus en forme, y étaient parvenus. C'était compter sans les ampoules ; sans l'enflure aux chevilles ; sans les chiens peu avenants, les paysans peu avenants, les églises peu avenantes, fermées, refusant leur fraîcheur à nos deux marcheurs (« C'est écrit sur nos visages que nous sommes athées ? ») ; sans les pèlerins de pacotille (au premier chef, eux) en grand, en très grand nombre (« Ma parole, ce n'est pas un chemin, mais une autoroute ! ») ; sans l'auberge espagnole où la nourriture est chère et décevante ; sans le mauvais temps, comme si c'était possible en Espagne, et pourtant ; sans la mauvaise humeur, mais là mauvaise, oh là là. Inédite, d'ailleurs. Des mollets d'enfer, ils n'ont retenu que l'enfer. Mine de rien, c'était leur premier voyage ou à peu près (la Gaspésie, le Maine, ça ne compte pas). Au point oméga, ils sont devenus tristesse l'un pour l'autre. Avant que ne s'installe le dépit, ils se quittent. C'est à ce moment du récit qu'apparaît la formule « Et pas question de ternir des années de bonne entente, d'amour et de bonheur ! » qu'on servira par la suite, avec succès, aux amis à titre de garantie de civilité.

Ils ont tacitement convenu de ne pas habiter le même quartier : il est plus facile de « se quitter bons amis » quand on ne croise pas l'autre sur un trottoir, car alors la métaphore du chemin devient amère : il est douloureux de voir les images les plus sûres, les plus fiables, ne pas tenir le coup ; affligeant de constater que l'euphémisme dans « faire un bout de chemin ensemble » n'a pas tenu la promesse tacite qu'il portait : au tréfonds de lui-même, Samuel aurait aimé que Stéphanie et lui, ce soit pour la vie, et tant pis pour les préceptes, le calcul des probabilités et les analyses démographiques. Mais là où il y a fatalité, il y a fatalisme et fatalistes : Samuel n'a jamais parlé de sa velléité secrète, question de conjurer le sort. Triste résultat.

À ce stade, la majorité des gens réapparaissent dans les registres dans la colonne du remariage ou font une nouvelle entrée dans celle de l'union libre, parfois pour leur plus grand bonheur. Pas Samuel. Il était l'homme d'une seule femme. Il ne le savait pas, mais il est raisonnable de penser qu'il s'en doutait. Ce qui n'a rien empêché : elle n'est plus là.

Raconter la suite exige qu'on abandonne l'univers des nombres au profit de celui des mots.

Notons que dans une histoire issue du cerveau d'un écrivain, les deux anciens amoureux pourraient tomber l'un sur l'autre, par hasard, au coin d'une rue. Il serait cruel et si facile de rapporter la scène suivante, à la sortie du bureau : on aperçoit la silhouette familière de l'autre, qui s'adonne à ne pas marcher seul(e), et ces deux-là semblent s'accorder, c'est le moins qu'on puisse dire. Et ça jase, et ça rit. On a beau vouloir exclure la jalousie de sa vie, on n'y peut rien quand on est un personnage de roman, l'on est soumis à ce qui est écrit.

Rien de cela ici. Dans l'univers des mots, « se quitter bons amis » se traduit par trois éventualités : 1. on reste copains et l'on profite même d'une connivence nouvelle ; 2. le ressentiment s'installe et l'on n'est plus capable de voir l'autre en peinture ; 3. l'autre disparaît. Dans une histoire issue du cerveau d'un écrivain, on nourrirait l'intrigue, les péripéties s'enchaîneraient avec, en prime, une finale enlevée. « Tout a une fin », en particulier dans une nouvelle, mais ça ne veut plus dire la même chose.

Ici, pas de suspense : Stéphanie disparaît de l'histoire. Les amis communs contribuent à l'éloignement dans la mesure où l'on évite généralement d'inviter à une même soirée un ancien couple, de peur que ça n'avive le chagrin de celui (celle) qui en a, ou qu'une étincelle ne mette le feu aux poudres. Samuel ne s'en était probablement pas rendu compte, mais ils n'avaient que ça des amis communs, plus près d'elle, fille sociable, que de lui, renfermé de nature. Du temps d'avant, il ne lui en reste plus. Stéphanie disparaît bel et bien de l'histoire, ça fait tout drôle à dire, car ils paraissaient inséparables.

Leur histoire n'avait rien de singulier ; celle de Samuel devient singulière, c'est-à-dire qu'elle ne concerne plus que lui. D'ailleurs, les rares fois que leurs copains de naguère font allusion à lui, ils l'appellent plutôt Stéphane (qui n'est pas le prénom réel, vu la règle de confidentialité énoncée dès le début, mais on aura compris le principe), mais pas en présence de Stéphanie. Ça lui ferait de la peine. Tout ce beau monde (façon de parler, étant donné que certains puisent certaine délectation dans ce naufrage) est vraiment hors de l'histoire.

Samuel (qu'au moins son nom subsiste ici !), Samuel se rend compte que sa vie s'organisait en présence de Stéphanie, sinon autour d'elle. Devant quelque chose de beau (le lilas en fleur au coin de la rue, une repartie

fine au théâtre ou à la télé, le pont d'or sur le fleuve), il lui arrive encore de tourner la tête à gauche, là où était Stéphanie. Il n'y a personne. Rien ne presse, s'est-il d'abord dit, encore que le verbe « dire » suppose qu'il y ait des mots, ce qui sera de moins en moins le cas. (De ce côté-ci du récit, on peut remarquer que l'absence s'accompagne parfois du mot « absence », ce qui en accroît la douleur, mais qu'elle peut finir par n'être qu'un trou silencieux, un vide muet ; du côté de Samuel, qui s'est toujours intéressé à la « science » et assez peu à la nature du langage, au rapport entre les mots et ce qu'ils désignent, il ne se passe rien de tel : le vide survient sans étape intermédiaire.)

Il ne s'en passe pas moins des choses. Mais allons-y dans l'ordre. Une fois la maison vendue, il a emménagé dans un logement assez sombre, un peu trop d'ailleurs, une fois l'hiver venu, les principales ouvertures donnant sur le nord. À l'origine, il a été séduit par les boiseries qui courent jusqu'à mi-mur dans le couloir et le séjour. Décor assez courant des années 1930 dans le quartier où il s'est installé, près du travail. Premier constat : elle partie, il aurait été incapable de continuer à vivre dans leur ancienne maison. Il n'en tire ni contentement ni contrariété — il est dans ce qui est, et chez-nous est devenu là-bas.

Quand il pense à Stéphanie, il la voit, certes, mais c'est surtout qu'il se voit avec elle, une sorte de lui-elle, lui en ombre portée d'elle, à moins que ce ne soit l'inverse — Ellui. Lui venait-il une idée de vacances, en rentrant du travail, qu'elle s'appliquait forcément à eux deux. De retour à la maison, l'ébauche de séjour se traduisait par une blague du type « et si nous allions à Quelque-Part-sur-Mer ? », en mode stéréophonique, quitte à ne rien faire d'autre que rendre visite à sa mère à Notre-Dame-du-450, une sorte de Vesoul en banlieue de Montréal. Il est maintenant monodique. (« Des projets ? — Un petit été à la maison. ») Certains célibataires se parlent à eux-mêmes (« Qu'est-ce qu'on mange ce soir ? » « Et si nous allions à Saint-Mahomet-l'Apostat ? Il paraît qu'il n'y pleut jamais. »), mais pas Samuel.

Il admet que Compostelle a été préjudiciable à leur couple, mais peut passer un sacré moment à découdre le chemin (toujours) jusqu'à l'origine du malaise entre Stéphanie et lui, quelque chose qu'on croirait maintenant consubstantiel au couple (le sien, tous les couples). Il est arrivé un temps où ils ont oublié le rituel de l'anniversaire, « Encore un an ? », au lit, toujours, avant de rouler l'un sur l'autre, l'un dans l'autre. La saynète a duré des années. Ça lui revient le jour du renouvellement du bail, justement. Ils étaient charmants ; il se trouve médiocre.

Certains occupent leur temps libre en sortant et en rentrant tard. D'autres en dressant l'inventaire des défauts de l'autre. Un temps, il a cherché à écrire une version apocryphe de leur récit mutuel. C'est pourquoi il vient d'être question de Compostelle (ils n'y vont pas), du souper quand cette idée a germé (ils n'invitent pas les amis qui avaient tellement tripé sur le *camino*), des embrassements rituels (dans une version ils font l'amour en guise de renouvellement de bail ; dans l'autre, ce rituel n'existe tout simplement pas, car sait-on jamais si en bout de ligne il n'a pas porté malheur). Samuel a poussé le jeu jusqu'à remonter au moment où ils se sont aimés, se sont connus, et même à l'époque où ils ne se connaissaient pas. Toujours, il a trouvé un élément incriminant, un geste irritant, une réplique un peu sèche, une moue ambiguë, quelque chose dont on peut dire, quand on connaît la fin, qu'il l'annonçait inexorablement.

C'était un jeu, justement. Il en est qui suscitent un plaisir amer et qu'on trouve pourtant délicieux. Samuel s'est rendu compte de ce qu'il tramait et de ce qu'il décousait en lui pour constituer cette vue de l'esprit. Il est revenu à l'idée toute simple de la fatalité, mais sans le fil, sans les Parques.

Elle n'est plus là ; morte, elle serait encore là, elle existerait plus que maintenant, il s'en sortirait mieux, il la porterait en creux, elle redeviendrait l'écho qu'elle a été, quelque chose approchant le phénomène des harmoniques, des vibrations sympathiques qui les avait passionnés à l'époque de l'école. Du moins en est-il venu à le supposer, car il ne connaît aucun mort, tous ceux qui comptent à ses yeux sont encore de ce monde.

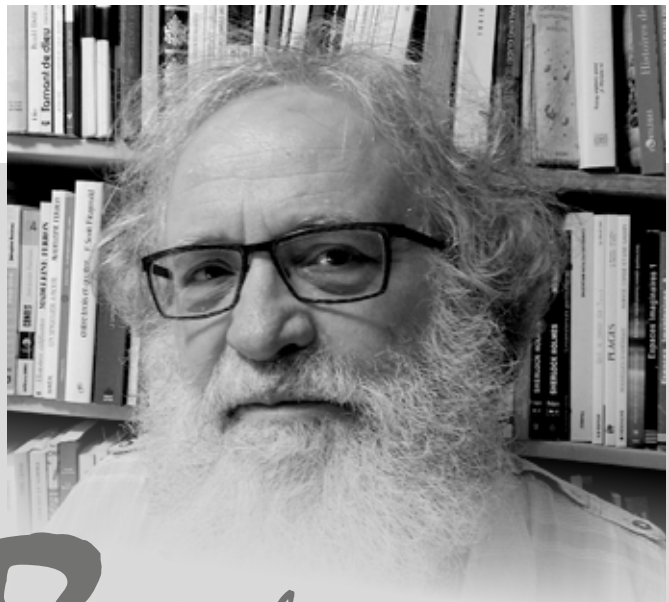
Pour dissiper sa honte d'avoir imaginé pareil scénario (il n'est pas allé jusqu'à souhaiter sa mort, il l'a seulement établie comme hypothèse, mais c'est beaucoup trop), il a fait de cette idée furtive un motif de débat intérieur (c'est là qu'il vit le plus intensément) et d'interrogations, les plus détachées possible : comment un athée peut-il imaginer qu'un être survive au-delà de la mort ? les idées d'enfance dont ses parents se sont pourtant débarrassés sont-elles transmissibles génétiquement ? y aurait-il là une forme d'animisme, de reflux de pensée archaïque ?

Avec elle, tout était simple ; sans elle, tout est simple, mais autrement. Comme la respiration, le temps est un système parasympathique. On n'a pas besoin de vouloir respirer pour que ça se fasse « naturellement », simplement. Le temps n'existe que si on y pense. Maintenant (c'est fou ce que ce mot peut signifier), Samuel est maintenant, qui n'est que l'un des

visages du présent, qui n'a d'immobile que l'apparence. À maintenant succède un autre maintenant, semblable au précédent et au suivant, à ceci près que la patine s'installe, les cheveux reculent sur le crâne, bientôt poivre et sel. Pour cela aussi il existe des statistiques, des pronostics, des probabilités. Dans un récit tiré de la réalité, tout est paramétré.

La statistique permet d'interpréter un ensemble de données. Samuel est l'une d'entre elles et il contribue à prédire puis à comprendre le résultat des élections, à établir le prix que sont prêts à payer les consommateurs pour acquérir un nouveau produit, à fixer les rentes sur la foi de l'espérance de vie, à calculer les taux de nuptialité. Comme il est usager des « médias sociaux », on lui rappelle souvent ce qu'il aime, une partie de lui se confond à des algorithmes. On parle souvent de lui dans les journaux sous le nom de Grand Public et de Majorité silencieuse, ce qui permet à certains de parler en son nom, et mieux qu'il ne saurait le faire. Tous les jours, on lui dit à quel point on l'aime. C'est un être choyé.

À ce stade du récit, peu importe son nom. Il n'en a plus besoin.



D. R.

Biographie de l'auteur

Depuis 1982, Gilles Pellerin a publié six recueils de nouvelles ainsi qu'une centaine de nouvelles dans des ouvrages collectifs et des revues du Québec et d'Europe (certaines ayant été traduites en polonais, en espagnol, en anglais, en serbe, en suédois et en tamil). Il a aussi fait paraître trois anthologies : *Dix ans de nouvelles : une anthologie québécoise* (1996), *¿Un continente a la deriva? Antología de narradores de Quebec,* au Fondo de Cultura Económica (Mexique, 2003, reprise au Québec sous le titre *Anthologie de la nouvelle québécoise actuelle)* et *Vingt-cinq ans de nouvelles : une anthologie québécoise* (2011), en collaboration avec Philippe Mottet. Il a aussi signé huit essais sur la littérature, la langue, la culture et la mythologie. Cofondateur des éditions de L'instant même, il en a été longtemps le directeur littéraire.

Numéros encore disponibles : Nous avons en réserve des numéros de L'ER qui feraient à n'en pas douter la joie de nombreux lecteurs. Ces exemplaires sont vendus à prix d'ami, soit (pour la France) 5 € l'un, 8 € les deux, 10 € les trois (frais de port compris). Le n° 69 est vendu 10 € et le n° 81, 10 € (pour la France). (Voir bulletin de commande et d'abonnement.)

N° 56 – Concours 2005 : *La clôture*, M. Duru ; Prix Lycéens 2005 : *L'effet Fred*, A. Fanet ; *Zapping*, É. Fouassier ; *Transit*, H. Paris ; *Un passe-temps*, S. Stern ; *Les feux de l'amour*, C. Audebert ; *Fait d'hiver*, Y. Le Meur-Rollet ; *Poussière*, S. Socquet-Juglard ; *Les vacances*, J.-P. Delebecq ; *La cuiller*, C. Lamy.

N° 63 – Concours 2010 : *La mémoire du vent*, É. Potdevin-Marin ; *Intimes convictions*, D. Chappey ; *Des promesses, du vent*, É. Pacchiano ; *Vieilles canailles*, A. Vocanson ; *La dame qui passe*, J.-C. Perier ; *Roméo, pourquoi pas ?*, D. Delatour ; *La douleur des blés*, G. Bernay ; *La chevelure de Bérénice*, P. Dulieu ; *S'il reste des mots*, S. Bourguignon ; *Des roses éternelles*, J.-M. Palach ; *La rose apatride*, M.-C. Haguet.

N° 65 – Concours 2011 : *Le trésor des Leoni*, A. Vocanson ; *Tacet*, C. Jacques ; *Le rossignol et la burqa*, S. Aussenac ; *Le chevalier*, M. Pontacq ; *La Crécelle*, D. Boillot ; *Noël*, M. Fèvre ; *L'armoire sur la tête*, M. No ; *Désiré Myriapode*, C. Valton ; *Échec à l'échafaud*, C. Gayraud ; *Dernier contrat*, G. Delbet ; *Le cadeau*, C. Guerrero.

N° 67 – Concours 2012 : *Dernier voyage*, C. Béchaux ; *Les cuisines indiennes*, L. Roux ; *Insomnie*, E. Lagrange ; *Libération*, J. Hamm ; *Le fort et le faible*, S. Dubin ; *Salon-lavoir*, S. Heurtel ; *La fée du canal Saint-Martin*, H. Laly ; *Un père*, B. Oberlé ; *Un ami dévoué*, C. Munier.

N° 69 : « 25 ans du concours Ville de Castres/*L'encrier renversé* ». *Retrouvailles*, A. Chalvin ; *Fantômes dans la machine*, L. Fétis ; *L'enfant prodige*, G. Lebon ; *Les naufragés*, F. Bouhier ; *Le jour où Milt Albuquerque Junior jeta sa trompette dans la mer*, M. Burlot ; *La fenêtre d'où je regarde passer le temps*, D. Dauphin ; *Confidence pour confidence*, E. Ménard ; *Jabiru*, J.-M. Rueda ; *Je crois que je vais hurler*, J.-C. Chabel ; *L'égovoyage*, G. Bastide ; *Appel à témoins*, P. Chauvin-Glonneau ; *Maternité*, F. Provini-Sigoillot ; « Les auteurs en questions… », entretiens ; *Rencontre*, M. Félix ; *Le don d'Alice*, F. Martin ; *Flash-back*, C. Célotti ; *Le sixième océan*, G. Flipo ; *Le terminus de la ligne H*, M. Duru ; *Cette femme qui cherchait le silence*, P. Larriveau ; *Le camping du petit bonheur*, M. Poitevin ; *Maman, j'ai peur !*, J. Matignon ; *De l'autre côté*, L. Allaert ; *La couverture*, É. Potdevin ; *Nous irons en enfer ensemble*, A. Vocanson ; *Grands seigneurs*, C. Béchaux.

Suite page 21

Christiane Lahaie

Un chat, la nuit

La mort, quand on la refuse, est une horreur. Mais dès qu'on l'accepte, elle devient une expérience comme une autre.

Elle ne cesse de se répéter cette phrase, tel un mantra, depuis que Trotski, son vieux chat adoré, a rendu l'âme. Il a suffi d'un sédatif pour qu'il s'endorme paisiblement dans ses bras. Puis d'une piqûre pour l'expédier dans l'outre-monde. Avant de quitter la maison, elle s'était mirée dans la glace en répétant « t'as pas mal ! », « t'as pas mal ! ». Rocky Balboa n'aurait pas mieux dit. Maintenant que l'animal n'est plus là, une plaie s'est ouverte quelque part en elle. Une plaie qu'on appelle l'absence.

Elle pleure. Ses hoquets lui coupent le souffle. À tout moment, elle doit se ressaisir. Forcer sa gorge à s'ouvrir et à laisser passer l'air. Entre deux sanglots, elle replace les meubles. Réaménage le salon pour oublier que la petite bête y avait établi son fief. Elle retire les housses, les met au lavage. L'odeur. Il faut d'abord éliminer l'odeur. Les souvenirs olfactifs sont les plus durables. Les plus tenaces. Puis elle asperge la table vitrée de nettoyant et frotte. Une à une, les traces de pattes disparaissent. L'ammoniac emporte tout, sauf la peine.

Elle monte à l'étage. Retire le panier rembourré dans lequel le minuscule félin avait l'habitude de dormir. Avec le temps et l'asthme, il s'était mis à ronfler, puis à râler. Ses reins lâchaient peu à peu. Il avait perdu du poids. Des plaies dans sa gueule rendaient la mastication difficile, et des flaques d'urine surgissaient çà et là.

Elle s'aveuglait devant tant de misère. Continuait de le soigner, de le serrer contre elle, espérant un miracle. Le vétérinaire avait beau lui dire qu'il en était aux soins palliatifs avec Trotski, elle ne voulait pas l'entendre. Elle préférait croire que ce drôle de chat qui roucoulait tel un pigeon dès qu'il l'apercevait serait toujours là. Qu'il avait le gène de la reconnaissance et que cela le rendrait éternel.

Elle jette le panier plein de poils dans le bac à déchets. Suivent bientôt le coupe-griffes, la brosse, la nourriture en boîte et le shampoing. Elle prend un grand sac vert, y met la litière, baquet inclus, et le tapis taché. Elle fait couler de l'eau très chaude, ajoute du détergent et s'agenouille pour désinfecter le plancher. Une goutte lui pend au bout du nez, qu'elle essuie de son avant-bras nu. Elle rince. Lave de nouveau, puis jette l'eau souillée dans le grand évier du sous-sol. D'un geste sec, elle retire les gants de caoutchouc bleu, les met aux rebuts aussi. Rien, non, rien ne doit subsister.

Or, plus elle s'acharne, plus elle pense à ce maudit matou arrivé chez elle à l'âge vénérable de 12 ans et qu'elle avait adopté comme s'il s'agissait d'un enfant perdu. Comme si, d'une manière ou d'une autre, l'affection d'un mammifère à moustaches pouvait compenser pour la progéniture qu'elle n'avait pas eue et qu'elle n'aurait certes pas, maintenant qu'elle avait passé le cap de la cinquantaine.

C'est juste un chat !

Il faut croire que non, justement. Trotski n'était pas juste un chat. Il incarnait autre chose. Une sorte d'image d'Épinal, immémoriale et réconfortante. Une ombre gracile qui rôdait dans le jardin et lui donnait vie. Un relent d'enfance enfoui bien creux et qui ne demandait qu'à refaire surface. Quelqu'un qui revenait toujours, malgré ses occasionnelles escapades.

Elle sourit, tandis qu'une larme s'immobilise sur sa joue. Le coquin se faisait nourrir par une partie du quartier. Se laissait cajoler aussi. Un infâme gigolo. Pourtant, à la tombée de la nuit, il rentrait sagement, sa silhouette frêle longeant la haie de cèdres. Les chauds soirs d'été, il se couchait là, calme Pierrot sous la lune, en attendant qu'elle aille le chercher. Ils avaient une entente tacite. Il s'installait au même endroit ; elle allait le cueillir à la même heure. Jamais il n'opposait de résistance.

Elle a allumé un feu dans la cheminée. Aujourd'hui, elle ne fera plus rien d'autre que fixer les flammes et se laisser hypnotiser par elles. Comme devant un bûcher où se consume le corps d'un disparu. La vue brouillée, elle accumule les papiers mouchoirs humides qu'elle finit par jeter dans l'âtre. Le bois siffle et crépite, masquant le silence qui menace de la prendre à la gorge. Elle n'arrive pas à s'enlever de la tête qu'il ne sera plus là. Elle sent encore le corps tiède, disloqué, qu'elle avait pressé contre sa poitrine avant de le déposer sur la table d'acier. Il sentait bon le parfum cher avec lequel elle l'avait aspergé. Elle avait palpé la patte avant droite et le coussin en trop. Une tare génétique. Ou une mutation. Quand il s'accrochait à elle, on aurait dit qu'il avait des mains.

Dans le cabinet du vétérinaire, on avait tamisé l'éclairage. De tels moments d'intimité ne doivent pas être gâchés par trop de lumière. Déjà qu'il faut payer d'avance.

Enfin, elle s'était penchée pour poser sa joue contre celle du chat, creusée par la maladie. Elle n'aurait peut-être pas dû. Elle l'avait emmailloté dans la duveteuse couverture achetée pour lui, celle aux motifs de scottish-terriers, puis elle était partie en balbutiant un vague merci à la réceptionniste.

Elle essaie de comprendre pourquoi elle a tant de chagrin. Met tout sur le dos de la ménopause, de la fatigue, d'un tas de déceptions et de deuils mal faits. Se dit aussi que ce chat la regardait dans les yeux avec une franchise dont peu de ses proches se montrent capables.

Avons-nous trop tendance à anthropomorphiser nos animaux de compagnie ?

La voix de Catherine Perrin résonne dans sa tête. Si. Peut-être. Et après ? Sans doute a-t-elle soif d'humanité et qu'elle la cherche là où elle sent qu'elle peut la trouver. Et puis, ce vieux chat à moitié sourd et perclus d'arthrite n'avait pas ce qu'il fallait pour la juger. Il se contentait de lui demander à boire, à manger, exigeait qu'on le borde, qu'on lui ouvre la porte, qu'on lui prodigue des soins attentionnés et qu'on supporte ses rares grognements.

Il la manipulait. Oh, pour ça, oui, il la manipulait. Combien de fois avait-elle quitté son domicile en sachant que, de l'autre côté de la fenêtre, ce despote à poil noir et blanc ouvrait de grands yeux apeurés. Dépendant affectif. Abandonnique. Névrosé. On pouvait lui apposer toutes les étiquettes. Mais ne les arborait-elle pas elle-même ? Plus encore depuis qu'il était parti ?

Elle soulève une autre bûche, la confie aux flammes qui s'étiolent. Il faudrait qu'elle mange. Elle n'a pas faim. Trop de nœuds dans son ventre. Si elle n'avait pas peur du ridicule, elle se résoudrait à admettre qu'elle se sent dévastée.

Les refuges sont remplis de chats. T'as qu'à aller t'en chercher un autre !

Évidemment. Il fallait y penser. Le problème, c'est qu'elle ne veut pas de chat. Elle voudrait retrouver un chat en particulier. Celui dont la bouille tout droit sortie d'une bande dessinée la faisait rire. Celui qui savait établir un contact visuel troublant avec tous ceux qui daignaient le côtoyer. Celui qui, la veille de son décès, s'était frôlé contre elle pour qu'elle cesse de pleurnicher.

La nuit dernière, le vieux Trotski avait fait un gâchis, juste à côté de la litière. La vessie ne tenait plus. Alors, il avait fait irruption dans la chambre en implorant pardon. Elle l'avait ramassé pour le coucher à ses pieds. Il avait les pattes trempées d'urine. Peu importe. Elle s'était recouchée, aussi résignée que le chat. Dans quelques heures, il serait délivré de ses maux.

Elle continuerait de souffrir.

C'est une belle mort, ça. J'aimerais bien mourir dans tes bras, moi aussi.

D. R.

Biographie de l'auteure

Christiane Lahaie est écrivaine et professeure titulaire au département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke. Depuis mai 2017, elle agit également à titre de directrice littéraire chez Lévesque éditeur. Elle a publié des nouvelles, des essais en collaboration avec Georges Desmeules (notamment, *Les Classiques du roman québécois*), un récit et des romans, dont *Hôtel des brumes* (éd. L'instant même ; Grand Prix du livre de la ville de Sherbrooke 2004), *Chants pour une lune qui dort* (éd. Trois, réédition chez Lévesque éditeur ; prix Alfred-DesRochers 2005), *Vous avez choisi Limoges* (Lévesque éditeur ; finaliste, prix Alfred-DesRochers 2015), de même que *Ces mondes brefs. Pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine* (éd. L'instant même, 2009). Elle est également membre du collectif de rédaction d'*XYZ. La revue de la nouvelle*, participe à de nombreux ouvrages savants et prépare un roman dont la parution est prévue pour 2019.

Les mères ont parfois les mots justes pour consoler leurs filles. Ou des vocables-poignards pour mieux les torturer. Elle raccroche. Se sent vide. Presque inutile. Elle n'a pas voulu les cendres. Trop cher. Et à quoi bon ? C'est vivant qu'il lui faisait du bien, ce chat. C'est en quémandant sans cesse et en se blottissant dans son giron qu'il lui donnait l'impression d'être importante.

Dans la cheminée, il ne reste que des braises. Elle referme les portes de verre trempé, se lève et se poste à la fenêtre. De gros flocons ont commencé à s'entasser sur le sol. Les dernières traces de Trotski s'effacent peu à peu.

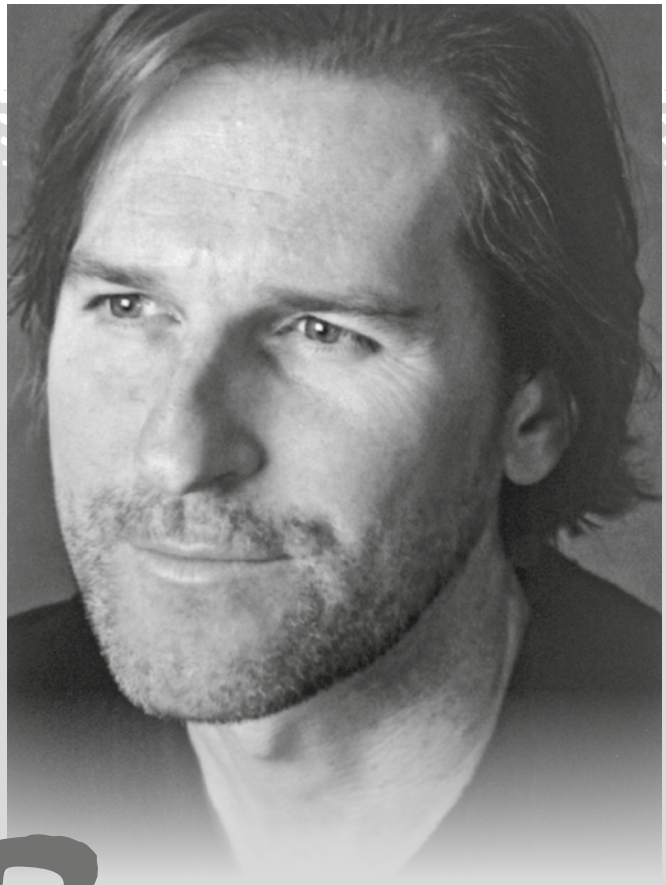
Demain, peut-être qu'on aura dessiné un pointillé dans la neige fraîche. Depuis le fond de la cour jusqu'à l'entrée de sa demeure. On ne sait jamais.

De nos jours, les nouvelles vont si vite.

Jean-François Beauchemin

Pourquoi j'ai conquis l'espace

Mon père, Alexeï Ivanovitch Gagarine, était charpentier. J'aurais voulu hériter de son imposante stature physique, comparable pour moi à celle de nos grands ours russes écumant la ceinture forestière des montagnes de l'Oural. À Gjatsk, sur la ferme d'économie collective où il travaillait, je l'ai souvent vu soulever à lui seul une poutre et la porter à bout de bras d'un bâtiment à l'autre. Petit enfant, j'imaginais sa grande personne musclée capable de relier sans effort Saint-Pétersbourg à Moscou avec ce genre de fardeau sur l'épaule. Mais j'ai plutôt le gabarit délicat de maman, qui était laitière, et dont l'extrême sensibilité et l'esprit curieux encourageaient à la place des exercices du corps une sorte d'affairement de l'âme. Devenu homme, je traînais partout un vieux complexe d'infériorité, et considérais comme un handicap ma taille ne dépassant pas un mètre cinquante-huit. Les choses s'aggravèrent lorsque je fis la connaissance de l'adorable Valentina Goriatcheva, infirmière dans la ville de Baïkonour, dont je devins immédiatement amoureux. Je peine encore aujourd'hui à décrire le terrible effet que ces paroles, prononcées par elle au bout d'un mois de fréquentations, firent sur mon cœur : « Youri, je t'aime bien, mais les hommes, je les préfère plus grands. » Mortifié, fiévreux, je passai les jours suivants à me débattre avec un horrible sentiment d'amour-propre blessé. La conquête spatiale soviétique, aiguillonnée par le compétiteur américain, faisait par ailleurs à cette époque ses premiers pas. Je décidai de tenter ma chance. Je m'inscrivis à l'institut de Saratov, obtins quatre ans plus tard mon diplôme de pilote sur MiG-15, fus reçu en juin 1959 au programme spatial soviétique et finalement sélectionné en janvier 1961 pour être le premier homme à effectuer un vol dans l'espace. En avril, le cou enfoncé dans les épaules, voyageant à une altitude moyenne de deux cent cinquante kilomètres, je fis aux commandes du *Vostok* un tour complet de la Terre qui dura une heure et quarante-huit minutes. Ensuite je réintégrai l'atmosphère et revins au sol, fus accueilli triomphalement sur la place Rouge par messieurs Khrouchtchev et Brejnev, de même que par la plupart des hauts dirigeants gouvernementaux. Je voyageai après cela partout dans le monde et fus décoré de nombreuses distinctions, dont celle de Héros de l'Union soviétique, et de la médaille de l'ordre de Lénine. Puis je rentrai chez moi et téléphonai à Valentina. « Pourquoi as-tu fait tout ça ? » me demanda-t-elle avec une espèce de tendresse soucieuse dans la voix. « Parce que j'avais appris au lendemain de notre rencontre, lui répondis-je, que le volume disponible à bord de la future capsule spatiale allait être à ce point restreint que le cosmonaute qui y embarquerait ne devrait pas mesurer plus d'un mètre cinquante-huit et peser plus de soixante-dix kilos. Je satisfaisais à ces critères. Je m'en voudrais de te laisser croire que j'ai accompli cette mission pour t'impressionner. Non, pas du tout. Seulement, j'ai voulu que tu saches qu'être un homme petit n'empêche rien du tout. » Notre mariage eut lieu quelques mois plus tard, et fut magnifique. J'avais certes fait un beau voyage dans les étoiles. Mais ce qui me portait plus haut, me soulevait en quelque sorte au-dessus de moi-même, c'était la conquête du cœur de Valentina.



D. R.

Biographie de l'auteur

Jean-François Beauchemin est diplômé de l'Université de Montréal en études françaises. Il a été pendant une dizaine d'années réalisateur à la radio de Radio-Canada. En 2004, il décide d'abandonner ce travail afin de poursuivre à temps plein le métier d'écrivain. Auteur prolifique, il a publié à ce jour près d'une quinzaine de romans, quelques récits et deux recueils de poésie, tous chaleureusement accueillis. Mentionnons entre autres *Le jour des corneilles*, récompensé en 2004 par le prix France-Québec, et *La fabrication de l'aube*, qui lui a valu en 2007 le prix des Libraires du Québec. Il a également reçu en 2012 le grand Prix de la création artistique du Conseil des arts et des lettres du Québec et, en 2018, de ce même Conseil, le prix du Créateur de l'année. Esprit méditatif, attentif à cette étrange cohabitation du corps et de l'âme, Jean-François Beauchemin propose une œuvre pensive, lucide, imprégnée d'une poésie toujours ancrée dans le réel.

BIBLIOGRAPHIE

Comme enfant je suis cuit, roman, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1998.

Garage Molinari, roman, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1999.

Les choses terrestres, roman, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2001.

Mon père est une chaise, roman jeunesse, Québec Amérique, coll. « Titan », 2001.

Le petit pont de la Louve, roman, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2002.

Le jour des corneilles, roman, Les Allusifs, 2004.

Turkana Boy, roman, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2004.

Voici nos pas sur la terre, poésie, Le Noroît, 2006.

La fabrication de l'aube, récit, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2007.

Quand les pierres se mirent à rêver, poésie, Le Noroît, 2007.

Ceci est mon corps, roman, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2008.

Cette année s'envole ma jeunesse, récit, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2009.

Le temps qui m'est donné, roman, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2010.

Le hasard et la volonté, roman, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2012.

Fardeaux de mésanges, poésie, éditions de l'Hexagone, 2013.

Quelques pas dans l'éternité, calepins, Québec Amérique, 2013.

Une enfance mal fermée, calepins, Leméac, 2014.

Objets trouvés dans la mémoire, calepins, Leméac, 2015.

Le projet Éternité, roman, Leméac, 2016.

J'attends Joséphine, roman, Leméac, 2017.

Archives de la joie, calepins, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2018.

Camille Deslauriers

Point de fuite

Pour la millième fois, peut-être, Éva regarde ce tableau — ou plutôt, l'une des cinquante-trois photocopies de cette croûte qui ont été marouflées, puis retouchées au pastel gras et à l'aquarelle directement sur le mur, juste en face de son lit.

Cinquante-trois. Elle les a comptées.

Cinquante-trois *Rodéos de village au Mexique*.

Une scène de corrida en guise de tapisserie, répétée de gauche à droite et de droite à gauche, de haut en bas et de bas en haut, dans la chambre d'une ancienne sculpteure comme elle, franchement. Une insulte.

Sortir un peintre aussi méconnu des placards de l'Histoire de l'art. Il n'y a que ces trois hurluberlues de tenancières qui pouvaient penser à ça.

De toute façon, ici, à la *Résidence L'Anziana*, tout est étrange.

À commencer par ces trois prétendues sœurs, Viviane, Clothilde et Morane, qui s'occupent toutes seules, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, de leurs sept pensionnaires. Elles ne dorment donc jamais comme tout le monde ?

Il y a aussi ces sept chambres, d'un goût plus que douteux, qu'on décore et redécore avec autant de tapisseries maison aux couleurs d'un peintre choisi au hasard — sur Internet, sans doute — après le grand départ de chacune des résidentes et avant l'arrivée de sa remplaçante. Comme on le ferait pour une chambre d'enfant avant sa naissance avec un motif de Walt Disney, Cendrouillonne, Blanche-Beige ou une autre de ces Princesses Ridicules qui espèrent une maison, des nains de service et beaucoup trop d'enfants.

Et que dire des surnoms qu'on leur donne ici.

Quand on déménage à la résidence *L'Anziana*, on prétend qu'on nous rebaptise avec de la colle des ciseaux des pastels des fusains des pinceaux et des couleurs. N'importe quoi. La Botero, La Chagall, La Magritte, La Dalí, La Pollock, La Bourgeois, La Humphrey, La Khalo et qui d'autres encore auraient résidé ou résideraient à *L'Anziana*, tout comme elle. De quel quolibet l'a-t-on affublée, déjà, à cause de cette horrible scène de corrida de village dans un pays chaud qui figure devant *son* lit — la Guadeloupe, les îles Canaries, Cuba ou autre destination vacances préfabriquées ? *La Humphrey !* Éva ne se souvient même plus du titre donné à cette croûte qu'on a reproduite à l'infini en l'honneur du Méconnu sur tout un pan de mur de *sa* chambre.

Et ce n'est pas tout. Il y a aussi ce chat. Un gros roux qui circule dans toutes les pièces, même dans les cuisines. Gavée, logée, éclairée, chauffée, mordue, griffée pour deux mille dollars par mois, poils de Mistigri inclus. Chakra, qu'il s'appelle. Ou Chaman ? Ou Charron ? En tout cas obèse — et drôlement ambivalent, le matou. Il se frôle, il ronronne, se colle contre ses flancs mais ne veut jamais monter sur elle. Quand on essaie de le prendre dans nos bras : il feule il crache il se sauve — comme s'il avait vu la Mort en personne.

Pour la mille et quinzième fois, peut-être, Éva scrute cette fresque grotesque qui oscille dans les tons d'ocre et de sable, de rouge, de noir et d'indigo, et qui s'étire comme un long fil de papier peint obsédant, juste devant *son* lit.

Une scène de rodéo. Elle qui est végétarienne.

Viviane vient de lui répéter le nom du peintre canadien qui a réalisé l'original de ce *chef-d'œuvre*. Un dénommé Jack Humphrey, semble-t-il. Il aurait immortalisé cette corrida de village alors qu'il était en voyage au Mexique, vers 1941.

Pour la deux millième fois, Éva s'ennuie.

Personne n'est à sa hauteur dans cette résidence maudite où la vie des vieilles se résume à des *si j'avais* des *j'aurais donc dû* des *dans mon temps*.

Éva, elle, préfère le conditionnel présent.

Elle serait ce cheval sauvage, le plus chétif des quatre qui figurent dans le tableau, le brun noir, celui qui ne va pas dans la même direction que les autres et qui semble si rétif à se laisser monter.

Elle a toujours vécu à contre-courant de ses sœurs de ses cousines de ses amies de ses voisines de sa mère de ses tantes : elle n'a jamais eu d'enfant.

Elle serait cette femme en tunique rouge, coiffée de deux tresses, assise par terre, en retrait de la foule.

Hormis lorsqu'elle enseignait à l'école des beaux-arts de La Rochelle, elle a toujours été aussi en retrait de la vie. Une marginale une égoïste une artiste une lesbienne. Qui se cachait dans ses bas-reliefs surréalistes et son atelier de sculpture.

En lui présentant ses pilules du soir, les trois roses, les cinq vertes et les deux blanches, Viviane — ou Clothilde ou Morane, Éva n'arrive jamais à les différencier quand elle ne porte pas ses lunettes —, en tout cas, l'une des

trois hurluberlues, lui explique que *le mot « rodéo » provient de l'espagnol,* « rodear »*, qui signifie « encercler », « tourner autour ».*

Elle serait la poussière.

Juste bonne à être piétinée par tous ces gens. Oubliée là. Une vieille semblable à tant d'autres vieilles, qui attendent que passent les heures ou que s'animent les tapisseries maison.

Rodéo de village, au Mexique ou ailleurs. Éva ne peut s'empêcher de suivre les diagonales et les verticales qui mènent toutes à la pauvre victime encerclée.

Un veau, un bœuf, un bouc, un zébu, un mammouth, un taureau ?

Éva a déjà vécu avec un taureau. C'était hier. Il s'appelait Arthur. Adrien. Ou Antoine ? Peu importe. L'amour est une arène dans laquelle elle n'a jamais voulu se battre. Car tous les Roméo se ressemblent. Ils ne pensent qu'à la cavalcade et ils se prennent pour des étalons. Elle a toujours préféré les femmes.

Éva se rassure : heureusement, personne, dans ce tableau, n'a de lasso pour attraper la bête.

À moins que. Avec attention, Éva se concentre sur un détail qu'elle n'avait jamais remarqué, au milieu de la toile : ce cow-boy sans chapeau qui danse avec son foulard rouge. On dirait qu'il a une queue.

Éva soupire.

On sacrifiera bientôt la victime *au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit* sans qu'elle ne puisse rien y changer — c'est l'histoire du tableau, c'est l'Histoire de l'humanité.

Une cape rouge et une queue. Des griffes, des cornes, une odeur de soufre. *Mon Dieu, mon Dieu. Faites que le Diable ne soit pas caché dans cette croûte sur mon mur.*

Un trait vif de lucidité dans le dégradé monochrome de la confusion.

Pour la première fois, aujourd'hui, Éva se rappelle très bien le nom du Méconnu. Jack Humphrey. Un peintre canadien qu'on dit important — alors qu'il ne l'est pas. Ils avaient été formés ensemble au Musée des beaux-arts de Boston, dans les années 20. Lui était allé à Paris, en Bretagne et avait exposé avec le groupe des peintres canadiens au Musée des beaux-arts du Canada avant de mourir, en 1965. Elle était restée ici.

Évidemment. Aucune femme n'aurait jamais pu, à l'époque, espérer ce genre de coquineries du destin.

Black Humphrey. Un prétentieux, elle s'en souvient très bien. Ils s'étaient revus dans un symposium, en 1972.

Franchement, les trois hurluberlues auraient pu choisir un tableau moins figuratif. Cette *Fenêtre semi-abstraite* ou ces *Maisons sur la rue Orange*, par exemple.

Pour la trois millième fois, peut-être, Éva fixe le mur.

Depuis avant-hier, on ne trouve plus ses lunettes.

Sur la tapisserie, à présent, elle ne distingue plus qu'un lavis jaunâtre.

La transparence les glacis les pigments les couleurs la facture les aplats : Éva s'en balance.

Elle ne reconnaît pas Morane ou Viviane ou Clothilde qui s'approche de son lit pour prendre sa pression et son pouls. Elle ne les reconnaît plus, elle n'a plus envie de les reconnaître.

Un Roméo de village à Paris. Un peintre mexicain dans l'arène. Une fenêtre orange ouverte sur l'éternité. Les dominantes de jaune, de poussière et de sable s'entremêlent, se délavent et pâlissent derrière l'horizon de ses paupières.

Le chat est monté sur elle.

Elle l'a clairement entendu le dire : *c'est lui, le point de fuite. Il va l'aider à traverser de l'autre côté du tableau.*

Pourvu que le Diable ne se soit pas échappé de cette toile pour la couvrir d'un linceul écarlate quand la Mort la prendra dans son lasso. *Au nom du Pain et du Vice et du Sain d'Esprit, amen.*

D. R.

Biographie de l'auteure

Camille Deslauriers est professeure en création littéraire au département des lettres et humanités de l'UQAR et membre du collectif de rédaction de la revue *XYZ. La revue de la nouvelle*. Elle a publié trois recueils de nouvelles : *Femme-Boa* (éd. L'instant même, 2005) ; *Eaux troubles* (éd. L'instant même, 2011) et *Les ovaires, l'hypothalamus et le cœur* (éd. Hamac, 2018). Elle dirige le BREF (Bureau de recherche-création sur les espaces fragmentés, UQAR) dont le projet s'intitule *Espace fragmenté, espace réfracté : étude géocritique de huit romans par nouvelles*, suivi de *Comme dans un tableau cubiste* (FRQSC 2018). Le texte « Point de fuite » est tiré d'un roman par nouvelles intitulé *L'Anziana*, projet pour lequel elle a obtenu une bourse de recherche et création du Conseil des Arts du Canada.

Carl-Keven Korb

La ruée

Pendule s'éveilla de petit matin sur une sombre, sombre, grise, grise journée, pleine d'adjectifs mesquins tapis aux tournants des allées, de mots amers et fatigués et appris mille fois qui rampaient dans les caniveaux, traçaient dans le frimas des vitres, un petit matin quotidien, celui d'hier, de demain ; Pendule s'éveilla sur cette matinée de merde tranquille et absolue avec une démangeaison, un chatouillement étranger en train de lui pousser aux commissures des lèvres.

— Gniiiiaaaarrrrgh !

Fit le radioréveil.

— Huuuummmmph…

Fit Pendule.

Puis

Café.

Cigarette.

Œufs mous.

Cinq heures cinquante : dix minutes avant le départ, direction l'usine à bulles.

La démangeaison, le chatouillement ne disparaissait pas.

Le miroir renvoya à Pendule une tête qui n'était déjà plus exactement la sienne. Pendule ne comprit pas. Son reflet lui souriait. Un sourire timide, à peine perceptible. Un sourire tout de même. Quelle idée. Il ne lui vint pas à l'esprit qu'il puisse réellement être en train de sourire, là, de matin, devant son miroir, juste avant d'aller travailler à l'usine à bulles. Faudra que je passe chez le marchand de miroirs, pensa Pendule, celui-là, manifestement, s'est détraqué. Et il sortit dans la rue.

Il faisait laid. Ça sentait la mélasse et la sciure mouillée. Partout du bruit. Bruits de portes, bruits de chiottes, bruit d'objets, bruits d'humains, bruits, bruits, bruits, c'était la ville, toujours, Pendule ne s'attendait pas à autre chose, mais tout de même, quel tapage, cette histoire de ville. Celui qui en a conçu l'idée a oublié de songer aux gens qui vivraient dedans, pensa Pendule, et il marcha vers le métro en évitant les singes qui sautillaient partout sur le dallage en tirant la langue et en proférant des incantations de singes entre singes.

La démangeaison, le chatouillement s'intensifiait.

Ça n'allait pas.

La bouche de métro avala Pendule en déglutissant d'un air salace. Sur le quai des étudiants aveugles pianotaient sur leurs téléphones et ils allaient chuter sur la voie et ils s'électrocutaient contre les rails. Ça faisait une douce odeur de lard grillé qui s'étendait comme un baume sur celle, ambiante, de vieille pisse. Les trains passaient en hurlant. Il y en eut quand même un pour s'arrêter reprendre son souffle et Pendule sauta dedans de justesse avant qu'il reparte de son cri abominable sous une pluie d'étincelles. À l'intérieur du wagon un sans-abri dans le coma se faisait piétiner par la foule de travailleurs somnolents qui se respiraient la nuque en feignant de s'ignorer. Le visage de Pendule rayonnait, on pouvait boire à même ses yeux, il se sentait tout gai.

Ça n'allait plus.

Le train à bout de souffle s'arrêta quelques stations plus loin et le métro recracha Pendule Champs-de-l'Asthme, en plein quartier des cheminées. L'usine à bulles était tout près, là devant, coincée dans le tas de hangars et autres bâtisses d'industries. C'était plein de camions et de chariots élévateurs qui roulaient dans tous les sens en déplaçant des choses faites pour ça. Pendule trouva l'agitation vaine et belle, les façades souillées et belles, l'air gris et beau. Pendule fendit la cohue en sifflotant sans se rendre compte qu'il sifflotait et il alla se planter dans la file, devant le portail de l'usine à bulles, la file de travailleurs qui menait jusqu'à la vraie boîte à poinçonner.

La vraie boîte à poinçonner ricanait et insultait tout le monde en essayant de mordre les doigts et de déchirer les cartes et de tout faire pour que la journée commence de travers. La vraie boîte à poinçonner s'ennuyait. Elle était enchaînée au mur depuis toujours et elle passait ses nuits dans l'usine noire et déserte à rêver d'amour et d'humanité en chantant des complaintes d'esclaves américains. Pendule n'avait pas la moindre empathie pour les vraies boîtes à poinçonner, qui pourtant partageaient tant avec lui, en leur essence, en tout. Il envoya un coup de poing à la vraie boîte et poinçonna sa carte et il gagna son cubicule à inspection des bulles.

Les bulles étaient parfaites. Les bulles étaient toujours parfaites. Il n'y avait rien à faire. Les bulles défilaient en flottant au-dessus d'un pont roulant, depuis la chaîne de montage jusqu'à la chaîne d'emballage,

et il n'y avait rien à signaler et la journée était longue et tout était long et peuplé de bulles.

Mais ça n'était pas grave. Pas aujourd'hui. Pendule se perdit dans la contemplation des cloisons de son cubicule. Du blanc. Tant de blanc. Et une araignée, dans le coin supérieur gauche, une araignée occupée à tisser un piège à mouches invisibles. La plus belle araignée que Pendule ait jamais observée, grasse, velue, la seule araignée que Pendule ait jamais pris le temps d'observer et de trouver belle. Ou peut-être que non, peut-être que jadis, pensa Pendule ; il fut un temps, il me semble, où tout, araignées comprises, paraissait beau et nouveau — peut-être : les souvenirs cicatrisent, je ne sais plus. Pendule se cala dans son siège d'inspecteur et croisa les bras. Un fourmillement lui caressait la musculature respiratoire et le larynx. C'était agréable. Pendule pensa : Un fourmillement me caresse la musculature respiratoire et le larynx, c'est agréable.

Pendule se sentait léger, léger. Comme une douce brise qui chercherait à éclore, à vivre. Des envies d'enfin. Pendule pensa, littéralement : J'ai en dedans comme des envies d'enfin. Ça clochait. Une espèce de tressautement, de spasme commença de lui pousser dans le ventre. Pendule devint songeur. Sa mécanique poussiéreuse se souvenait vaguement d'une époque où pareil sortilège s'opérait incessamment, au détour de toutes les situations, une époque de foi, lointaine, décédée — encore ? Cicatrices, ô cicatrices... Le spasme s'installait pour durer. Pendule fronça les sourcils et la tête improbable que lui firent les effets conjugués du froncement et du pli hilare qui lui barrait le visage le fit hoqueter lorsqu'il en mira l'allure dans le reflet déformé que lui renvoya une bulle égarée qui volait par là. Pendule pensa, littéralement : Quel monde. Rien n'avait de sens, et c'était bon. Il souriait. Quel monde.

Advint la pause.

La sirène hurla

ÀLAPAUSEBANDEDINCLINÉSONSACTIVETOUTDESUITEQUINZEMINUTESPASUNESECONDEDEPLUSALLEZHOP !

Pendule ne réagit pas. Les bulles s'immobilisèrent et Pendule ne broncha pas. Il laissa s'écouler cinq minutes. Il pensa : Comme tout hurle. Il laissa s'écouler cinq minutes. Il pensa : Tout de même. Il laissa s'écouler cinq minutes. Il pensa : C'est fascinant. La pause était terminée. Pendule recommença l'inspection des bulles.

L'après-midi, pourtant interminable, se consuma sans que Pendule y porte attention. Il y eut des secondes, des minutes qui se succédèrent, organisées, inéluctables, il y eut leur rapport à l'espace, à la matière, certaines choses se produisirent mais Pendule ne se sentit pas concerné, soudé à son banc il visita une dimension alternative, impossible à consigner, jusqu'à ce que la sirène se répande à nouveau en braillements

Biographie de l'auteur

Carl-Keven Korb, 1987-?, a grandi à Saint-Fulgence, a habité Alma et Chicoutimi, pour finalement trouver son village dans Hochelaga. Il a séché beaucoup de cours dans différents établissements d'enseignement, et il a tâté de certaines jobs, de journalier de moulin à scie à bus boy. Il a publié une quarantaine de textes dans autant de revues et collectifs des deux côtés de l'Atlantique. Respectivement gagnant et lauréat et finaliste du prix Damase-Potvin, du prix du Jeune écrivain de langue française (deux fois) et du prix du récit Radio-Canada. Son premier livre, *Une nuit pleine de dangers et de merveilles*, est sorti à Paris en mars 2016, aux éditions du Chemin de fer.

péremptoires qui le firent réintégrer la réalité de l'usine à bulles. Avant qu'il ait le temps de se lever tout le monde était déjà parti. Les fourmis qui lui grouillaient dans le larynx s'étaient étendues à l'ensemble de son corps. Le spasme n'en démordait pas. Pendule se leva. Il quitta son cubicule, quitta l'usine en s'appuyant aux machines, aux murs, à la grille, Pendule tituba hors du quartier des cheminées, ivre, hilare.

Pendule devenait un spectacle inquiétant.

Pendule était ravi.

Les tressautements le tiraillaient de tous les côtés en une redéfinition constante de la notion d'équilibre et des principes de physique élémentaires. Pendule peinait à marcher droit. Plutôt qu'aller s'enfermer sous terre il passa devant la bouche de Champs-de-l'Asthme et alla s'enfermer au café *Hors de ce monde*, juste à côté. Cette entorse majeure à sa routine le fit haleter de plaisir et agrandit dans des proportions alarmantes le sourire qui était désormais son nouveau visage. Les gens au zinc le toisèrent avec dans l'œil plein de méfiance et de dédain. On n'a pas idée d'avoir l'air heureux en plein jour, disaient-ils en cadence, sans mots, avec leur pensée, avec leur corps : ça ne se fait pas, ça ne se fait plus. Mais Pendule n'y voyait plus rien, derrière les plis qui s'étaient emparés de son visage et la buée joyeuse qui faisait tout danser devant ses yeux, il n'y avait plus que l'euphorie d'être là, de pouvoir assister à *ça*, l'*homme*, la *vie*. Un serveur trébucha sur une jambe égarée tendue là pour rien et il renversa un plein plateau de cafés fumants sur la tête d'un client qui hurla et le serveur hurla et le tenancier hurla et la place se remplit d'indignation confuse et sonore.

Et on y fut.

Le début de toutes les fins.

Le début de tous les commencements.

Pendule pour de bon sentit le temps s'altérer.

Pendule conçut l'existence comme un ressort.

Pendule perçut toute la complexité des fréquences des battements de son cœur.

Pendule hurla de rire.

Pendule rit. Mais rit. Il rit aux larmes, aux éclats, de toutes ses dents, de tous ses yeux et organes multiples, il rit, rit, rit à gorge déployée, décollée et envolée, comme une baleine, comme un paon, comme un daim, comme tout ce que tu veux — Pendule, en une manière de cri sans fin, fut pris d'un rire fou, incontrôlable, terrible.

Le client ébouillanté et le serveur ébouillanteur et le tenancier outré et tout le monde au café se turent. De la colère suinta de leurs yeux pour aller ramper sur le plancher. Tout leur corps demandait, impérieux : Pourquoi ? Tout leur corps visait Pendule. Pendule et son rire malade. Pendule pourtant plus lucide que jamais. Le client ébouillanté n'en voulait plus au serveur ébouillanteur. Le serveur ébouillanteur ne pensait plus à son erreur. Le tenancier outré avait oublié les tasses cassées. Tous dévisageaient Pendule. Leur méfiance se transformait en haine. Leur dédain se transformait en haine. Ils se transformaient en haine. Haine de Pendule qui riait comme un demeuré alors que la vie ça n'était pas drôle. Personne ne songea que Pendule pouvait être totalement d'accord avec eux et qu'il s'agissait précisément de la raison pour laquelle il riait tant. Si Pendule avait pu prononcer des mots, il aurait dit :

— La vie n'est pas drôle, aussi bien en rire.

Et

— Tant qu'à rire, aussi bien hurler de rire.

Mais il était trop absorbé par la mise en pratique de son enseignement pour parvenir à l'énoncer.

La colère ambiante s'étendait. Le rire fou de Pendule s'étendait. Le client ébouillanté et le serveur ébouillanteur et le tenancier outré et tous les autres se saisirent de Pendule et le traînèrent et l'envoyèrent valser sur le trottoir.

Pendule demeura affalé par terre devant le café, incapable de cesser de rire, et les enfants de retour de l'école trouvèrent ça très drôle et leurs mères épouvantées le contournèrent en serrant leur sac à main et tous les autres passèrent indifférents à côté parce qu'ils étaient morts à l'intérieur. Pendule se leva, s'épousseta, et partit.

Pendule marcha, marcha, boulevards et avenues et rues et venelles et ruelles et parcs et places, Pendule hilare erra dans la ville. Le flot de passants s'éclaircit puis se stabilisa. Le rythme s'éclaircit puis se stabilisa. L'air devint moins oppressant. La nuit tomba, tamisée, sale, magnifique comme peuvent l'être les nuits des villes. Pendule riait. Pendule pensa : La nuit est vivante. Pendule pensa : Je suis vivant. Il ne se souciait plus de rentrer chez lui. Pendule pensa : Quelle sotte idée que celle de la propriété. Sans y prendre garde Pendule marcha vers le centre de la ville. Sans y prendre garde Pendule marcha vers la rivière qui la scindait en deux. Sans y prendre garde Pendule s'arrêta au centre du pont vert et rouille. Pendule pensa : Quel endroit parfait pour s'arrêter ; pas un passant, de l'air frais, une vue et en prime, un symbole. Et il alla s'accouder au parapet. En dessous l'eau coulait noire et pleine de lumières. Pendule regarda ça aller. C'était beau. C'était bon.

Pendule riait toujours, en sourdine. Les sons et les larmes s'étaient taris au gré des pas mais le spasme et tout le reste n'avaient pas cessé, tout le reste ne cessait pas. Pendule était enrayé. Il ne s'en alarmait plus.

Il ne s'alarmait plus de rien. C'était sa nouvelle condition. C'était comme ça. Il avait la mâchoire engourdie. Il avait la gorge engourdie. Pendule était en paix avec le monde. Il dit :

Ô Rivière !
le désespoir a pénétré ma chair
au point de n'être plus senti
le croiras-tu ?
je me suis endormi
en plein tumulte
matin, midi, soir
ahuri, somnambule
et partout
le monde qui explose
Rivière !
avoue que c'est drôle
avoue que le rire
en ces temps
en cette ère
absolument
s'impose

Et il se tut.

Pendule souriant en silence contempla la rivière. Son courant. Ses lumières. Pendule vit s'y déployer des horizons multiples, des pluies d'étoiles par millions, un enchevêtrement de matrices et tous leurs mondes en gravitation, et les phénomènes qui les régissaient, et les phénomènes régis par eux, dans l'eau il vit la force, les possibles, dans l'eau il vit l'univers comme il était et il voulut l'atteindre, s'en imprégner, le devenir. Dans l'eau, son reflet, ses promesses, Pendule conçut l'espoir. Rien ne devint moins sûr que la gravité. N'était-ce pas là ce ciel toujours rêvé ? Pendule pensa : Ce pont vert et rouille est posé à l'envers. Et : L'humanité est posée à l'envers.

Pendule grimpa le parapet.

Pendule fit une révérence.

Haletant, trépignant d'impatience, les yeux mouillés de joie, il dit :

— J'arrive !

Et repartant de son rire fou il sauta vers les étoiles.

Numéros disponibles (suite et fin)

N° 71 : *Sonate*, C. Bonne ; *Poisson d'avril*, L. Combe ; *Apocalypse Mao*, F. Duret ; *Nuit, jour, nuit : soleil décapité par la faucille d'argent*, S. Algara ; *Déraisons*, J. Brochard ; *Les choses de l'entre-deux*, J. Guillaud-Bachet ; *Une heure à tuer*, C.-M. Hadrien ; *Le joueur de oud*, V. Laplanche ; *En apnée*, D. Buonavista ; *Le guidon entre les dents*, M. Chotek ; *Cinq*, D. Tournié ; *Ring*, A.-C. Ordas ; *Le riz au lait de Sophie M.*, P. Janjaud.

N° 72 : *Caméscopie*, D. Guérin ; *La nuit qui ronge*, M. Fèvre ; *Nicky*, G. Vieilfault ; *Jetlag*, S. Gentilhomme ; *Songe à la douceur*, M. Mathis ; *Le dire avec des fleurs*, M. Camboulives ; *Rouge, perd, foutu*, V. Baret ; *La basket rouge*, L. Alexandre ; *Quelques œillets rouges*, J.-P. Gremillet ; *Clocca*, X. Poursines.

N° 74 : *L'ombre de la colline*, L. Marconi ; *Lorsque fleurissent les pierres*, V. Laplanche ; *Eclaireurs*, M. Brémaud ; *Si on ne mange pas de pain, un jour, il n'y en aura plus…*, A.-S. Guénéguès ; *Down by the seaside*, T. Covolo ; *Rêve de funambule*, M. Gendrault ; *Zacharie*, G. Ambroise ; *Comptes de fée*, M. Gengoux ; *L'étranger des dunes*, A. Sao.

N° 75 – Concours 2015 : *Dernière illusion*, T. Covolo ; *La vilaine propagande des vendeurs de croisières*, A. Modat ; *Entre deux fêtes*, M. Pontacq ; *Un toit pour la nuit*, A.-M. Dallais ; *Au moindre galhauban*, S. Chalandre-Saint-Martin ; *Garçon manqué*, L. Combe ; *Là-bas, tu verras…*, M. Fèvre ; *Une pensée pour Daniel*, A. Dhotel ; *La lettre silencieuse*, S. Salgas ; *Un si long sommeil*, E. Broc ; *Le vivier*, G. Vieilfault.

N° 76 : *La chambre*, A. Demouzon ; *Billy Rank est un type super*, T. Covolo ; *De cygne en cerf*, A. Barthelet ; *Cheveux au vent sous le turban*, C. Borie ; *La Douze, c'était moi*, F. Bouchut ; *L'arrêt fantôme*, D. Mazeran.

N° 77 : *Cavalcade*, M. Guilloux ; *Gigognes*, J.-Y. Broudic ; *La surprenante histoire de la femme nue qui regarde par la fenêtre*, J.-M. Géromin ; *Passe-Velours*, S. Lavarte ; *Comme une branche dans le feu*, É. Rochlin/Y. Sallet ; *Les rides de madame Marin*, M. Sombrun ; *À double tour*, M. Obadia-Blandin ; *Mesdames*, E. Broc ; *Le retour*, P. Vidal ; *Les gerbes de chrysanthèmes*, C. Caitucoli.

N° 79 : *La vie est un chef-d'œuvre d'humour juif*, A. Modat ; *Adèle*, A. Estiot ; *Aquarium*, F. Pacory ; *Deuxième chance*, P. Crubézy ; *Chez Pasquin*, A. Dardenne ; *L'odeur sucrée des baies sauvages*, B. Oberlé ; *L'exposition*, G. Tiné ; *Une deuxième vie, demain*, L. Bonnot-Bangui ; *Night Blues*, C. Léon ; *Le goût de vivre*, M. Delon ; *Ça ne mange pas de pain*, C. Salmon ; *La lâcheté punie par les dieux*, F. Rollin.

N° 80 – Concours 2017 : *Un trou dans la mémoire*, V. Mouligneaux ; *Les trois coupables*, M. Nicolaieff ; *Le vent de novembre dans mes cheveux défaits*, P. Pillard ; *Mens sana in corpore sano*, A. Tallent Pengam ; *La mounaque*, M. Balazs ; *Pour les beaux yeux de Nels*, S. Dullin ; *L'audition*, M. Parrinello ; *Demain, des conteneurs sur un quai*, R. Pons ; *Un corps égratigné*, M. Labbre ; *Cœur à chœur*, C. Lysière ; *Les dés sont jetés*, M.-H. Moreau.

N° 81 : Préface de P. Fleutiaux ; *Sur la piste de Fort-Dauphin*, N. Attoumani ; *Troundra*, A. Baco ; *Sur les rives de la baie de Rassi*, N. Djailani ; *L'éclatement*, T. Mouhtare-Mahamoud ; *Chut*, O. Fekre ; *La quête*, E. Laope-Cerneaux ; *Les pleurs du tamarinier*, C. Huet ; *Grand chantier*, C. Pinaly ; *Un cercueil en plein ciel*, J.-F. Samlong ; *Les migrations océanes*, M. Rakotoson ; *La photo*, S.-R. Assonne ; *Paula*, F. Adam de Villiers ; *La morsure du temps*, A. Bisson ; *« RLN » : Retiens La Nuit*, S. Boyer ; *L'amoureuse*, S. Cadet ; *Les quatre cents coups*, B. Couturier ; *Entre mères*, A. Dégardin ; *Une nuit à la Bastille*, H. Féat ; *La retraite d'Arthur*, F. Jousseaume ; *L'histoire d'une fille…*, É. Jullin ; *Direction le paradis*, Y. Moullan ; *Les œuvres du mal*, S. Sergent ; *Colette, petite coquette*, V. Siarane ; *Les mains liées*, L. Toussaint.

Annie Perreault

Un grand froid

Du blanc. On dit du blanc, mais en fait, l'œil est ébloui par des lacérations de rose et de bleu délavés, de l'orangé clinquant au crépuscule, des zones de gris. On imagine que ce sera lisse et égal, une vraie patinoire. Mais non, de la texture partout. Des crêtes de croûte dure, des amoncellements de glace brisée et de neige chassée au gré du vent, des fissures comme des balafres forment de loin en loin un relief. Ça scintille, ça aveugle, ça vous blesse la rétine si on ne pense pas à se protéger. Ça froufroute aussi sur le lac Baïkal. Des filaments poudreux glissent à la surface, dispersés par les bourrasques. On dirait des robes de mariée en décomposition avec leurs longues traînes de dentelle en lambeaux qui s'éparpillent sur la glace, se déchirent comme des bouts de papier passés à la déchiqueteuse.

L'Ours appuie son front sur la vitre du wagon-restaurant, et ce sont ces images de fausse blancheur obsédante qui apparaissent quand il ferme les yeux. Comme si c'était désormais son seul horizon. Il presse ses paupières. Toujours ces phosphènes de paysage d'hiver aveuglant, paysage qu'il a hâte de retrouver. L'Ours, c'est son surnom depuis qu'il s'est établi en Sibérie. Il ouvre les yeux et c'est là qu'il la voit.

Anna. Une apparition, billet du Transsibérien à la main, dans l'embrasure de la porte à coulisse. Parfaitement immobile, elle paraît hésitante comme cela arrive parfois lorsqu'on doit franchir un seuil.

Moscou-Vladivostok ? dit-il après un moment, se retournant pour lui faire face. Elle a pris place sur la banquette opposée à la sienne et pose maintenant un cahier, un magnétophone comme on n'en voit plus, une bouteille d'eau sur la table.

Elle hausse les épaules comme chaque fois qu'on lui demande où elle va. Elle pense : *Je ne saurais même pas expliquer comment je suis arrivée jusqu'ici, et j'ignore si j'irai jusqu'au bout.* Elle répond en russe qu'elle a son billet pour Vladivostok. Il remarque l'accent étranger, la voix rugueuse de femme qui n'a pas prononcé un mot depuis des jours, qui détache les syllabes comme si c'étaient des éclats de coquille de noix sous ses dents. Anna observe par la fenêtre les bouleaux dénudés, le ciel sale de la banlieue moscovite, décide de garder pour elle la suite. *On verra, personne ne m'attend là-bas, je descendrai peut-être à mi-chemin, pour le lac Baïkal.*

L'Ours espère qu'elle délaisse le paysage, que la conversation reprenne. Tuer le temps, voilà ce qui sera au cœur des jours à venir. Après un moment, Anna baisse la tête, puis regarde le voyageur droit dans les yeux, avec un sérieux de déploiement militaire, puis un pincement des lèvres qui semble vouloir dire : *Je préfère ne pas parler, je n'ai plus l'habitude des confidences.* L'Ours comprend qu'il ne faut pas insister. Il détourne la tête côté fenêtre, écarte deux pans de dentelle synthétique. Au bout d'un moment, il s'assoupit, front métronome, paupières vaincues par la monotonie du paysage enneigé.

Le lendemain, ils se croisent en tête de voiture près du samovar. Bien dormi ? La question provoque une brève moue sur le visage d'Anna qui dodeline un couci-couça. L'Ours lui verse du thé. J'ai une question à vous poser, dit-elle à mi-voix. Il la dévisage alors qu'elle souffle sur le liquide brûlant. Retrouvez-moi au wagon-restaurant dans une heure, d'accord ?

Une heure plus tard, l'Ours boit un autre thé, l'attend, la voit apparaître avec soulagement. Quand elle s'approche et se glisse sur la banquette, elle soutient le regard de l'Ours comme une femme qui n'a rien à perdre, qui a déjà trop perdu. Ses yeux ont la couleur de la mousse végétale, un vert forêt mélancolique. L'Ours s'y perd un instant comme si c'était l'horizon d'un port dans lequel il hésite à s'amarrer. Il mesure la distance entre eux, à peine quelques centimètres entre leurs jambes, leurs mentons, leurs mains qui caressent nerveusement la table recouverte d'une nappe en plastique. Entre eux, une épaisseur d'air vicié d'une densité qui leur apparaît océanique, étouffante. D'une main, l'Ours se retient à la cuirette sous ses cuisses. Un vertige, comme si ce n'était pas une terre gelée qui défile sous le wagon, mais une mer orageuse, traître à naviguer. Ils sont là immobiles, électrisés sous l'effet du silence qui se prolonge, secoués par le train qui file et fend la taïga dorée.

Anna rejette la tête en arrière, inspire profondément, sourit de ce sourire triste qu'elle a eu plus tôt déjà,

se lance d'un seul souffle : C'est une question que je pose aux gens que je rencontre. Je prends des trains, exactement comme maintenant, et je demande à des étrangers de me raconter le plus grand froid qu'ils aient connu. Un froid météorologique, physiologique, humain, esthétique, psychique, c'est comme vous voulez. Toutes les froideurs m'intéressent.

Elle ne sourit plus, ne bronche pas, tout au plus un battement de cils sur ses yeux tilleul qui réclament une confidence.

L'Ours secoue la tête : Je n'ai pas de froid à vous confier. L'homme se lève, remonte le couloir du wagon-restaurant, puis il revient avec deux tasses de thé et s'assoit face à elle. Mais je serais curieux d'entendre ce qu'on vous a raconté. Nous avons trois jours devant nous, je descends à la gare d'Irkoutsk.

Anna hausse les épaules, saisit son magnétophone, enfonce quelques touches.

Froid n° 12… L'Ours reconnaît la rugosité de la voix enregistrée par la machine. Ensuite, une voix de femme, plus douce, réservée, lui succède.

J'ai à peu près 8 ans, la gardienne me dit « es-tu prête ? ». Elle-même n'a pas plus de 14 ans. Je lui dis que je ne suis pas sûre, je vois de la glace en bas de la pente, on dirait que de l'eau s'y est accumulée. « J'ai peur que la glace casse. » Caroline me répond de ne pas m'en faire, même si ça casse, ce n'est qu'un petit trou d'eau. Alors nous nous élançons sur mon traîneau rouge, fonçant vers le fond de cet endroit en forme de cuve. Dès que nous touchons à la glace, elle se rompt, j'en ressens encore aujourd'hui la texture si friable, c'était à peine de la glace, cinq centimètres d'une croûte détrempée, tout juste durcie. Nous tombons dans l'eau.

Je ne sais pas quelle est la profondeur, mais je ne touche pas le fond. Mon corps est saisi, électrisé par des réflexes lointains qui me poussent à sauver ma peau de ce soudain danger de mort venu se planter dans ma vie jusqu'alors si douillette. Je nage, alourdie par mes vêtements d'hiver, j'atteins le bord glacé, je réalise que j'ai perdu une botte. Caroline a déjà repêché le traîneau et l'a poussé hors de l'eau ; héroïquement, elle fait demi-tour pour récupérer ma botte. Elle se tire de l'eau et m'aide à sortir. Nous sommes en décembre, je devrais être frigorifiée, mais je ne ressens pas le froid. Maintenant que nous sommes sorties de l'eau, j'ai l'impression que tout va bien. J'essaie de remettre ma botte, mais tout est trop détrempé, ça ne rentre pas, je suis trop engourdie. La première chose qui me fait réaliser que j'ai atteint un niveau jusqu'alors inexploré de froid, c'est ce regard sur mon pied nu qui marche sur la neige et qui ne sent rien. Aucune morsure, aucun frisson, rien. La deuxième chose, c'est l'eau que ma mère fait couler sur mes mains à mon retour à la maison dix minutes plus tard. Je crie « ça brûle ! Ferme l'eau chaude ! », mais ce n'est que de l'eau froide, très froide qui sort du robinet. La grande révélation de cette journée, c'est cette relativité, ce froid qui devient chaleur quand le corps a dépassé une certaine limite thermique.

Froid n° 13. Une femme toujours, plus jeune on dirait, pense l'Ours, plus sûre d'elle, prend la parole.

Le jour où j'ai eu le plus froid, le vent soufflait sur mon visage en plein mois de décembre, sur la perspective Nevski, et je ne sentais rien, j'étais absente à moi-même, je me dérobais de l'intérieur depuis des semaines, mes sensations disparaissaient l'une après l'autre. Froid dans le dos de ne pas sentir le froid.

Froid n° 14. Encore une femme. Voix traînante, émue, fragile, observe l'Ours, silencieusement, tout en cherchant à lire le regard d'Anna.

À 19 ans, j'ai eu un coup de foudre. Un amour qui rend fou. Un amour qui tue, mais dont on ne peut résister à la brûlure. Je l'ai vu, lui, et un grand froid m'a envahie, je me suis approchée de lui comme un papillon qui bat de l'aile, dans sa beauté un peu innocente, et ziiiiit, brûlé par la lumière. Personne ne m'avait dit qu'il fallait se tenir loin des gens pour qui on donnerait TOUT. J'ai aimé et souffert pendant quinze ans. Je ne serais jamais partie. On ne quitte pas quelqu'un qu'on aime plus que soi. Même s'il vous détruit. Mais il a fallu, parce que je n'étais plus seule, j'avais deux enfants, que je dise STOP ! Avant d'y laisser ma peau. Et là j'ai eu froid, comme lorsqu'on se plante un poignard en plein cœur. Je me suis sauvée, en prenant cette décision tout mon corps s'est effondré, j'étais aussi molle que du goudron, comme si mes os m'avaient quittée, je ne pouvais plus rien bouger, et le froid était immense. Ma mère m'a acheté une parka Canada Goose, et je la portais sous mes couvertures et encore j'avais froid. J'ai toujours ce manteau. Il est si chaud. Je le déteste. Pour calmer le froid, j'ai dormi dans la rue, comme les clochards. J'observais de loin, dans la ruelle, ce qui restait de ma famille par la fenêtre. Il faisait si froid dans cette maison. Il a fallu la mort de leur demi-sœur, qui m'a fait promettre juste avant de mourir de profiter de chaque moment que la vie me donnerait. Je n'ai pas été capable de lui dire que je n'en voulais pas, et je lui ai fait la promesse… promesse que j'honore depuis. (Et le froid m'a quittée.)

Vous voulez en entendre encore ? demande Anna, en saisissant leurs tasses. L'Ours acquiesce, ferme les yeux, presse ses paupières du bout des doigts pour retrouver son lac gelé en attendant qu'elle revienne du samovar.

Froid n° 15. Une femme à la voix maîtrisée prend la parole.

L'expérience inoubliable de la froideur, je l'ai vécue il y a seize ans, lorsqu'un étranger m'a obligée à me regarder dans la glace.

C'était en 2002, j'avais tout ce que la société vous dit qu'il faut avoir pour être heureux et pourtant j'étais à l'apogée d'un malheur qui avait débuté dès l'enfance. J'étais jeune et jolie, j'avais de nombreux amis, un amoureux de longue date qui m'aimait et que j'aimais, un bel appartement, un diplôme de sciences politiques « summa cum laude » en poche et un autre, de traductrice, récemment obtenu auprès d'une université allemande. Je donnais des cours particuliers de russe à la fille du Président allemand et j'avais réussi à devenir la première stagiaire de l'histoire du service linguistique des Affaires étrangères allemandes, et un poste de traductrice russe venait de s'ouvrir dans ce même service. Je devais absolument obtenir ce poste, croyais-je, mais je me sentais si fragile que je ne voyais pas comment j'allais pouvoir continuer à entretenir la façade de la femme forte, dynamique et compétente pendant le reste de la période de stage et la période du concours.

Un jour, après une longue journée de travail, vêtue de couleurs pastel mais remplie de pensées sombres, j'étais allée faire des courses dans un supermarché « discount » de la rue Karl-Marx. En entrant dans le magasin, j'avais remarqué un homme, visiblement sans abri, qui insultait verbalement toutes les personnes qu'il croisait. J'ai fait mes emplettes en espérant qu'il ne me confronterait pas. En faisant la queue à la caisse, je me suis retrouvée face à face avec lui. Il m'a regardée directement dans les yeux et m'a dit, en allemand, me vouvoyant : « Vous êtes froide comme de la glace. Croyez-vous que vous êtes plus forte que moi ? Je pourrais vous tuer juste comme ça ! » Personne n'est intervenu. Je ne crois pas que j'aie répondu quoi que ce soit ; je suis restée de glace. J'ai payé. Il est parti. Je suis rentrée. J'étais si ébranlée que j'ai mis des jours avant de pouvoir raconter l'incident à mon amoureux, et j'ai mis un mois avant d'avoir le courage de faire un rapport à la police. J'ai entrepris une thérapie. Je devenais agoraphobe, je faisais tous les détours possibles pour éviter ce coin de rue. Je sortais sans mes lunettes pour ne pas le voir, et je sursautais à chaque image d'un homme barbu sur un panneau publicitaire. J'ai touché le fond, et c'est ce qu'il m'a fallu pour pouvoir remonter vers la lumière, un difficile et merveilleux voyage qui se poursuit jusqu'à aujourd'hui.

Arrêtons-nous ici, dit l'Ours, nous reprendrons demain, si vous le voulez bien. Il se tourne vers la fenêtre. Dehors, le jour décline. Retrouvons-nous au petit déjeuner alors, conclut Anna en se levant pour regagner son compartiment.

Cette nuit-là, Anna dort mal. Elle rêve que le train déraille et plonge dans un fleuve. Au contact de l'eau glacée, elle se réveille, met un moment à comprendre où elle se trouve. Fenêtre, mur, porte qui donne sur le corridor, lit inoccupé de l'autre côté du compartiment, elle retrouve ses repères dans sa couchette, finit par se rendormir. Quand elle rejoint l'Ours dans le wagon-restaurant, il est déjà 11 heures. Elle ne s'excuse pas du retard, elle s'assoit et lance tout de suite l'enregistrement pour éviter la conversation.

Froid n° 16. Une femme avec un sourire dans la voix, un sourire qui pourrait être trompeur, cacher quelque chose.

À l'âge adulte, chaque fois que je visitais mes parents, je me mettais à grelotter. J'avais l'impression que l'air était glacial. Je voulais porter mon manteau à l'intérieur.

J'ai par la suite compris que c'était tout le non-dit dans ma famille qui m'affectait. Les secrets que je ressentais et qui étaient cachés par des artifices sociaux et SURTOUT par la beauté de plats gastronomiques. La nourriture prenait toute la place. Mes parents parlaient des ingrédients, de la provenance des recettes, des techniques d'assemblage et de cuisson... bref, la bouffe devenait LE sujet.

Et moi j'étouffais devant tous les secrets qui m'avaient affectée une vie durant. J'avais envie qu'on les mette sur la table pour les aborder réellement. J'étais gelée.

Alors j'ai tout coupé les liens pendant deux ans. Pour vivre dans l'honnêteté et me réchauffer.

L'Ours vide sa tasse de thé. Anna, elle, n'a presque pas touché à la sienne.

Froid n° 17. Un homme à la voix grave.

Je m'en souviendrai toujours, c'était un après-midi de février, un mardi, en fait. J'étais parti ce matin-là visiter ma grand-mère dont j'étais très proche. Trois heures de route nous séparaient. À 94 ans, elle vivait depuis peu dans un presbytère converti en centre de soins. Comme dans plusieurs villages de campagne, celui-ci était adjacent à une majestueuse église et dominait le paysage entier, juché sur la plus haute colline.

C'est ce jour-là que j'ai cessé d'être pour elle. Ma grand-mère, sans que je puisse à ce jour le réaliser, sombrait lentement dans la démence. Alors que je la

photographiais, elle s'est soudainement tournée vers moi et m'a demandé qui j'étais. J'ai tellement été pris de court que je n'ai simplement pas su quoi répondre.

Si je ne me souviens plus de ma réponse, je sais que c'est les yeux pleins d'eau que je l'ai quittée. J'ai tenté tant bien que mal d'essuyer mes larmes tandis que j'empruntais le corridor qui me menait vers la sortie.

Je me souviens encore plus que, dehors, il y avait le vent qui m'attendait. Un vent violent, un vent qui glace. Ce vent me rappelait que j'étais peu de chose, me criant aux oreilles, peu importe où je posais mon regard.

Une fois rendu dans ma voiture, il y a eu ce silence. En regardant les arbres valser au travers du pare-brise sans faire de bruit, je me suis mis à réfléchir sur la mort. Comment je venais de disparaître pour ma grand-mère, sans faire de bruit, sans qu'elle le sache…

Froid n° 18. Une femme à la voix claire, une diction chantante de comédienne.

Je pense que le grand froid, c'est la frontière silencieuse que m'ont imposée quelques personnes dans ma vie. À commencer ma mère, quand j'avais 12 ans. J'ai dit un truc dont je ne me souviens plus. Ça l'a mise dans une colère froide, justement. Elle a décidé de m'ignorer pendant une bonne semaine. Elle ne me parlait pas, ne me regardait pas. Ne lavait pas mes vêtements, ne mettait pas la table pour moi, ne servait pas mon assiette.

Une amie très proche m'avait fait la même chose pendant des semaines deux ans auparavant, à l'école. Je me souviens de la grande anxiété que cela m'avait causée. L'impression de disparaître, de perdre une partie de moi-même à travers ces regards disparus.

Plus tard, à la trentaine, j'ai vécu avec un homme, narcissique, dépressif. Il s'emmurait dans un silence pesant, il traînait sa vie triste dans notre espace de vie, contaminait mon existence. De la glace sèche… que ce moment de ma vie.

Anna avance une main vers le magnétophone : Je continue ? L'Ours saisit son poignet en guise de réponse.

Froid n° 19. Une femme qui parle fort.

C'était une ambition que j'avais clamée haut et fort pendant longtemps : je verrais Paris avant d'avoir 20 ans !

Alors au mois de novembre 1993, à l'aube de mes 19 ans, j'ai acheté un billet d'avion pour la France en y engloutissant l'ensemble de mes économies d'étudiante. C'était la première fois que je voyageais en Europe. Première fois que je voyageais en solitaire.

D. R.

Biographie de l'auteure

Diplômée de l'Université McGill en études russes et littérature française, Annie Perreault vit à Montréal. Elle a remporté le Grand Prix littéraire Radio-Canada dans la catégorie « Nouvelle » en 2000 et elle a été finaliste au prix de poésie Radio-Canada en 2015. Son premier livre, *L'occupation des jours* (éd. Druide, 2015), a reçu une mention d'honneur du prix Adrienne-Choquette. Elle est également l'auteure d'un roman, *La femme de Valence* (éd. Alto, 2018), finaliste aux Rendez-vous du premier roman — Lectures plurielles.

Un grand froid

Je suis arrivée à Saint-Malo. Va savoir pourquoi, j'avais décidé de m'initier au Vieux Continent par la Bretagne. Il faisait gris, c'était pluvieux, c'était novembre. Je suis allée dans une auberge de jeunesse plutôt terne et surtout vide. J'ai déposé mon maigre bagage et j'ai pris le chemin du supermarché Monoprix. J'ai acheté un saucisson sec, un camembert complet, une baguette et deux litres d'eau. Cette pitance devait durer les quatre ou cinq jours pendant lesquels je visiterais Saint-Malo, Le Mont-Saint-Michel et Rennes. Après mes courses, je suis rentrée à l'auberge. J'étais découragée qu'à peine trente-huit minutes se soient écoulées. J'ai bifurqué vers une palissade fortifiée qui donnait sur la mer. Je me suis hissée sur la promenade, me suis assise sur un banc public glissant de bruine.

Et là, devant la mer des côtes bretonnes, dans ce pays nouveau, avec mes provisions sous le bras, j'ai senti un froid qui ne m'avait jamais traversée. Aujourd'hui, je pense qu'il s'agissait d'un mélange d'humidité saline, de celle qui ronge les fibres, d'une peur de vraie solitude et de la paralysie de mes premières émancipations.

L'Ours lève un sourcil. Il sourit à Anna qui baisse les yeux et se met à triturer un sachet de thé.

Froid n° 20. Une femme qui parle très doucement.

Janvier 1979. J'ai 8 ans. Mon père, ma sœur et moi marchons vers le salon funéraire Tomasso. Ou Tomassi. Était-ce un O ou un I ? J'oublie. J'oublie aussi si on m'a tenu la main. J'oublie si j'ai pleuré. J'oublie presque tout. Sauf quelques détails. Je n'oublie pas le manteau de fourrure de ma professeure de deuxième année dans lequel je m'étouffe lorsqu'elle me serre tout contre elle. Je n'oublie pas l'odeur écœurante d'eucalyptus des bouquets mortuaires. Ni l'odeur de cigarettes des oncles qui fument dans le sous-sol. Ni le satin couleur chair du cercueil dans lequel repose ma mère. Je me rappelle aussi très clairement qu'on me demande si je veux toucher son corps. Agenouillée sur le prie-Dieu, je dis non. Et un grand froid entre dans ma vie.

Froid n° 21. Une femme à la voix rauque, l'Ours pense d'abord que c'est un homme.

C'était un appel téléphonique.

La sonnerie à mon travail. Devant un mur jaune, un bureau de mélamine et sous un néon trop clair. Le médecin qui demande si je suis à un endroit propice, si je suis entourée, elle veut me rencontrer demain... Aussitôt tout s'arrête. Froidure extrême qui me traverse le corps. Vide. Je sais ce qu'elle veut m'annoncer. Je n'ai plus aucune émotion. Rien. Pas de tristesse.

Seulement l'effort ultime pour ne pas laisser toute cette glace me tuer. Ne pas dériver avec la banquise, moi aussi. Elle m'annonce que l'échographie montre clairement que le bébé n'a pas de cerveau gauche. J'utilise un vocabulaire sans chaleur, le plus technique possible. Surtout ne rien humaniser. Rester froide. De glace.

Ça veut dire quoi ? Quel genre de vie pour lui ? Je demande s'il est trop tard pour un avortement. Non. Mais il faudra d'abord « tuer » le bébé dans l'utérus. Et ensuite accoucher de ce petit enfant mort que je pourrai tout de même bercer l'instant d'une nuit.

Pendant qu'il est encore chaud.

OK, merci. À demain. Bye. J'ai raccroché. J'ai écrit un texto froid à mon amoureux. Je suis allée nager avec ma sœur sans rien dire. Je suis allée au cinéma avec ma mère sans écouter le film. Je suis allée souper en silence chez mes parents.

Soirée de juin où il semblait pourtant faire — 40 °C.

Tout cela avec les petits coups de pieds d'un enfant qui n'existerait bientôt plus dans le ventre. Et un iceberg à la place du cœur.

Un iceberg à la place du cœur, répète l'Ours à voix basse.

Froid n° 22. Encore une femme, voix nerveuse.

D'abord, je n'aime pas le froid, il faut le dire. C'est une des pires choses, pas juste quand je sors de la douche dans mon logement mal chauffé. Le froid fait mal.

Le pire froid, celui qui glace le plus, qui gèle le dedans et paralyse, est le froid humain. Quand je me retrouve face à une personne qui ne produit pas de chaleur, qui ne semble pas s'émouvoir, qui ne rit pas facilement. Quelqu'un pour qui une conversation est une énumération d'anecdotes passées, une liste de faits, un argumentaire logique. Sans contact humain réel. Sans chaleur du cœur. Ce froid m'est désagréable.

Quand froid et sexe se mêlent, c'est encore plus perturbant. Souvent j'ai été avec des hommes pour qui le sexe est un acte mécanique, une série de gestes à poser pour obtenir un résultat X. Aucune parole échangée durant la relation, pas de regards, de signes non verbaux, un visage caché, des yeux fermés et, évidemment, un genre de malaise de part et d'autre après. La sensation en dedans est alors semblable à un — 35 sans le facteur vent. Même les larmes qui voudraient couler ne le font pas et se terrent au milieu de la douleur. Ce froid est un des pires pour moi.

Anna regarde l'Ours. Son visage est impassible, posé sur son poing. Il promène un pouce sur sa joue mal rasée.

C'était la dernière confidence, dit Anna en arrêtant le magnétophone. Je voudrais maintenant entendre la vôtre. L'Ours se met à rire.

Je vous ai pourtant dit que je n'avais pas de froid à raconter.

Il se lève, saisit sa tasse. Avec l'ébranlement du train, le verre tremble contre son socle.

Le froid que je connais se passe de mots. Si vous descendez avec moi à Irkoutsk tout à l'heure, vous comprendrez de quel froid je parle.

Anna le dévisage. Il semble si sûr de lui. Un masque, assurément. Irritée, elle tourne la tête vers la vitre, cherchant à regarder le plus loin possible, là où le paysage s'embrouille, perd ses lignes, se raye.

L'Ours se racle la gorge, crache dans sa tasse qu'il emporte avec lui.

Quand L'Ours descend à la gare d'Irkoutsk quelques heures plus tard, il la cherche parmi les voyageurs, finit par la trouver près du stand à taxis, lui dit qu'il savait qu'elle le suivrait, que les étrangers sont prévisibles : ils veulent tous voir le lac Baïkal.

Je ne veux pas le voir, je veux le traverser. À pied. Et je ne vous ai pas suivi. C'est trop tard, votre froid ne m'intéresse plus, laissez-moi tranquille maintenant, dit-elle sèchement avant de claquer la portière de la voiture. Elle gratte d'un ongle la vitre givrée, aperçoit l'Ours qui place ses mains en porte-voix, murmure des mots en exagérant les syllabes.

« J'ai tué un homme à mains nues, voilà mon plus grand froid », croit-elle lire sur ses lèvres tandis que le chauffeur fait tourner la clé de la voiture dont le moteur peine à démarrer. Anna entend l'Ours rire, un vrai charognard, quand le taxi se met enfin à rouler sous le ciel déjà charbonneux d'une nuit sibérienne qui s'annonce longue et glaciale.

L'encrier renversé

25, chemin de l'Arnac, 81100 Castres.
Courriels : encrier.renverse@wanadoo.fr et ngfencrier@gmail.com
http://encrierrenverse.canalblog.com

Directeur de la publication : Gérard Charpentier **Rédacteurs en chef :** Cathy Pyronnet, Pierre Angers, Turenne Ramanich **Comité de lecture :** Pierre Angers (Québec), Chantal Bourdoncle, Philippe Bourdoncle, Ingrid Brévillier, Dominique Bruguière, Gérard Charpentier (Réunion), Martine Charpentier (Réunion), Nathalie Gastou-Fauré, Anne-Sophie Micos, Cathy Pyronnet (Québec), Turenne Ramanich, Jean-Louis Rech, Marie Schembré † **Abonnements :** Nathalie Gastou-Fauré **Correcteur :** Turenne Ramanich **Metteur en pages :** Boris Chauvet, 81100 Castres **Impression :** COREP, 125, route de Narbonne, 31400 Toulouse.

L'encrier renversé (sa revue et le concours de nouvelle) est soutenu par la Mairie de Castres et le Crédit agricole Nord-Midi-Pyrénées.

Abonnement (4 numéros) : France : 34 € ; dom-tom : 38 € ; autres pays : 43 €. Édité et diffusé par l'association loi 1901 A.D.T. créée le 20 septembre 1988. Dépôt légal à parution, achevé d'imprimer le : 15 janvier 2019.

ISSN n° 0988 8012, CPPAP n° 71077

Le copyright de l'œuvre appartient exclusivement à l'auteur, le copyright des autres textes appartient exclusivement à *L'encrier renversé*.

Les auteurs ont l'entière responsabilité de leurs textes et de leurs autobiographies.

Tous les collaborateurs et collaboratrices de *L'encrier renversé* (administrateurs, rédacteurs, auteurs, critiques, lecteurs, dessinateurs, photographes, jurés...) sont bénévoles.

L'encrier renversé n° 82 Hiver 2018/2019

castres Tarn-France

NORD MIDI-PYRENEES

BULLETIN D'ABONNEMENT ET DE COMMANDE (frais de port inclus)

NOM_____PRÉNOM_____

ADRESSE_____

CODE POSTAL_____VILLE_____ PAYS_____

E-MAIL_____

L'abonnement (4 numéros) : 34 € (France) 38 € (dom-tom) 43 € (autres pays)

☐ **Je m'abonne à partir du numéro 83 pour les numéros 83 à 86**

☐ **Je commande le n° 82 (prix de vente à l'unité) 10 € (France) ; 12 € (dom-tom) ; 14 € (autres pays)**

☐ **Je commande un ou plusieurs anciens numéros (1 n° : 5 € [France] ; 6 € [dom-tom] ; 8 € [autres pays] ; 2 nos : 8 € ; 10 € ; 12 € ; 3 nos : 10 € ; 14 € ; 16 €) • Numéros disponibles :** 56, 63, 65, 67, 69 (ce n° vendu 10 € [France] ; 12 € [dom-tom] ; 14 € [autres pays]), 71, 72, 74, 75, 76, 77, 79, 80, 81 (ce n° vendu 10 € [France] ; 12 € [dom-tom] ; 14 € [autres pays]).

Numéro(s) commandé(s) : _____

Envoyez ce bon avec le règlement à **L'encrier renversé, 9, hameau En Priou, 81580 Cambounet-sur-Sor (France)**
Contact : ngfencrier@gmail.com

Bulletin à photocopier

Bertrand Bergeron

Le joker

Peu de personnes ont recours au service des incendies pour faire leurs courses, je sais. D'autant que de nos jours, les pompiers se montrent plus réticents à se prêter à ce genre d'exercice. En effet, le règlement pointu au service des incendies stipule que, chaque fois qu'un véhicule est réquisitionné pour une mission, peu importe la nature de l'intervention, ce véhicule ne réintègre pas le garage sans avoir été shampouiné à fond puis rincé. À la longue, cela rend les pompiers réticents face aux services marginaux auxquels les circonstances les contraignent.

D'ailleurs, n'eût été de Suzanne et de Florian qui ont dû vendre le commerce au-dessus duquel j'habite et, par la même occasion, l'immeuble au grand complet, je connaîtrais peu le quotidien des pompiers et ses rituels. Seulement, comme on dit, il faut se rendre à raison et accepter : Florian et Suzanne ont vendu. À un ingénieur petit, rabougri, chétif, mais qui a gagné ses diplômes, ce qui s'entend au nombre impressionnant de pronoms relatifs qu'il utilise à bon escient, même à l'occasion de spontanéités orales. Il parle bien, et converser avec lui s'avère agréable comme si chaque mot ajouté exprimait quelque chose de plus. Par contre, à mon grand regret, il a de l'envergure et bouillonne de projets. On anticipe que, sous peu, il possédera sa BMW. Il a mis sur pied une firme de conseils en gestion à l'intention des petites et moyennes entreprises qui font face à des problèmes majeurs et risquent par conséquent la faillite. Compagnie dont il est le propriétaire et le P-DG, et qu'il a judicieusement désignée sous la raison sociale Coûte-que-Coupe, avec deux lettres capitales. Il y réussit très bien, semble-t-il. Sauf que l'homme appartient à cette catégorie d'individus qu'on pourrait qualifier de « bâtisseurs de cathédrales » sinon de « constructeurs de villes ». En soi, cela constitue un atout quand on songe à l'avenir de la nation, mais génère quelques inconvénients si l'on partage avec lui une sorte de proximité, dira-t-on. Ainsi son immeuble, lequel sert de siège social à Coûte-que-Coupe au rez-de-chaussée, et dont j'occupe le premier à titre de locataire, a pignon sur la rue principale. Belle façade, beau briquetage, signature Années 60. Toutefois, il se situe juste à côté d'un *Tourist's Rooms*, un trois-étages délabré, déclaré inhabité par un invisible propriétaire, malgré le fait qu'une faune importante et assez particulière, sur laquelle j'éviterai ici toute forme de profilage, y entre et en sorte sur une base plus que régulière. Un bâtiment laid, à l'abandon, un foyer à incendies. Un jour où nous causions dehors, mon propriétaire et moi, il me confia que ce délabrement voisin le déprimait, qu'il le rachèterait tout bonnement, démolirait, raserait et transformerait le terrain en stationnement d'appoint, facilitant ainsi la vie de tout le monde. Le ton qu'il utilisait n'était ni pédant, ni prétentieux, ni hautain, ni vantard. Il s'agissait du ton familier de qui vous confie qu'une BMW, ce n'est pas rien, mais qu'une Audi, en particulier dans le cas des coupés sport, a meilleure réputation et que, sur les plans de la durabilité ou de sa valeur de revente, une Audi constitue un meilleur investissement. J'ai fait celui qui approuvait. Deux ou trois semaines après cet échange, il a racheté le *Tourist's Rooms*, l'a rasé, et je suis devenu voisin d'un stationnement. De ce fait, notre immeuble, maintenant à l'abri d'une proximité navrante, y a pris une valeur sensiblement augmentée, et son apparence, solide et luxueuse malgré les ans, s'est vue rehaussée. Je l'ai constaté, tout le monde l'a constaté. Cela a bien sûr agité la matière grise de mon propriétaire.

Il a noté que notre immeuble, construit à une autre époque, avait été assujetti de façon servile à l'orientation de la rue sur laquelle on l'avait construit. Et que si, à l'époque, l'architecte avait eu la présence d'esprit d'orienter plutôt notre bâtiment dans une direction sud-sud-est, en trichant au plus de trente-deux degrés

par rapport au trottoir, sa situation en regard des points cardinaux, compte tenu de l'ensoleillement en saison estivale, par exemple, cette simple orientation adaptée aurait alors rehaussé la valeur de l'ensemble et ainsi placé sa propriété dans un rapport plus sensible aux facteurs écologiques. Un point de vue, je l'avoue, qui me reste encore nébuleux. Un argument qui aura cependant suffi pour convaincre le conseil de ville, lequel autorisa dans des délais étonnamment courts la transformation souhaitée. Transformation, m'assura le propriétaire, qui causerait peut-être quelques inconvénients mineurs quoique de courte durée. En particulier pour quelqu'un comme lui, me suis-je dit, qui n'habite pas ici. Cette perspective d'avenir radieux le stimula au point de l'inspirer encore : puisque le projet autorisé impliquait, de toute façon, de recouler les fondations de l'édifice, pourquoi ne pas profiter des circonstances, hausser un peu plus l'ensemble et aménager un deuxième sous-sol, lequel protégerait nos véhicules, le mien et les siens, dans ce stationnement intérieur, de l'usure causée par notre rude hiver ? Dans sa bouche, cet appendice au projet semblait couler de source, consolider notre bien-être, nous ouvrir l'avenir. Comme je le craignais, ce qui fut dit fut fait. Toutes les machineries imaginables à propulsion hydraulique de la ville furent mobilisées. Centimètre par centimètre, on haussa l'édifice, prenant soin de bien l'appuyer, étape par étape, sur des poutres impressionnantes. On haussa le tout, on haussa mon logement, on orienta ma chambre et mon lit en tout équilibre et toute écologie, direction sud-sud-est. En cette saison chaude où l'on ressent moins l'absence du courant électrique habituel, mais où, toutes fenêtres ouvertes à cause de la chaleur, on est plus sensible aux décibels produits par des générateurs d'appoint. Bien sûr, avec cette rotation de l'immeuble, les portes et les escaliers ne coïncident plus. Alors ma terrasse à géraniums et à bégonias, j'y ai encore accès. Sauf que, pour ce faire, il me faut recourir à une échelle métallique à montants télescopiques, compte tenu du changement vertical occasionné par l'avènement du deuxième sous-sol. Et mon propriétaire, qui profite de l'occasion pour se mettre en vacances et rentabiliser d'autant sa résidence secondaire au lac, selon sa propre expression, ce propriétaire semble proprement radieux. Quand je l'observe ainsi, avec ce sourire, je ne peux m'empêcher de craindre qu'un jour, comme il le dit, ne lui viennent à l'esprit de véritables projets, quelque chose d'envergure.

En attendant, pour les courses, même en rechignant un peu, les pompiers ont la gentillesse de m'accommoder.

© Martine Rouleau

Biographie de l'auteur

Bertrand Bergeron a fait paraître en 2014 son cinquième recueil de nouvelles, *Ce côté-ci des choses*, à L'instant même. Lauréat à deux reprises du prix Adrienne-Choquette, il a aussi remporté les prix Septième Continent et Gaston-Gouin. Il est membre du collectif de rédaction d'*XYZ. La revue de la nouvelle* depuis 1986.

Sylvie Massicotte

L'ombre d'un chien

Il y a du bruit, beaucoup de bruit. Je n'ai pas l'habitude. Dans mon boisé, le bourdonnement des colibris m'irritait, mais autrement rien ne troublait ma tranquillité. Sinon pendant la nuit, parfois, quelques cris de bêtes sauvages. Derrière les murs, les souris empoisonnées agonisaient toujours en silence. Le chien du voisin, lui, avait rendu l'âme dans le hangar. Il jappait trop. J'ai tapé, tapé, tapé… Des sons comme ceux-là, on ne les oublie pas. Pour finir, je l'ai enterré. Ni vu ni connu.

J'avais longtemps rêvé d'un lieu où j'allais pouvoir vivre en paix. Quand j'ai trouvé mon terrain, il y a dix ans, j'y ai bâti ma cabane, tranquille. Un potager, une bonne connexion Internet, tout. Même de la compagnie sur demande, pour des durées très limitées. Je choisis des costaudes, pas trop bavardes. Pour le reste, je suis un ami d'Amazon. Que demander de plus ? Eh bien, la santé.

Pas le choix d'opérer, ils ont dit, ajoutant que c'était très perfectionné, le type d'intervention que j'allais subir. « À la fine pointe de la technologie… » J'ai vérifié. Bien sûr, la douleur n'est pas virtuelle. Mais le problème demeurait la convalescence. Je n'allais pas pouvoir retourner chez moi. Pas les premiers temps, je le savais. Accepter d'être accueilli chez ma petite sœur plutôt que dans une maison de convalescence m'a demandé réflexion, c'est sûr. Mais elle y tenait, la Violaine. On ne se voit pas souvent, on s'est toujours respectés et, par le fait même, pas énormément visités. Je savais qu'elle n'avait pas de chien. Par contre, j'ignorais qu'elle me ferait coucher côté rue, sur ce mauvais canapé-lit. Je palpe le pseudo-matelas en m'inquiétant :

— T'as rien d'autre ?

— Tu veux une couverture de plus ?

— Au contraire, j'ai déjà chaud dans ta piaule. Je veux dire…

Je complète ma phrase en tapant sur ce matelas éponge tellement mince que je me fais mal à la main en heurtant le sommier. Violaine écarquille les yeux :

— Pas confortable ? Désolée… Dans ton bois, tu vis à la dure, non ? Bon, tu ne vas pas dormir ici toute ta vie !

Sa claque dans le dos et l'impression que mon corps émet un grincement de ressorts déglingués.

— Installe-toi ! tranche-t-elle.

— Oui, mais la fenêtre…

— T'as dit que t'avais chaud.

— Le bruit, ma tite sœur…

— À trois heures du matin, tu seras content que les bruits de la rue viennent couvrir les cris du fou d'à côté ! Ton mur donne sur sa chambre à coucher.

Du repos. Ils ont précisé que j'aurais besoin de repos. Malgré ses bonnes intentions, Violaine ne semble pas se rendre compte.

Elle dépose un pichet d'eau sur la table qui croule déjà sous les journaux. Cette pile de quotidiens jaunis me rappelle notre père.

— Tu accumules les vieux journaux, comme papa ?

Elle reste songeuse, puis en haussant les épaules :

— Et toi, j'ai remarqué que tu mangeais comme maman. Tu pousses la nourriture avec ton pouce plutôt que d'utiliser ton couteau.

Au fond des bois, je me serais mis à manger comme le faisait maman ?… Violaine ne me laisse pas le temps d'accuser le coup. Elle ordonne :

— Allume la petite lampe ! Je vais éteindre le plafonnier.

Je m'étire de mon mieux vers sa lampe en forme de chien. Violaine m'instruit :

— Il faut que tu tires la queue du chat.

C'est un chat… Perplexe, je m'exécute avec une précision qui m'étonne. Satisfaite, Violaine éteint l'éclairage principal en me souhaitant bonne nuit. Moi, l'aîné, voilà que je lui obéis au doigt et à l'œil.

J'avale un comprimé, c'est presque l'heure. J'essaie de mettre à *off* mon interminable journée. Je tire encore une fois la queue du chat qui ressemble vraiment à un chien. Même éteint, il ne réussit pas à disparaître dans les lumières de la ville qui inondent la pièce. Je laisse mon regard se balader entre les ombres et les couleurs délavées qui se disputent sur les murs. C'est là-dedans que je dois dormir, je me répète.

Je remonte le drap. Violaine m'en a vanté la douceur. J'essaie de ne pas penser à toutes les forêts où le bambou est un véritable prédateur végétal. Je chiffonne le doucereux tissu entre mes doigts, me résigne, ferme les yeux. Mon anti-douleur finira par faire effet. Je sens déjà que je ramollis, m'assouplis comme un linge dans

la lessive. Je suis mou, je fonds… Puis cette sensation de tomber dans le vide ! J'ouvre les yeux, le cœur battant. J'allais peut-être partir, disparaître comme le chien du voisin quand il s'était mis à ramollir... Où suis-je ?

— Exxxcuse-moi ! elle dit.

Violaine… Je dormais. Merde, je dormais. Il est quelle heure ? Les lumières de la ville n'ont pas fini de danser dans la pièce. Elle ricane au-dessus de mon visage, poussant une haleine fortement alcoolisée sous mon nez. Elle pouffe en marmonnant quelque chose que je ne saisis pas tout à fait. Sa voix traîne, interrompue par une autre, graveleuse et plus ferme, qui aboie :

— Viens-t'en, Yolaine !

Elle se redresse comme elle peut et corrige aussitôt cette grosse silhouette collée au cadre de porte :

— Pas Yolaine. Vvvvviolaine !

Du tas de graisse sombre, dans le chambranle de porte, surgit encore la voix :

— Pas grave. Viens-t'en !

Si j'ai été capable de tirer la queue du chat qui ressemble à un chien, je dois bien pouvoir agripper ma sœur. Je sors la main des draps de bambou et saisis son bras. Elle sursaute :

— Tu m'égratignes ! T'as les ongles longs, c'est dégueulasse. Tu voudrais que je te les coupe un peu ?

— Je veux juste que tu me dises… C'est qui, ce gars-là, qui sait même pas comment tu t'appelles ?

Son haleine d'alcool serpente encore sous mon nez tandis qu'elle murmure :

— À ta place, je ferais attention… T'es pas tellement en état de te battre, là.

— Me battre ?

Elle recommence à rire. Un rire niais que je ne lui connaissais pas. Elle rit en émettant des sons de voiture qui freine. C'est nerveux. Je lui demande :

— Pourquoi t'es venue me réveiller ?

— Je voulais juste prendre quelque chose…

Le tas de graisse bâille bruyamment. Violaine lève la tête vers lui. Elle soupire, puis se penche. Je l'entends farfouiller dans un tiroir.

— OK. C'est bon, elle dit. Je les ai. C'est bon, c'est bon, c'est bon-on-on ! chantonne-t-elle comme si elle simulait un orgasme.

Elle attrape le tas de graisse au passage et disparaît dans la lumière aveuglante du couloir. La voilà qui revient, s'accroche à la poignée de porte et, en refermant, elle me souffle :

— Exxxcuse-moi encore, mon tit frère. Dors bien…

Facile à dire. Je suis complètement réveillé, à présent. La nuit, en forêt, le chant des coyotes... Une clameur beaucoup plus fugitive que celle qu'on entend dans les villes, quand des fanatiques saouls s'égosillent à la victoire de leur équipe de foot. Je le sais, j'ai voyagé. Des tas de graisse dans des cadres de portes, j'en ai vu. « Viens-t'en, Germaine, Yolaine ou Violaine, peu importe ! » Mais Violaine, c'est ma petite sœur. Et elle m'a prié de me rendormir. Je ferme les yeux. Les rouvre. Les referme. Comme à l'époque où nous partagions notre chambre, dans la maison familiale. Elle me rejoignait dans mon lit, parfois, après un mauvais rêve, faisait courir ses doigts potelés dans ma tignasse. La chaîne en or que je porte encore et qu'elle roulait entre son pouce mouillé et son index, en déclamant des comptines, tout bas… Petite sœur, que je prenais sur mon dos pour l'accompagner à l'école. Son sourire édenté me faisait fondre. Et, plus tard, ses copines insupportables qui la suivaient jusqu'à la maison, se maquillaient, échangeaient des fringues qu'elles avaient piquées dans des boutiques. Elles s'extasiaient devant moi en se dandinant sur des musiques infectes. Là, j'ai décroché. Je décroche encore, les yeux fermés. Je décroche, je m'en vais loin, loin, très loin… Je réentends le générique de la série qui me tenait compagnie dans le salon, une fois que je l'avais mise au lit, Violaine, quand nos parents travaillaient trop tard. Veiller sur elle, je n'ai jamais eu le choix. Violaine, elle, a choisi. C'est bien elle qui a voulu s'occuper de moi pendant ma convalescence. Un juste retour des choses, finalement. Dire que j'ai déjà envie de rentrer chez moi. Mais je reste.

Dans la rumeur, je m'invente des voix de chouettes qui s'interpellent d'une extrémité à l'autre de la ville. Puis ce sont des cris de mort. Je sursaute. Je ne suis pas dans un cauchemar, mais dans la réalité. Un homme pousse des hurlements… Violaine et le tas de graisse qui lui crie dessus, c'est ça ! Je suis bien réveillé. Violaine… ma petite sœur ! J'entends une voix rauque, puis un coup dans le mur. J'émerge des draps de bambou, réussis à m'asseoir sur cette éponge retroussée à travers laquelle je sens chaque montant de ferraille sous mes pauvres os. J'ai mal. Il est sans doute temps de prendre un autre anti-douleur, mais je verrai après. Pour l'instant, il s'agit de sauver ma sœur. Je vais y arriver, il faut seulement que je me mette debout. Allez, d'un seul coup, pas le temps d'hésiter ! Je me déplie, me voilà bien à la verticale. Un roseau dans le vent. Je dois prendre appui. M'accrocher. Je pose une main sur la pile de journaux qui se met à glisser, glisser, et je me retrouve penché, moi aussi, aussi penché que cette pile de vieux journaux qui, en glissant, m'entraîne vers le sol. Je sais que ma tête va heurter l'armature de ce maudit canapé-lit, je me cramponne aux draps si doux, les arrache en poursuivant ma chute.

De la glace. Quelqu'un applique de la glace sur mon front. J'ouvre les yeux. Au-dessus de moi, ma petite sœur.

Violaine… Comment ai-je réussi à remonter dans ce foutu canapé-lit ? Elle est forte. Elle a survécu sans que j'aille la secourir.

— Ça va ? elle demande. T'as pris une méchante débarque !

— Et toi… Qu'est-ce que t'as à l'œil ?

Elle touche sa paupière en même temps qu'elle plie une jambe, puis elle va effleurer sa rotule.

— C'est rien, dit-elle en grimaçant. Je t'ai entendu tomber, j'ai couru et me suis enfargée.

— Hummm…

— On avait l'air fin. Le frère et la sœur écrasés sur la céramique !

Elle rit toute seule en évoquant la scène tandis que je balaie la pièce des yeux.

— Où t'as mis les journaux ?

— Au recyclage. Au fait, j'ai récupéré une boîte de conserve vide et l'ai mise là, à côté. Avec le couteau, t'as juste à frapper dessus quand t'auras besoin. Ce sera mieux que d'essayer de te lever.

— Et lui ? Le gars qui t'appelait Yolaine ?

Elle retire la glace de mon front et s'éloigne. Je ne sais plus si c'est encore l'effet de l'alcool ou à cause de sa blessure, mais elle titube en empruntant le couloir tandis qu'une voix l'appelle… On n'en a donc pas fini avec le tas de graisse. Et puis elle a emporté la glace.

Mon anti-douleur, je devrais prendre un comprimé, ce serait le moment. Dans la rue, le bruit des autos va en augmentant. Les activités de la journée vont bientôt reprendre. J'ai intérêt à me rendormir. Aïe ! J'essaie de me retourner, je n'y arrive pas. Au loin, ma sœur rit comme une enfant qu'on chatouille. Un rire bourré de salive. Elle risque peut-être de s'étouffer en riant. Je ne pourrai rien faire.

J'étire la main vers la boîte de conserve, le couteau, le pichet, le verre d'eau, je ne sais plus ce que je voulais. Mon comprimé. Je l'ai peut-être déjà pris. J'abandonne. La main molle au-dessus de la table à journaux, sans journaux, j'abandonne. Je voudrais ramener mon bras à l'intérieur des draps, mais ça n'obéit pas tout de suite. Plus rien n'obéit. Seules mes paupières succombent au sommeil. Je les incline docilement en entendant un fracas de bouteilles dans le camion de recyclage. Je pense aux vieux journaux, à mon père qui les empilait, à ma mère, puis au rire de ma sœur qui a fini par s'arrêter.

Ses pas dans le couloir. Elle doit me rapporter de la glace. Ce sera brutal. Je sais que ce sera brutal, de la glace sur mon front, encore… De la glace, je me dis, est-ce bien nécessaire ? Et ces tapotements sur mon épaule, avec des arrêts juste assez longs pour que j'aie le temps de basculer dans le sommeil, et puis qui reprennent, ces tapotements…

D. R.

Biographie de l'auteure

Sylvie Massicotte a signé neuf romans de jeunesse, un récit et six recueils de nouvelles dont *Avant d'éteindre*, prix Adrienne-Choquette 2015. Elle donne des formations en écriture, dirige des classes de maître et fait partie du collectif de rédaction de *XYZ. La revue de la nouvelle*. Elle collabore à des spectacles de différentes disciplines : *On (n')est (pas) tous des danseurs*, de la chorégraphe Sophie Corriveau, *Miniatures*, avec Frédérike Bédard et Breen LeBœuf, et *Longueur d'ondes et histoires brèves*, avec Marie Bernard aux ondes musicales Martenot, dans lesquels ses nouvelles et ses textes de chansons occupent une place singulière.
www.sylviemassicotte.qc.ca

— C'est nécessaire ? je balbutie, la bouche molle, les paupières lourdes à travers lesquelles je distingue quelqu'un.

Ce n'est pas ma sœur… Ce n'est pas elle qui est penchée au-dessus moi. Le tas de graisse, je pense, le tas de graisse n'a même pas de double menton. En fait, à la lumière du jour, il n'est pas si gras.

Je réussis à extirper ma main des draps de bambou et à lui faire signe de partir. Il hausse les épaules et s'en va. Je l'entends sortir. Pourtant, il me semble encore apercevoir une silhouette épaisse, à contre-jour, collée au cadre de porte. On dirait celle d'un chien… J'attrape le couteau et, sur la boîte de conserve, je commence à taper.

David Bélanger

Les idées viennent dans la douche

1. Avec le bruit de la tuyauterie, l'aération qui vibre, l'eau surtout, le jet brûlant que crache la douche, le frottement de mes doigts dans mes cheveux, qu'est-ce que je pourrais entendre du monde extérieur ? Rien du tout.

Surviennent pourtant, à tous les coups, les échos des pas précipités, le cri qu'elle émet lorsqu'il l'attrape, et les pleurs de mon petit, ses cris horrifiés bientôt, car on l'a attrapé lui aussi, ça s'accompagne du martèlement sourd de sa petite tête qu'on fracasse ou que sais-je, avec tout ce qui m'entoure, serait-ce la déflagration d'un coup de feu, le bouillonnement d'une plaie béante, elle meurt là, dans le corridor, à quelques mètres, il a réussi à fuir de ses petites jambes jusqu'au placard avant qu'on l'y achève — je me frotte les cheveux, je rince longuement, je me lave le corps.

Quand j'arrête la douche d'un mouvement lent, comme si je voulais m'économiser, tempérer la surprise de tous ces sons que j'entendais à travers l'eau et son confort coupable, je constate l'étendue du silence, je me presse de le vérifier en éteignant la ventilation. Le nuage de vapeur qui me nimbe au sortir de la salle de bain me dévoile avec un sourire étrange, je les découvre tous les deux sur le lit à achever un casse-tête, à lire des histoires, à chanter tout bas des chansons gaies. Elle croit deviner dans ce sourire, à tous les coups, des archives d'un confort lubrique, de la chaleur et du corps nu, de la solitude qui encourage les épanchements. Plutôt, mais comment le saurait-elle, tous les jours je souris de soulagement de ne pas les découvrir éventrés dans le corridor, ma serviette à peine accrochée aux reins et leurs visages impassibles, ne me reprochant jamais ma trop longue douche bouillante.

2. Elle avait l'habitude, le soir venu, de se glisser dans la douche aussitôt la petite au lit ; elle se nettoyait de sa journée, les yeux clos le plus souvent, l'humidité vaporeuse qui saturait doucement la pièce. Se couper ainsi du monde la mettait dans un état contigu à la grâce, enfin, ce qui en approchait le plus sa sensibilité : faire un avec son corps, être complètement abandonnée à la gestion de la température, oui, simplement gérer le froid et le chaud, rester suspendue, béate, sous le jet assourdissant de la douche — au bout de l'exercice, elle en sortait propre, évidemment, mais aussi d'une mystique manière, comme aplanie, ses nerfs saillants ramollis, elle flottait jusqu'au fauteuil où elle pouvait être prise par tout le calme que le jour lui refusait, un livre, un film, ces choses l'accueillaient, apaisée. Il revenait alors bien tard du travail, elle entendait ses pas qui approchaient dans l'allée, son trousseau qui jouait dans la serrure, et elle lui préparait un sourire, elle le préparait dès le moment où elle soupçonnait son approche, et ce soir-là comme les autres, elle lui sourit. Il tenait dans sa main son trousseau, et ses premiers mots furent pour la serrure, *on dirait que ce n'était pas verrouillé*, et ils ont parlé de leur journée, à son tour ce fut la douche, ils ont négocié sur les rénovations qu'il faudrait entreprendre, puis négocié sur les visites de la fin de semaine, qui voir qui ne pas voir, il a verrouillé avant d'aller se coucher, il en est sûr — et de toute manière, il le constaterait, la porte était verrouillée au petit matin.

La petite ne les a pas réveillés aux premières lueurs, il fallait bien qu'elle se repose des élans de la semaine, ils ont végété un temps, jusqu'à ce qu'elle soit prise de cette curiosité que creuse le silence, qu'elle pénètre la chambre de la petite et qu'évidemment constate l'absence.

Les policiers furent attentifs aux détails, on déclencha toutes les alertes, on se donna bonne conscience. On inquiéta ceux de la famille élargie qui avaient un double des clés — le voisin sympathique qui s'occupait des plantes durant les vacances d'été. On fit une chronologie, revint en mémoire le souvenir de la clé qui bat dans le vide lorsqu'il était revenu du travail, on croisa l'information avec l'étrange camion blanc qu'on vit stationné tout près durant moins de quinze minutes — les minutes de la douche. Un autocollant commercial permit de l'identifier, un marchand de gravier, on en retrouva très vite le propriétaire, il opposa que le véhicule lui avait été volé, il trébucha sur ses versions, on trouva très vite ce qu'il fallait pour craindre le pire. Il fut condamné. On ne retrouva jamais le corps.

3. Si vous avez déjà entendu un petit garçon de 3 ans prononcer Louis-Philippe, vous saurez comprendre qu'en ne s'y attendant pas, on saisit mal de quoi il parle, *ma tulipe, la lutte, les frites*. Il a fallu plusieurs jours, vraiment peut-être deux semaines, avant qu'on

s'aperçoive ; ma femme me parlait des Trois Glorieuses, elle tentait de bien me préparer à une entrevue, je ne vais pas entrer dans les détails, j'œuvre dans un domaine où connaître les tenants et aboutissants des Trois Glorieuses n'est pas dénué d'importance, elle m'expliquait pourquoi le duc d'Orléans avait alors monté sur le trône, et le mot est tombé, le *roi Louis-Philippe*. Notre petit Victor s'est écrié incontinent *Louflip*, mangeant les consonnes, et nous sûmes aussitôt, le réalisant d'un coup : il nous parlait épisodiquement d'un Louis-Philippe sans que nous ne le comprîmes, entretenus dans notre incompréhension par le fait que nous ne connaissions ni de près ni de loin de Louis-Philippe, à l'exception du roi de France. Il fallait se le tenir pour dit, Victor connaissait, lui, un Louis-Philippe.

C'est ce soir-là dans la douche, jonglant avec les questions d'entrevue probable et les aspérités de mon quotidien que j'ai établi le lien : il parlait du *Louflip de Mia*, la phrase qui surgissait certains matins dans sa petite bouche ou le soir à l'heure du brossage de dents se matérialisa soudain dans mon esprit — j'ai sauté hors de la douche, je vous le dis, j'ai crié, ma femme est arrivée, croyant je ne sais pas, que je m'étais découvert une bosse, que je faisais une embolie, allez savoir ce qui activa sa diligence, mais elle arriva dans la salle de bain et je lui déballai la phrase, le *Louflip de Mia*. Dans son regard j'ai vu muer mon propre effroi.

Mia était disparue depuis quatre jours. Le mot « disparu » signifiait une sorte d'incertitude, et peut-être, à un certain point, un euphémisme. Après quatre jours, les parents ne gardaient espoir que pour ne pas désespérer.

Nous ne savions pas qui appeler, nous ne savions surtout pas ce que valait cette phrase, le babil d'un enfant d'à peine 3 ans, incertain de ce qu'il a mangé à son petit-déjeuner et plus encore des jeux entrepris la veille. J'ai contacté la directrice du service de garde où Victor avait connu Mia et où nous avions connu Mia et tous ces autres enfants, cette petite communauté maintenant fragile, qui s'effondrerait d'un jour à l'autre, les locaux de plus en plus vides, notions-nous, ça désertait, Mia était disparue et, nous le savions, c'était leur faute.

La directrice m'a reçu sans tarder dès le lendemain matin, le regard irrité, les lèvres trop fortement mordues, traversées de zébrures — sa posture affaissée m'accueillait avec fatalisme, certaine, réalisé-je plus tard, que j'allais lui annoncer le retrait de Victor de son établissement.

Aussi fut-il difficile de lui communiquer l'information. Je lui expliquais la chose calmement. Victor, depuis deux semaines maintenant, répétait des phrases qui ressemblaient à *Louflip de Mia*, *Mia dort avec Louflip*, *Louflip était à la garderie avec nous* — j'avais avec ma femme recensé chacune de ces phrases qu'on tirait de nos mémoires hésitantes, maigres vestiges qui nous paraissaient parfois improbables mais précieux, lourds, horrifiants. *C'est un toutou, peut-être*, m'enquis-je, et la directrice eut l'air absent, elle pensait sans doute que mon chômage me pesait trop pour ainsi jouer au Sherlock de jardin d'enfants, puis elle s'est levée pour faire venir Jézabel, l'habituelle éducatrice de Victor et, jusqu'à tout récemment, de Mia. « Mia, non, Mia n'avait pas de toutou », expédia-t-elle. Et de Louflip, de Louis-Philippe, de Flufip, jamais elle n'avait entendu l'écho. L'enquêteur en charge de la disparition me visita l'après-midi même pour prendre ma déposition. Il ne manqua pas de me mettre en garde au terme de notre entrevue. La disparition de Mia était le fait d'une affreuse négligence de la garderie. N'importe qui ne peut venir prendre un enfant dans un tel endroit. Des mesures de sécurité doivent forcément exister. Ils vérifieraient pour Louis-Philippe, m'assura-t-il. J'avais fait bonne figure.

Ils n'ont évidemment jamais retrouvé Mia. Sauf que d'autres parents ont témoigné avant que la garderie ne ferme ses portes, l'effet boule de neige : chez eux aussi, Louflip, Luifil, Laplic fut entendu. L'ampleur du phénomène ne le rendit pas davantage productif dans le travail d'enquête.

Il m'arrive souvent de penser, depuis, que les parents de la petite Mia ignoreront toujours précisément ce qui advint à leur enfant, contraints toutefois de se raconter une histoire atroce, juste assez esquissée pour être figurable, l'histoire d'une sorte d'ogre nommé Louis-Philippe qui vécut en proximité avec leur fille avant de l'emmener pour de bon, de la broyer comme le font les ogres.

4. Nous sommes morts. Probablement dans d'atroces souffrances : gaz mortels échappés des craques du sol nimbant Montréal — et le monde entier — d'un nuage impitoyable, bombe chimique, invasion extraterrestre, pandémie foudroyante ou enfin, sa variation dynamique — ma préférée —, zombification de l'espèce humaine, êtres somnambuliques arrachant des bouts de chair, métamorphoses de parents attentionnés en créatures voraces et sans conscience tout à la dévoration de leur progéniture. Nous sommes morts, donc. Mais Delphine survit — je ne sais pas pourquoi.

Elle se réveille ce matin-là, nous cherche dans notre chambre, ses petits pas trottinent, et ne rejoignent qu'un lit défait, une mare de sang qu'elle ne sait reconnaître. Elle nous appelle, forcément, et nous ne répondons pas — pour le mieux : nous sommes des zombies

ou le deviendrons sous peu. Elle pleure, longtemps, elle pleure, ne sachant que faire, ne sachant s'il faut faire quelque chose. Devant l'inconnu, après une heure de plaintes sans but, sans ma voix pour lui reprocher son exagération, *voyons, drama queen, faut pas t'en faire*, elle sort de notre chambre, passe par la toilette : un pipi. La vie soudain reprend son cours, petit geste qui reforme la routine, elle a 3 ans, fait pipi, écoute le silence. Oh, et elle a faim.

Elle descend au rez-de-chaussée, continue de nous appeler pour la forme, elle ne reconnaît pas dans le désordre autre chose que son entropie, sa manière de sortir tous les jouets et de vaquer ailleurs — mais il y a autre chose, des tables bougées, des chaises brisées. Elle essaie de se souvenir comment fonctionne le petit-déjeuner. Le pain d'abord : elle grimpe, l'attrape. Le grille-pain ensuite : elle grimpe, sème sa tranche. Forcément, ça ne marche pas : le monde entier se déglingue, comment un grille-pain pourrait résister, comment Hydro-Québec pourrait garder le cap ? Elle se plaint, réessaie, incapable de comprendre que ça ne fonctionne pas, elle tente de mettre l'appareil en marche pendant trente minutes. Elle finit par se convaincre que c'est grillé. Pour le beurre d'arachide, elle abandonne d'avance : trop haut. Elle ouvre le réfrigérateur, en quête de fromage. La lumière habituelle ne s'allume pas, les aliments sont plongés dans une noirceur effrayante donnant aux cartons de jus d'orange l'apparence d'animaux guettant leur proie. Elle tâtonne, trouve le *single* de fromage orange. Elle pourra manger.

C'est compter sans tous ces matins où je déchirais l'emballage plastique pour lui remettre la tranche chimique pur calcium de fromage industriel qu'elle déposait elle-même, comme pour un bricolage, sur son pain grillé — étape simple, mes doigts, la pellicule qui craque, le fromage qui s'en détache. Delphine peine. Elle tire, triture, déchire. Le résultat ne la convainc pas. Elle rouvre le réfrigérateur, attrape une autre tranche. Reprend. Reprend. Reprend.

Tous les fromages autour d'elle forment un petit cimetière. Elle croque enfin dans son petit-déjeuner, la tranche de pain humide, la texture incertaine du fromage — elle arrache de sa bouche, régulièrement, les bouts de plastique qui s'y sont infiltrés. Elle regarde par la fenêtre, croit entendre des bruits, nous appelle par à-coups, y croyant de moins en moins, mais n'ayant jamais les moyens d'arrêter d'y croire vraiment. Le repas terminé, elle rejoint ses figurines. Elles ne lui disent rien. Devant la télécommande, elle essaie quelque chose, mais s'imagine que tout ça, c'est comme le grille-pain et abandonne. Elle pleure un peu. Appelle sa maman. Dehors, il fait gris et désert. L'idée lui vient de sortir, elle croit à ses chances, en réfléchissant bien elle saurait rejoindre la garderie, le trajet tous les matins, elle pourrait le reproduire, il ne faut pas grand-chose, tourner après le grand arbre, regarder pour les camions et les autos dans la grande rue, traverser le petit parc... Elle tente d'ouvrir la porte de la maison, elle nous appelle mais cette fois pour de vrai — dans l'enthousiasme, elle a oublié notre absence. Et puis, la poignée résiste, elle va chercher un banc pour y monter et raffermir sa poigne. Elle doit négocier chacun de ses gestes. Enfin, elle découvre l'usage du loquet, truc qui se tourne à l'horizontale et à la verticale, à force d'essais et d'erreurs, on en vient à une situation optimale, il ne lui faut que tirer, voilà : la porte s'ouvre. Dans l'escalier menant à la rue, elle découvre nos cadavres. Elle se demande pourquoi nous faisons dodo à un tel endroit. Nous gémissons d'une drôle de manière, nous nous levons, patibulaires, notre teint jaune, les mains tendues pour un câlin dont elle n'entretenait plus l'espoir.

Je sors de la douche, la gorge nouée, incapable de m'expliquer pourquoi ces images d'horreurs, ces scénarios apocalyptiques, pourquoi pas doucement l'eau chaude qui nettoie du jour et détend de la vie.

D. R.

Biographie de l'auteur

David Bélanger a complété un doctorat en études littéraires à l'Université du Québec à Montréal où il travaille à titre de chargé de cours. Il a fait paraître en 2014 un roman, *Métastases*, alliant genre policier et désintégration. Ses nouvelles ont paru dans divers collectifs et revues, notamment *XYZ. La revue de la nouvelle*. Il prépare un recueil de nouvelles au cœur duquel se retrouvent les impasses des savoirs spécialisés.

J. D. Kurtness

L'oubliée

Jour 1. Dès le premier instant de conscience, elle entend le silence. Les yeux ouverts, elle ne voit rien. Un noir de fond océanique, d'espace sans soleil, dans la chaleur de sa douillette. C'est différent. Quand elle ouvre les yeux la nuit, la chambre est d'un rose orangé sombre, baignée par la lumière phosphorescente des lampadaires. Les rideaux, même épais, ne cachent pas tout. Elle laisse un espace exprès pour la lumière du jour. Le réveil est ainsi plus doux qu'avec une alarme.

Là, aucune lumière. Elle devine à peine la forme de sa main lorsqu'elle la passe devant son visage. Les lampadaires sont éteints. Il doit y avoir une panne d'Hydro. D'ailleurs, ce silence. L'absence d'une vibration. Maintenant qu'il s'est tu, elle prend conscience qu'il y avait un bruit de fond. Ce fourmillement rapide, dans son oreille, est-ce un acouphène ? Les impulsions électriques de ses neurones ? Elle a lu que certaines personnes font des crises de panique quelques minutes seulement après qu'on les laisse seules dans une pièce conçue spécialement pour le silence. Leurs battements de cœur, leur respiration, c'est trop.

Elle se lève. Elle n'avait jamais porté attention aux sons produits par ses mouvements comme le froissement des couvertures, la plante des pieds déposée sur le plancher de bois dur, l'appui des paumes sur le bord de sa fenêtre.

Le printemps a enfin pris. Même s'il ne fait plus si froid, le cliquetis métallique des calorifères se fait toujours entendre à intervalles irréguliers. Elle a bien dormi. Mieux que d'habitude. Dormi comme une bûche. Le repos des rois, dans un tombeau ancien et scellé. Les calorifères restent muets, malgré la fraîcheur de la pièce.

On devine un ciel nuageux où scintillent ici et là quelques étoiles. Pas de Lune. Pas de voitures qui remontent lentement la rue calme, bordée d'arbres, où son appartement est situé. L'immense système de ventilation du HLM d'en face s'est aussi arrêté. Elle se recouche, se rendort.

La radio à manivelle ne donne que de la statique.

Quand elle s'éveille quelques heures plus tard, l'appartement n'a toujours pas retrouvé le bourdonnement électrique qui le caractérise. La panne se prolonge, donc. Sans grille-pain, sans micro-ondes, sans ronds de poêle, elle opte pour des céréales. Le lait est encore froid. Son téléphone cellulaire affiche « réseau non disponible ». Elle prend une douche rapide, profitant de l'eau chaude qui n'a pas encore eu le temps de refroidir au fond du réservoir.

Sans télévision ni Internet (le modem ne clignote pas), impossible de savoir ce qui se passe. Peut-être l'usine d'eau potable est-elle affectée ? Mieux vaut éviter les mauvaises surprises et s'abstenir de boire l'eau du robinet. Elle a pris l'habitude d'écouter la radio par le biais de son décodeur numérique. Elle syntonise souvent le poste 976. L'écran du téléviseur prend alors une teinte noire artificielle. Il paraît que c'est un grand défi pour les concepteurs d'écran plat : rendre le noir mat malgré le rétroéclairage. Sa télévision est un modèle bas de gamme : elle est très grande pour la taille de la pièce, mais ses teintes foncées ne sont pas très convaincantes. Elle évite de la regarder quand il fait jour. La publicité d'une marque concurrente disait : « Imaginez un noir si riche… » La première fois qu'elle l'avait entendue, elle pensait qu'il était question d'une personne noire. Sa méprise l'avait fait rire.

Il lui reste donc la radio à manivelle qui accumule la poussière dans l'armoire en coin. Elle savait que ça lui serait utile un jour. Son grand-père a passé une bonne partie de sa vie en forêt, surtout vers la fin. Ça inquiétait toute la famille, mais on le laissait faire puisque ça le rendait heureux. Il avait toute sa tête, malgré le corps qui faiblissait. On l'avait tout de même doté d'un téléphone satellite puisque les tours de téléphonie cellulaire se font rares dans la forêt boréale. Le vieil homme possédait également une imposante collection d'appareils radio. On aurait pu ouvrir un musée retraçant l'histoire de cette technologie sur cinq décennies. À sa mort, il régnait un fouillis immense dans le petit bungalow beige bordé d'arbustes qui demeuraient enroulés dans les lumières de Noël à longueur d'année. Son père l'avait enjointe à prendre ce qu'elle voulait.

Elle avait opté pour un modèle assez récent, compact, qui fonctionnait sur plusieurs modes : électricité, batteries et dynamo. Cette dernière option l'avait séduite, ainsi que la lampe de poche intégrée. L'engin syntonisait les ondes courtes (de 3,2 à 22 MHz) et les fréquences AM et FM. Le tout pesait moins de cinq cents grammes. La poignée de cuir portait les marques de doigts de son

grand-père. En sortant avec son butin, elle avait un peu l'impression de lui tenir la main. Peut-être parlait-on de la panne à la radio ?

Le plus important, c'est l'eau. Elle se résigne à braver la cohue qu'il y aura au supermarché. Les gens deviennent fous dès qu'un imprévu s'attaque à leur routine. Une panne majeure, qui affecte les télécommunications et l'aqueduc, est propice à la panique. Un esprit faible pourrait voir venir l'apocalypse, les hordes de zombies, l'élection d'un parti de gauche. Il est tôt, on est samedi. L'endroit devrait être encore tranquille.

Dehors, ça sent bon. Les oiseaux gazouillent et les écureuils se poursuivent autour des troncs d'arbres. Un chat gris et hirsute, qu'elle croise souvent, miaule pour la saluer. L'épicerie n'est qu'à quelques minutes de marche et elle ne croise personne. Aucune voiture, aucun vélo, aucun piéton. Les portes coulissantes demeurent closes à son approche. Elles lui renvoient son reflet avec ses cheveux humides et son visage perplexe. L'intérieur est sombre. Les employés sont absents. Le soleil est pourtant levé depuis plus d'une heure. Elle cogne la vitre. Rien ne bouge. Elle devine les étagères remplies de produits frais alignées près de l'entrée. Elle n'a pas tellement soif, mais elle aurait bien aimé s'acheter quelques bouteilles d'eau, au cas où.

Elle décide d'attendre au parc, pour profiter de ce silence inusité. La ville est si paisible, comme si tous ses habitants faisaient la grasse matinée et qu'elle était la seule à ne pas avoir reçu le mémo. La rumeur de milliers de moteurs qui grondent est absente. On n'entend que le vent, les cardinaux qui sifflent l'amour et les pigeons qui roucoulent sous la gloriette.

Elle prend la décision d'aller voir Ève, une bonne amie qui habite à quelques centaines de mètres. Elle sera sûrement debout. De toute façon, Ève et François ne dorment presque plus depuis l'arrivée de leur fille. La porte est verrouillée, ce qui est rare. Elle a l'habitude de cogner très fort avant de pousser la porte (la sonnette ne fonctionne plus depuis trois ans). Elle reste plantée sur le balcon du premier étage et elle en profite pour observer les alentours. Il n'y a toujours personne dehors. La vieille Corolla grise de François est stationnée entre un VUS de luxe et un modèle Subaru sport. Ils sont sûrement là. Le besoin de voir des gens et de discuter de ce qui se passe est plus fort que ses bonnes manières. Elle utilise sa clé réservée à l'arrosage des plantes en l'absence des propriétaires. Peut-être que le bébé hurle et qu'on ne l'a pas entendue cogner.

Le vaste condo est silencieux. Il y baigne le chaos ordinaire des gens qui s'occupent d'un jeune enfant. Des vêtements, des couvertures, des jouets et même un sac de biscuits ouvert traînent dans le salon. Les occupants n'y sont pas. Comme c'est étrange que Ève ait laissé sa demeure dans un pareil désordre avant de partir. Des assiettes sales sèchent dans le fond de l'évier de la cuisine. Un biberon rempli de lait au tiers repose sur le comptoir. Elle rince soigneusement le tout avant de le mettre au lave-vaisselle. Elle est venue assez souvent pour connaître ce qui peut aller ou non dans la machine.

Le réfrigérateur est plein. Le distributeur d'eau trône dans le coin de la pièce. François a finalement accepté que l'horreur fasse partie des meubles puisque Ève demeure intraitable sur le sujet. Aucun argument de son entourage ne suffit : la bonne qualité de l'eau du robinet, le *statement* politique qu'est l'action de payer pour de l'eau, l'impact environnemental… Intraitable. Le distributeur reste dans la cuisine à gargouiller lorsqu'on s'en sert, au plus grand plaisir du bébé, qui s'esclaffe devant les grosses bulles d'air que provoque l'ouverture du petit robinet. Il faut reconnaître que c'est bien pratique en temps de crise, se dit-elle en se calant un grand verre au milieu de la cuisine ensoleillée. Elle le lave soigneusement et le remet à sa place.

Il doit approcher midi. Le soleil est à son zénith. L'électricité n'est toujours pas revenue ; le réseau cellulaire non plus. Personne dans les rues, pas même un chien. Après un deuxième repas froid, un sandwich au jambon avec une mayonnaise qui tiédit, elle se dit qu'elle aurait bien besoin d'une glacière, pour perdre le moins d'aliments possible durant cette panne qui se prolonge. Elle planifie une excursion au Canadian Tire, qui, malgré son nom ridicule, est selon elle le magasin qui fait la démonstration parfaite de la supériorité évolutive du genre humain.

Même scénario qu'au supermarché. Elle contrôle sa panique. Il doit y avoir une explication rationnelle pour cette situation. Une nouvelle téléréalité à grand déploiement pour mettre à l'épreuve des quidams crédules. Elle va leur montrer de quoi elle est capable. L'intuition lui a fait apporter un marteau. De toute façon, les caméras et le système d'alarme ne doivent pas fonctionner. Est-ce une tempête électromagnétique ?

La vitre est beaucoup plus résistante que ce à quoi elle s'attendait. L'écho des impacts s'ajoute à la cacophonie qu'elle génère. Finalement, à force de frapper toujours au même endroit, et toujours plus fort, la vitre vole en éclats d'un seul coup. Des centaines de petits morceaux de verre gris-bleu gisent à ses pieds. Elle n'a aucune égratignure, mais son bras lui fait mal. Son cœur cogne fort, la sueur lui colle le tee-shirt sur le torse.

Malgré le boucan, personne n'accourt. Même pas 12 heures et elle est déjà en mode pillage. Elle repart avec un chariot de jardin dans lequel s'empilent glacière, propane, réchaud de camping, poivre de Cayenne,

hache, couteau de chasse, panneaux solaires portatifs et batteries. Elle se choisit un vélo auquel elle fixe le tout. Sur une lancée, elle pille un dépanneur sur le chemin du retour pour quelques bouteilles d'eau et collations. Les journaux datent de la veille, avec les unes habituelles : politique, finances, faits divers. Elle range son larcin chez elle.

Demeurer active l'empêche de céder à l'angoisse. Elle va explorer. C'est la première fois qu'elle peut faire du vélo en ville sans se soucier des voitures. Elles n'ont pourtant pas disparu. Elles sont sagement stationnées un peu partout. Elles n'encombrent pas les routes, les portières ouvertes, comme dans les films catastrophe. Elle n'ose pas prendre le volant. L'atmosphère ne s'y prête pas. Ce serait comme enfreindre les règles de cette réalité parallèle dans laquelle elle évolue depuis la nuit dernière.

Sortir de la ville, vérifier jusqu'où s'étend cette anomalie, voilà le projet. Montréal est une île, ses habitants l'oublient constamment. Impossible d'en sortir sans franchir un pont ou prendre le tunnel à l'est. Est-ce que les animaux d'élevage, sur les terres de la Rive-Sud, ont été abandonnés ? Elle connaît une écurie où les chevaux viennent prendre leur retraite… Le pont n'est pas là.

Le pont n'est pas là.

Là où il devrait se dresser, du vide. Une vue sans obstruction de l'autre rive, du fleuve et de ses vagues gris métallique. Un parc qu'elle n'avait jamais remarqué, où piste cyclable, bancs et arbres matures se côtoient, permet de profiter d'une vue majestueuse des environs. Elle a envie de pleurer. Ça fait quinze ans qu'elle habite cette ville, elle sait où sont les ponts. Elle n'en voit aucun à l'horizon. Elle rentre chez elle pour se ressaisir. Un repas chaud et une bonne nuit de sommeil lui feront le plus grand bien. Elle n'ose pas allumer de chandelles et ainsi signaler sa présence. Elle ignore si le fait d'avoir été oubliée est une bonne ou une mauvaise chose. Il commence à pleuvoir et le vent se lève.

Jour 2. Elle fait le tour de l'île et ses craintes se confirment. Les ponts Jacques-Cartier, de la Concorde, Victoria, Champlain (le vieux et celui en construction depuis trois ans), Honoré-Mercier, Galipeault, de l'Île-aux-Tourtes et même les ferroviaires, ont disparu. Toutes ces infrastructures se sont volatilisées, comme si elles n'avaient jamais existé. Même situation pour les issues de la rive nord et de l'est de l'île. Cependant, le tunnel Louis-Hippolyte-La Fontaine existe toujours, ainsi que la ligne jaune du métro. Le courage lui manque pour les emprunter. L'odeur de la terre humide et des déjections de la vermine lui lève le cœur. Leur noirceur totale la tétanise. Ses jambes tremblent d'avoir tant pédalé. Elle s'effondre dans son lit sans manger.

Jour 3. Les moteurs ne démarrent pas. Tous ceux qu'elle a testés, les vieux modèles comme les plus récents. Les réservoirs des voitures sont pourtant pleins d'essence. Les lois de la thermodynamique ne tiennent plus. Ça l'effraie plus que d'être seule au monde.

Après avoir visité quelques cliniques vétérinaires, des refuges, des animaleries et même un élevage urbain de tilapias, elle en déduit que les animaux domestiques et les animaux d'élevage, c'est-à-dire tous ceux qui détiennent en quelque sorte un statut de *revendiqué* par quelqu'un ou par une personne morale, ont disparu. Elle espère que sa logique est la bonne puisque l'idée de milliers d'animaux à l'agonie, laissés seuls dans les fermes, dans les appartements et dans les usines à chiots, lui fait verser ses premières larmes depuis le début de ce cauchemar. Il ne reste que les spécimens errants comme le chat gris hirsute et ses congénères. Elle en a compté quarante-sept, mais ils doivent être des milliers.

Jour 4. Le dépanneur d'où elle tirait ses provisions jusqu'ici a été envahi par les petits animaux. Elle le leur cède. Elle leur facilite la vie en ouvrant plusieurs sacs de nourriture pour chiens et chats, des contenants de lait et de jus, des sacs de pains, etc. De toute façon, l'île ne manque pas de nourriture. Elle apprend aussi une leçon : quand on entre par effraction, il faut prendre la peine de reboucher le passage qu'on s'est créé. Les supermarchés et leurs milliers de provisions seront pour elle. Pas question de les partager avec les ratons laveurs et les écureuils, les souris et les rats.

Jour 7. Elle a maintenant une routine. Au réveil, elle crinque l'appareil radio et parcourt systématiquement toutes les ondes (que de la statique). Elle démarre le réchaud et se prépare à déjeuner. Du café et beaucoup d'œufs, pendant qu'ils sont encore comestibles. Elle doute de la probabilité d'attraper une poule pondeuse errante. Elle fait ensuite chauffer de l'eau pour son hygiène et la vaisselle.

Le plus logique serait de déménager dans une demeure qui contient au moins un poêle à bois. Il serait plus facile de se chauffer et de cuisiner, mais elle hésite à quitter l'endroit qui lui est le plus familier. C'est devenu sa base. L'appartement n'est pas très grand et le matériel de survie accumulé ne fait que le rendre plus étroit, mais elle s'y sent bien. La cave du logement du dessous lui sert de chambre froide. Elle l'a remplie de

sacs de pommes de terre, de navets, de betteraves, de carottes et de pommes. Elle ne veut pas que tous les fruits et les légumes qu'elle consommera proviennent de conserves. N'empêche, il n'y a pas de quoi paniquer. Elle pourrait vivre centenaire et ne pas venir à bout de tous les aliments disponibles sur l'île. Sans compter que si la situation se prolonge, elle pourra toujours se mettre à l'agriculture. Il y a des serres et de bonnes terres au nord-ouest de l'île. L'an prochain peut-être ?

Jour 11. Elle ne s'est pourtant pas éveillée après un long coma, comme le suggèrent les films et séries qui exploitent l'idée de se retrouver plongé dans un autre monde du jour au lendemain. Un vaisseau spatial n'obscurcit pas le ciel. Au contraire, ce dernier passe du gris pâle au bleu éblouissant du printemps. Elle admet avoir émergé d'une certaine léthargie. Le long hiver lui fait toujours cet effet, et ce fut pire cette année.

Son travail lui apparaissait absurde et inutile, et ce, bien avant d'ouvrir les yeux sur un monde vidé de ses *Homo sapiens*. Elle avait pourtant été séduite par l'idée de forer les réseaux sociaux à la recherche de talents pour des entreprises en pleine croissance. Après quelques années, la firme pour laquelle elle travaillait avait été achetée par un géant suédois des ressources humaines. Trois mois plus tard, on revoyait sa description de tâches. Elle rédigerait dorénavant des avis de licenciement, quarante heures par semaine. Elle était partie.

Elle avait échoué dans une boîte qui se spécialisait dans le diagnostic d'entreprises désireuses d'augmenter leur productivité. Elle interviewait les travailleurs et rédigeait un rapport qui conseillait grosso modo la même chose à chaque nouveau mandat : arrêtez de traiter vos employés comme de la merde.

Le rapport devait être rendu dans les trois semaines suivant les rencontres. Comme la rédaction lui prenait en moyenne quatre heures, incluant la mise en page, elle passait beaucoup de temps à ne rien faire. Elle furetait sur Internet, lisait des romans empruntés à la bibliothèque, jouait au Scrabble avec des représentants de toute la francophonie. Elle aimait bien se brancher sur la chaîne YouTube de l'Institut californien de la vie marine. Un hydrophone captait en direct les bruits des profondeurs au large de la baie de Monterey. On y entendait un bruit continu qui lui rappelait le son que faisait la télévision dans sa jeunesse lorsqu'on omettait de l'éteindre, tard le soir. Parfois, quelques clics de dauphin, ou la vibration du chant d'un grand cétacé. Ses heures travaillées étaient consacrées à la lecture d'une saga historique peu rigoureuse quand *le changement* était arrivé.

D. R.

Biographie de l'auteure

J. D. Kurtness est née à Chicoutimi, quand la ville portait encore ce nom au lieu de celui du fjord qui coule en bas. Elle a été baptisée dans la plus pure tradition catholique à Pointe-Bleue, une bourgade dynamique qui s'appelle maintenant Mashteuiatsh. Sa nation d'appartenance a elle aussi changé d'appellation, pour passer de Montagnaise à Innue. Elle est d'abord venue à Montréal pour y étudier les microbes, mais elle a tout fait sauf ça. Elle ne tient donc plus rien pour acquis. *De vengeance*, son premier roman, s'est mérité le prix Voix autochtones pour un ouvrage de fiction écrit en français par un écrivain émergent.

Hypothèses émises jusqu'ici :

1. La téléréalité. Ça nécessite des ressources importantes. Elle n'est pas une personnalité publique. Hypothèse écartée.

2. Le délire. Elle se sent éveillée, maîtresse de ses actes. Le cerveau humain étant toutefois une machine fascinante et sujette aux déséquilibres, cette hypothèse figure en tête de liste pour expliquer ce qui lui arrive. Plausible.

3. Le rêve. Elle a l'habitude de s'éveiller instantanément dès qu'elle se rend compte qu'elle rêve. De plus, elle a rêvé à plusieurs choses depuis quelques jours, et cette mise en abyme de son monde onirique lui apparaît absurde. Hypothèse écartée.

4. Tous les scénarios de type *The Matrix*. La réalité à laquelle elle croyait n'est que de la frime. Elle est seule au milieu d'un univers qui a mal tourné. Les raisons de ce déraillement, ou même de sa propre existence, lui échappent. Hypothèse plausible.

5. Une perturbation de l'espace-temps. Elle se serait attendue à un résultat plus chaotique. Hypothèse écartée, à moins que :

5a. Invasion d'extraterrestres. Ils détiennent un contrôle sur l'espace-temps. Ils ont presque éliminé la race humaine. Ils ont laissé vivre quelques candidats qui en viendront peut-être à se croiser un jour. Les extraterrestres ont pris ce pour quoi ils étaient venus. La Terre est maintenant une réserve naturelle protégée où les touristes ont la consigne formelle de ne pas effrayer les humains. La raison pour laquelle elle se trouve parmi les très rares survivants ne lui vient pas, elle n'a rien d'exceptionnel. Plausible.

6. Tout le monde est parti sur Mars avec Elon Musk. Il n'y a cependant aucune trace de départ. Les gens n'ont rien emporté. Ils ont tout laissé tel quel : la nourriture, les vêtements, les moyens de transport. Hypothèse écartée.

Jour 17. Avec un appartement rempli de vivres et ses besoins de base comblés malgré un léger manque de confort, il lui reste beaucoup de temps libre. Elle a jonglé avec l'idée de virer une brosse monumentale ou de se trouver de la drogue dure de bonne qualité, mais la vue d'une bande de coyotes qui patrouillait dans le coin a vite fait de la convaincre de garder ses esprits.

Les commerces, jadis illuminés, sont plongés dans le noir. C'est munie d'une lampe frontale qu'elle effectue ses expéditions dans les temples modernes sans fenêtres. Elle n'y cueille presque rien. C'est un exercice pour passer le temps. C'est aussi un entraînement pour le jour où elle se sentira prête à s'enfoncer sous le fleuve par le biais d'un tunnel qui pourrait bien être bouché à son extrémité.

Elle n'a pas vu d'hélicoptères ou d'avions depuis le début de cette aventure. Les feux qu'elle a allumés, de jour comme de nuit, n'ont rien donné en ce qui concerne la communication. Est-ce que quitter cet endroit en vaut la peine ? Devrait-elle au moins rendre visite à ses parents qui habitent à 260 kilomètres à l'est, s'assurer qu'ils ont bien eux aussi disparu comme le reste de l'humanité ? Devrait-elle descendre vers le sud, là où le climat est plus clément ? L'été est à peine commencé, mais les grands froids peuvent s'abattre rapidement dès les premières semaines d'automne. La perspective de passer l'hiver seule dans une ville fantôme ne l'enchante guère. Peu importe quand elle partira, il lui faudra traverser un tunnel. Elle ne traversera tout de même pas le fleuve en canot.

Elle en est à ces réflexions, descendant lentement à vélo le boulevard désert, quand une silhouette apparaît dans sa vision périphérique. Elle freine si brusquement qu'elle passe près de chuter. Elle rebrousse chemin et pédale de toutes ses forces vers la ruelle où elle a vu quelque chose.

C'est une personne ! Un vieillard immobile la regarde avec un grand sourire édenté. Elle est si heureuse qu'elle laisse tomber son vélo et se précipite vers l'homme, avec l'idée de lui sauter au cou. La forte odeur d'urine interrompt son élan. L'homme est maigre et sale. Il ne parle pas. Il semble désorienté. La présence d'un autre être humain ne semble pas le troubler. Son sourire s'est évanoui. Il ne sait que faire de la barre énergétique qu'elle lui remet. Aurait-il préféré de la purée ? Un dément sénile.

Elle repart. Elle ne le reverra plus.

Jour 81. L'air se sature de l'odeur d'un feu de camp et le ciel adopte une teinte jaune laiteux. Loin au nord, la forêt brûle pendant plusieurs jours. Vient ensuite la pluie, dense et salvatrice, pendant trois jours et trois nuits. Au matin suivant, un vent frais se lève et le soleil brille. C'est le signal qu'elle attendait.

Elle opte pour le tunnel Louis-Hippolyte-La Fontaine qui, avec ses trois voies, est plus large que celui de la ligne jaune du métro. Elle traîne avec elle un nombre ridicule de lampes de poche, de batteries, d'allumettes, etc. Tout pour ne pas demeurer coincée dans le noir.

Elle craque un bâton lumineux et s'enfonce. Elle marche à côté de son vélo. De gros rats ont trouvé refuge ici et leurs couinements se mêlent au bruit de l'eau qui ruisselle. Ils affluent par centaines, dérangés par la nouvelle venue sur leur domaine. Les plus téméraires ne s'écartent pas. Elle passe au plan B : la torche. Le feu les force à garder leurs distances. Elle laisse tomber le vélo, elle en trouvera bien un sur l'autre rive. Le trajet est court, un peu plus d'un kilomètre. Elle devine la lumière à l'autre bout et se met à courir. Elle court et court pendant de longues minutes, sans atteindre la sortie. Couverte de sueur, elle refuse de s'arrêter. La torche s'éteint et elle la laisse derrière. Les rats se fatiguent et mettent fin à la poursuite.

Quand elle tombe d'épuisement, c'est le noir total. Son équipement refuse de fonctionner, même les allumettes ne s'enflamment pas. Elle ne sait plus si la sortie est devant ou derrière. Elle a peut-être monté sur une paroi, et ce qu'elle croit être le sol est en fait le plafond ? Tout est si lisse ici. Ses paumes caressent une surface humide, presque tiède. Elle est trop fatiguée pour avancer. Elle va dormir un peu et quand elle s'éveillera, tout ira bien.

Bernard Boucher

Les perdrix d'Hitchcock

Bref, que pouvons-nous savoir, vraiment, même des personnes les plus proches.
Milena Agus

L'HUMAIN est un être d'habitudes, plus encore l'homme qui s'assoit toujours à la même place le samedi soir au cinéma. La moustache terne, l'oreille ramollie, il miaule ses civilités aux gens qui font la queue au comptoir de friandises ; il attend de payer son 7Up et son sac de chips Humpty Dumpty au vinaigre.

Le Gérard qui patiente dans la file se reconnaîtrait dans ce cliché si on le lui rapportait ; ici on l'appelle Ti-Rard. Un diminutif donné sans malice à un garçon qui a vieilli sans s'en apercevoir. On l'aurait surnommé Ti-Gé qu'il n'aurait pas non plus protesté. Il parle si peu que personne n'a conscience de sa résignation devant tant de banalité.

Gérard, en toute considération, sait qu'il a dix minutes pour se rendre à sa place avant qu'Albert lance la projection. Sa place, elle se trouve dans la section de droite, septième rangée vers l'arrière ; elle offre la vue désirée sur la nuque de Ginette qui s'assoit invariablement au centre, vers la rangée quinze, sauf les soirs où Francine l'accompagne. Alors là, difficile de prédire où elles iront, Francine est toujours en mouvement, un moineau sur une branche.

Au soulagement que Gérard laisse percevoir, Francine serait absente aujourd'hui. Il grince malgré tout parce que Ginette a eu l'idée de choisir la rangée dix ; à sa mimique contrariée, on comprend qu'il regrette ce que ce geste révèle d'intimité. En plus, elle exhibe un chignon exagérément structuré sur lequel elle a vaporisé toute la bombe de fixateur. Les courants d'air inondent Gérard des émanations de laque qui troublent celles du vinaigre. Le retard d'Albert à éteindre le contraint de regarder de trop cette nuque extravertie. Ginette est arrivée seule aux vues : Gérard le constate, sans autre déduction, mais il n'en transpire pas moins. Il sait qu'il ne doit pas au simple hasard qu'elle se pavane le cou dénudé à portée immédiate de sa vue ! La déglutition d'une gorgée de 7Up, qui lui pétille dans le nez, l'aide à couler de mâles sollicitudes sur ces épaules si jeunes. Pourquoi a-t-elle laissé une place libre du côté de l'allée ? La question à peine posée, les ampoules jaunes s'éteignent d'un coup, et le cliquetis du petit projecteur se fait entendre. Son rayon de lumière poussiéreuse traverse la salle asphyxiée dans une odeur approximative de vieux carton, puis les mots JUNGLE JIM frémissent en noir et blanc sur l'écran : la « série » commence. Un cercle blanc s'ouvre à partir du centre dans lequel apparaît le héros que les spectateurs connaissent par cœur ; il enlève son chapeau et plonge tout habillé du haut d'une falaise. Tandis qu'il nage, les personnages de Skipper, Kaseem et Tamba défilent. Ce sont là les empreintes du samedi soir qui rassurent Gérard, encore perturbé par le manque de discrétion de Ginette si près de lui.

À l'entracte les gens se plaignent de toujours revoir les mêmes épisodes ; Albert avoue son impuissance, France-Film choisit pour lui. Pour se tirer d'embarras, il vante le long métrage au programme.

— Une maudite belle vue, le gars d'la compagnie me l'a dit au téléphone. En plus, elle est sortie à Montréal l'année passée. C'est tout nouveau, vous trouverez rien à redire. Pis, cherchez-en des villages de deux cents habitants qui ont un théâtre…

Gérard, lui, ne conteste rien : il reste assis durant l'entracte. Il achète son 7Up et son chip avant la série parce que la file au comptoir est plus courte. Tout le monde sait qu'il évite Albert, au nom d'une vieille aversion renouvelée chaque fois qu'ils se croisent, à la manière d'un abonnement. Mais la raison indicible de ne pas bouger, qui se lit dans sa face, tient dans cette chance supplémentaire de voir Ginette lui sourire en sortant, loterie plus favorable si Francine passe la fin de semaine à Sainte-Anne.

— Bonsoir Ti-Rard.

Il n'y a qu'entre ses lèvres que ce diminutif n'est pas idiot. On le sent comblé. Et, lorsqu'elle retourne à sa place, il lui répand sur la nuque des regards concupiscents dont il conservera la chaleur dans ses pensées toute la semaine. Son extase dissimulée dans des mouchoirs, il se figure ce jour improbable où il aura l'audace de la courtiser franchement, de lui proposer un détour par le chemin des amoureux avant de conclure leur fréquentation à la sainte table. Ce samedi, il cajole à l'excès ses rituels en savourant sa boisson sucrée, tandis que les lumières s'éteignent sans que Ginette

soit revenue. Elle ne raterait pas le commencement du film, il le sait. Il s'énerve un peu, se demande s'il ne va pas aller faire un tour de reconnaissance ; dans le noir, ça ne servirait à rien, il l'admet. Il soupçonne Francine, arrivée en retard, de l'avoir entraînée plus loin.

— T'as rien manqué, toujours les mêmes séries usées à la corde…

— Albert m'a vanté le film…

— Viens t'asseoir avec moi, je t'ai gardé une place.

— Pas devant Ti-Rard, ma petite, il va encore te manger des yeux.

— Si ça lui fait plaisir…

— Tiens, ici, il y a deux fauteuils de libres.

Les lumières sont éteintes, mais la projection tarde à commencer. Gérard met du temps à croire à l'irruption surprise de Francine. Ce qui lui évite de conjecturer sur leur conversation dans laquelle il redoute le propos et l'influence de l'aînée. Il sent la contrariété le déposséder. Dans la pénombre installée par les ampoules rouges des sorties d'urgence, il tente d'apercevoir les filles. La foule est nombreuse, plus qu'à l'habitude, un samedi soir de septembre. Pourquoi sont-elles allées s'asseoir ailleurs ? peste-t-il, les dents serrées, frustré qu'on le prive de l'apparition du profil de Ginette devant l'écran pendant la séance. De plus, Albert, toujours aussi maladroit, ne parvient pas à lancer le gros projecteur sans que la pellicule sautille dans un bruit de transmission mal embrayée. Albert, il ne manque jamais une occasion de le critiquer, se répétant à quel point il l'énerve, tête de linotte…

L'habitué de la septième rangée se rend compte qu'il a oublié le titre du long métrage. Pourtant, il a vu l'affiche dans le hall samedi dernier et sur la marquise en arrivant. Un oubli qui le trouble, il déteste ces anomalies. Et l'autre niaiseux vient de rater son quatrième démarrage de la projection ; il l'entend sacrer dans la cabine, le nez emboucané par sa cigarette.

Sans que ce soit pour lui l'objet d'une constante préoccupation, Gérard a tout de même conscience que ses griefs envers le propriétaire du cinéma remonteraient à l'époque de son premier chantier forestier dans la coulée du lac à Jos. Il se souvient que les hommes étaient rentrés dans le bois avant les neiges pour y bâtir leur camp, celui du contremaître, puis l'écurie et la couquerie. Bûcherons, charretiers, cuisinier, et même l'aide, tous ont défriché un lot au bas de la coulée pour s'approvisionner en billots et construire les camps selon un plan immuable : sur un carré de bois rond, des murs, une porte, deux fenêtres, un toit protégé par une couche de papier goudronné recouverte de terre. La porte de planches ouvrait vers l'intérieur, sans quoi à la première bordée de neige ses occupants se seraient retrouvés coincés, et la neige ne tarderait pas à tomber en abondance.

Albert ne ménageait rien pour devenir le champion de tous les bûcherons. Solide, musclé, « fort comme un cheval », il se faisait un point d'honneur de commencer à la barre du jour et de rentrer avec la noirceur. Ses collègues savaient qu'il ne faisait jamais dans la demi-mesure, homme de l'exagération. Certains y voyaient des traits héréditaires, « c'est de famille ». L'orgueil, « pour se faire dire qu'il est le meilleur ». Un tout petit groupe murmurait qu'il souffrait d'un complexe d'infériorité qui déteignait sur son jugement. Gérard était trop jeune pour qu'on l'invite à ces colloques de fumeurs. Comme il fallait un garçon pour aider le cuisinier, « cette année, c'est à ton tour, mon Ti-Rard », lui avait-on dit.

Les ratages d'Albert le projectionniste agissent sur la frustration de Gérard à la manière d'un levier prenant appui sur l'absence de Ginette pour soulever sa colère. Pourquoi l'ancien aide-cuisinier a-t-il accumulé autant de mépris envers l'ancien bûcheron ? Il s'admet incapable de répondre précisément. Le temps a eu le temps d'arranger les choses, sauf que dans le cas du ressentiment de Gérard aux origines lointaines, le temps n'est parvenu qu'à brouiller les sources. Leur entourage reconnaît qu'il s'agit d'une vieille affaire, qu'elle n'a pu commencer à l'école, car Albert, de dix ans plus âgé, ne l'a pas fréquentée longtemps. Pas une histoire de blondes, Gérard n'en a jamais eu, à ce jour. On ne les a pas surpris à se battre, qui oserait s'attaquer à Albert, même quand il est saoul ? Pas plus une question de politique, tous deux sont bleus. Une aïeule a cherché une explication en remontant dans les récits de famille sans rien trouver de probant.

Le jour où Albert a ouvert son cinéma, la majorité a cru en silence à leur réconciliation. Ti-Rard oserait-il manquer de savoir-vivre au guichet ou en commandant son 7Up et son chip Humpty Dumpty au vinaigre ? Dans tel cas, le monde serait forcé de conclure à une détestation par accoutumance. Comme chacun connaît les goûts de chacun, aussi bien ses sentiments que ses manies, ce qui n'a rien d'exceptionnel dans un village, le dernier espoir de la population résidait dans la conviction que les humains comprendront un jour que le mépris n'a qu'un temps.

Gérard croit soudainement qu'il peut tirer profit du retard d'Albert : j'ai le temps d'aller aux toilettes sans rien manquer du film. Quelle idée d'avoir bu un verre d'eau avant de partir de la maison : il se reproche d'avoir mangé de la morue séchée, rien qui soit dans ses habitudes. Pourvu qu'Albert persiste

dans ses maladresses. Mais le cours des choses tourne en sa défaveur : la projection démarre au moment où il écarte les tentures de velours rouge, salies, qui ferment la salle. Il maugrée contre son envie, contre le maudit projectionniste « à marde ». De quoi compromettre l'embellie qui se profilait dans leurs relations : ils en étaient arrivés aux salutations silencieuses. Les contrariétés venant toujours à la chaîne, il piétine derrière un jeune qui ne voit pas l'heure de se reboutonner devant l'urinoir. Ti-Rard grogne, le film avance.

Lorsqu'il revient s'asseoir, la surprise le fige : Ginette est à l'écran. Elle se tient debout en face d'une vieille dame, dans un magasin, son chignon blond, sa nuque savoureuse occupant la moitié de l'image. Elle semble sur le point de prendre livraison du perroquet qu'elle a de toute évidence commandé quelques jours auparavant. La vieille dame l'appelle mademoiselle Daniels. La conversation se poursuit, la vendeuse se dirige au téléphone, un client arrive. La beauté de mademoiselle Daniels n'échappe pas non plus au nouveau venu. Gérard reconnaît volontiers que malgré leur différence d'âge, Ginette est tout aussi jolie. Il en a le souffle coupé. Tellement qu'il a de la difficulté à se concentrer pour suivre le déroulement de l'histoire.

N'étant pas tout à fait redescendu de sa fâcherie, le dédoublement de l'objet de ses fantasmes timorés bouscule l'ordre de sa conduite. Ginette n'est plus dans son angle de vision, mais voilà qu'elle l'asticote en gros plan de ses regards ravageurs et de ses lèvres chaudes. Il se sait plus à l'aise d'espionner son profil dans les éclairs lumineux échappés du faisceau du projecteur. Qu'Albert ait réussi à le mettre en route à l'instant même où il quittait la salle est une autre de ses manigances : il se peut qu'il s'agisse là de la conclusion de Gérard, et la raison pour laquelle il bougonne.

Qu'est-ce que c'est ? Un goéland ! Non, une mouette. Toute sa vie, il les a vues foncer sur des tripailles de poissons, mais jamais sur une femme. Pourquoi donc cette Melanie Daniels traverse-t-elle la baie dans une petite embarcation au risque de s'exposer ? Il voudrait s'empêcher de le lui reprocher lâchement, mais cela le soulage d'une réprimande qu'il n'oserait jamais adresser à Ginette. S'il n'a aucune estime pour les goélands qui écharognent tout, le comportement de ces mouettes, tout au plus bavardes dans la réalité, lui apparaît douteux. Gérard, qui n'est jamais entré dans une cabine téléphonique, peine à regarder en face la séquence où les oiseaux foncent de tous les côtés de l'écran sur Melanie retenue prisonnière.

L'action se poursuit. Le spectateur de la septième rangée se déconcentre, des plans défilent : son esprit remonte le cours des images et retrouve cette scène où des corbeaux sont alignés sur la tubulure d'un jeu d'enfants dans une cour d'école. Un alignement d'oiseaux qui perturbe son conscient, le dépasse et creuse dans son inconscient à la recherche de souvenirs, d'incidents, d'un événement dont il perçoit les secousses jusque dans ses émotions. Il tente de nier, se disant que ce sont les horreurs du film qui réussissent à le toucher. Un moment, il revient à la projection pour découvrir, en même temps que les personnages, que l'institutrice est morte devant sa maison. Pendant que Mitch barricade les fenêtres contre des attaques soutenues, Gérard redescend dans ses souvenirs. Cet alignement d'oiseaux l'assaille, il comprend que cette sensation de déjà-vu lui taraudera l'esprit tant qu'il ne retrouvera pas le choc qu'il est parvenu à camoufler dans une case négligée de sa mémoire.

Le film tire à sa fin. Les maisons saccagées, les mutilations, les morts, c'est la psychose. Les personnages s'entassent dans une petite voiture et traversent un paysage sous occupation. Les oiseaux sont victorieux, les humains capitulent.

Le chantier en était à ses premières semaines d'activités. Discret et silencieux, Gérard s'intégrait à une confrérie expérimentée. Il s'accommodait de taquineries sur la qualité de son pain grillé et de son eau bouillie. Portés par l'entrain qu'avait suscité la construction du campement, les hommes ne souffraient pas encore de leur éloignement de la mer.

Le dimanche, les bûcherons, les charretiers et leurs chevaux prenaient congé, non seulement parce que c'était le jour du Seigneur, mais parce qu'il leur fallait bien se reposer, eux aussi. Et puis, le Seigneur, Il avait l'habitude de les entendre L'invoquer à cœur de jour, Lui, Sa famille et Ses objets sacrés à la moindre contrariété. Un dimanche ensoleillé attendait donc le chantier au réveil ; excepté les « jeunesses » qui s'essayaient à une grasse matinée, la compagnie fumait à la couquerie en sirotant un thé aussi noir que la suie du poêle.

Toujours le premier à finir, Albert, la cigarette au coin des lèvres, entrouvrit la porte qu'il repoussa aussitôt.

— Les gars, vos gueules !

— Qu'est-ce que t'as vu ?

— Laissez-moi l'temps de prendre ma .22, vous allez comprendre.

Le camp des hommes se trouvait tout juste à côté. Il disparut, refermant derrière lui. Étant donné le nombre limité de fenêtres et le givre dans les vitres, personne ne pouvait découvrir la raison de son empressement. Léonard ne resterait pas cloîtré dans le secret plus longtemps. Il se précipita à la porte qu'il entrouvrit à son tour.

— Crisse !

— Ben, tu peux au moins nous dire ce que tu vois.

C'est alors que la première détonation se fit entendre, un claquement sec et court dans l'air sans écho de la coulée du lac à Jos.

Gérard se tenait au bout du rang d'hommes, son tablier blanc descendant sur les houseaux de ses bottes à moitié lacés, sidéré comme chacun par la vision improbable d'un tireur et de ses cibles. Qui aurait imaginé un pareil scénario ? Pas même un chasseur ! Outre le rythme régulier des claquements sur la place centrale de cette bourgade de bois rond, seul le murmure des spectateurs se perdait dans le silence ensoleillé du jour. Albert ponctuait chacune de ses réussites de son juron usuel, sans se soucier de leur présence. Il ne pouvait concevoir chaque coup de sa carabine autrement que comme un exploit ; toutes les fois qu'une tête tombait, il consolidait son rang dans les annales du hameau : « Tu te souviens de l'année où Albert… oui oui, l'année du chantier dans la coulée du lac à Jos… »

Un aîné a vaguement entretenu l'intention de l'arrêter, choqué de voir tout ce gibier abattu en pure perte ; à moins qu'il ne le partage avec les hommes, se ravisa-t-il, pour finalement se taire. Qui aurait pu raisonner le tireur dans l'état d'excitation où il se trouvait ?

Il tire comme il joue au hockey, pensa un coéquipier, sans donner la moindre chance à l'adversaire. Albert était un défenseur inamovible de son équipe en vert et gris. Ce que les commentateurs appellent un pilier. Il ne fallait pas que l'attaquant s'aventure entre lui et la bande, celui-là risquait de se retrouver sur la glace avec des contusions. Albert n'a jamais connu que l'excès.

Gérard fume une du Maurier après l'autre assis sur un poteau du garde-fou, les pieds au-dessus du vide. Dans la lumière de la nuit, il distingue le remous de la marée montante. Il n'entend plus, pour l'avoir toujours entendu, le roulement des galets retournés par le ressac. « du Maurier, elle est si agréable… la cigarette de bon goût », la ritournelle publicitaire surgit parfois entre deux bouffées. Pourquoi ? Comme on débite des niaiseries. Une manière aussi de repousser d'autres questions plus pressantes. Un homme a bien le droit de choisir les questions auxquelles il veut répondre, et d'enfouir les troublantes dans une case qui s'empoussiérera dans les caves de sa mémoire, enfermées à double tour dans l'inconscient avec une clé qui réapparaîtra à un moment inattendu : il n'est pas certain que ce soient là les mots exacts de la méditation de Gérard, mais on s'en rapproche.

Albert a tiré vingt-deux coups de carabine, Gérard s'en souvient : vingt-deux coups de .22, cela l'avait révolté. Vingt-deux perdrix qui s'étaient alignées sur l'arête d'un toit, celui du camp du contremaître. Vingt-deux perdrix qui ont roulé à tour de rôle en bas du toit pour former un tas ensanglanté sur une première neige lumineuse. Après chaque coup, il a espéré, prié, désiré que les autres s'envolent : les idiotes, elles ont attendu que leur tour vienne de recevoir une balle dans la tête. Peut-être ont-elles cru qu'il allait s'arrêter, trouver son content, le bûcheron, le chasseur, le rapace ? Il a continué, riant, sacrant, se réjouissant de ne jamais rater sa cible, orgueilleux devant une rangée d'hommes qui l'observaient, les plus cupides l'encourageant, les autres, meurtris. Beau dégât. Vingt-deux hommes, peut-être ? Et s'il s'était retourné vers eux ?

Gérard, l'aide-cuisinier, avait 14 ans. Est-il rentré dans la couquerie avant que le dernier coup soit tiré ? Il se souvient de s'être assis sur le grand banc, le front sur la table, entre deux assiettes sales, et d'avoir senti le malaise des larmes l'inonder. Un émoi qu'il lui fallut maîtriser, au cas où les hommes reviendraient.

Tout ne s'explique pas et n'a pas forcément besoin de l'être. À son âge, la perception de l'injustice n'était pas filtrée par le compromis, l'antipathie n'était pas feutrée par les civilités. La Seconde Guerre mondiale venait de se terminer et, depuis l'enfance qu'on lui en parlait, peut-être avait-elle exacerbé sa détestation de la tuerie, quelles que fussent les cibles ? Gérard lance un mégot de plus en bas de la falaise. Il regrette que ce film soit arrivé à le déranger dans ses habitudes. Son mépris d'Albert faisait partie d'elles ! Et puis après…

De l'autre côté du chemin se trouve la maison de ses parents où il retourne tous les soirs. Elle constitue sa certitude, le dogme de ses ambitions. Les années coulent, et jamais aucun attrait de l'ailleurs n'est parvenu à le remettre en question ; partir, éprouver une vie d'aventures, la ville, le voyage, rien de cela n'a réussi à l'éloigner de sa sécurité, du confort de son immobilité. Il ne déniche nulle part en lui de curiosité plus grande que le parcours du connu : démarrer sa camionnette, monter la côte, rentrer dans le bois, marcher dans des sentiers battus, découvrir des arbres tombés, poser le regard sur un lac, sur la ouache à Gabriel, le barrage de castors, aimer la protection de sa casquette, la douceur de sa chemise, la chaleur de ses bottes.

Quand il épelle le mot « amour », cela va sans la recherche d'une compréhension approfondie. Les femmes ne le laissent pas insensible, il les admire de loin, mais elles ne lui donnent pas mal au ventre. L'équation entre amour et femmes aurait pu se formuler, s'il en avait fait l'effort, une fois ou deux. En tout cas, jamais aussi rapidement que Mélanie et Mitch dans le film. Il va au cinéma tous les samedis pour se rassurer sur son état. Il regarde les personnages de

Biographie de l'auteur

© Mathieu Boucher

Bernard Boucher est né en Gaspésie et il vit en Bretagne. Pendant plusieurs années, il a occupé diverses fonctions dans le milieu culturel à l'échelle régionale et nationale ainsi qu'à l'international.

Son recueil *Anthime et autres récits* trouve ses origines dans des lieux, personnages et événements de la Gaspésie du Nord, et il se caractérise par la représentation d'un monde se situant à la limite du fabuleux ; ce livre lui a valu de remporter, en 2015, le prix Jovette-Bernier du Salon du livre de Rimouski.

Dans ses huit romans pour la jeunesse parus chez Boréal, dont la série « Les triplets de Gradlon », il réinterprète des légendes de sa région de façon que chacune devienne une histoire qui entremêle le merveilleux et la poésie. Ses romans ont tous été reçus de manière positive, de même que l'album pour les enfants, *Mimi Chat*, illustré par Anne Villeneuve. En se tournant de nouveau vers la tradition orale et la petite histoire, il produit les articles du site « Anniversaire de Manche-d'Épée ».

Il a coécrit avec des auteurs breton et centrafricain un roman sur la traite négrière intitulé *Les prisonniers du vent* où il est notamment question de l'esclavage des Amérindiens à la fin de la Nouvelle-France.

Il est membre de l'Union des écrivaines et des écrivains du Québec.

Œuvres : *Anthime et autres récits*, éd. L'instant même, 2014 ; Bernard Boucher, Romain Bally-Kenguet-Sokpe et Yves Pinguilly, *Les prisonniers du vent*, Oskar Éditions, 2009 ; Bernard Boucher, Romain Bally-Kenguet-Sokpe et Yves Pinguilly, *Les prisonniers du vent*, Hurtubise, 2009 ; *Les géants sont immortels*, ill. d'Alain Reno, éd. du Boréal, Boréal junior, 2008 ; *Le trésor de la Chunée*, ill. d'Alain Reno, éd. du Boréal, « Les triplets de Gradlon », 5, 2006 ; *Mimi chat : poèmes*, ill. d'Anne Villeneuve, Les 400 coups, 2004 ; *Le tournoi des malédictions*, ill. d'Alain Reno, éd. du Boréal, « Les triplets de Gradlon », 4, 2004 ; *Pépin et l'oiseau enchanté*, ill. d'Alain Reno, éd. du Boréal, « Les triplets de Gradlon », 3, 2003 ; *Brigitte, capitaine du vaisseau fantôme*, ill. d'Alain Reno, éd. du Boréal, « Les triplets de Gradlon », 2, 2002 ; *Yann et le monstre marin*, ill. d'Alain Reno, éd. du Boréal, « Les triplets de Gradlon », 1, 2001 ; *La forêt qui marche*, ill. d'Alain Reno, éd. du Boréal, Boréal junior, 2000 ; *La fusée d'écorce*, ill. d'Hervé Blondon, éd. du Boréal, Boréal junior, 1995 ; *Ravaudage*, ill. de Pauline Veilleux, Editeq, 1982.

Source : L'Île, l'infocentre littéraire des écrivains québécois www.litterature.org

l'amour se démener dans des douleurs et des affrontements, tandis qu'il vit en paix. Il s'expliquerait sa vie ainsi, qu'on n'en serait pas étonné.

Non, ces hypothèses de la métaphysique ne concernent pas Ginette : entre eux, il s'agit d'une complicité à durée déterminée. Elle comprend qu'elle l'excite et lui, en retour, a découvert qu'elle trouve plaisir à ce jeu. Il n'a même pas souvenir d'une véritable conversation avec elle. S'il devait définir leur relation, il dirait qu'elle se limite à un échange de bons fantasmes. Parfois, elle veut trop en faire, se tenir trop près. Il l'excuse. Quand elle aura 20 ans, il ne doute pas qu'un homme, un électricien, un enseignant, qui sait, l'invitera à le suivre dans une voiture décapotable ; ils abandonneront le pays, comme les personnages du film. Ti-Rard restera, il en a la certitude, comme on souscrit une assurance.

Une dernière question à laquelle il n'a pas envie de répondre l'indisposera jusqu'au sommeil. Cette question l'indispose déjà parce qu'il l'entendra dès le lendemain matin quand il remontera la rue Principale d'est en ouest. Il allume une cigarette, et se rassure un peu en prétendant avoir découvert la réponse, mais aura-t-il envie, demain, d'aligner les mots pour se faire comprendre ?

« Gérard, pourquoi t'es-tu levé pour applaudir à la fin du film, hier ? »

Il jette sa cigarette, prend dans ses bras le chat qui l'attend devant la porte et rentre avec lui, comme tous les soirs.

Marie-Claude Malenfant

Bill

Quand la vie vous a fait grand, même si vous avez des capacités intellectuelles, vous avez vite l'air niaiseux. Ou bien c'est le contraire, on trouve qu'un petit a toujours l'air plus intelligent grâce aux mécanismes de défense qu'il a développés pour avoir l'avantage sur le grand, plus fort que lui. C'est une tendance générale, même si chacun peut toujours tenter d'invalider la règle en sculptant son flocon à sa manière…

Le père de Bill aurait pu dire que son fils « y se l'était pas gossé ben serré, lui, son flocon : clairsemé, pas trop de fioritures, c'est clair que la forme est restée ben ben simple, pis mettons que c'est pas volontaire… Y est majeur depuis cinq ans pis on sait toujours pas ce qu'y peut faire dans' vie ! »

Sa mère avait pour sa part espéré de grandes études, payantes, ou bien une situation dans l'éducation, une fonction qui fait qu'on vous appelle « monsieur ». Mais tout le monde l'appelait Bill parce que son petit frère avait été incapable de prononcer « Gilles » correctement. Ça lui était resté. Ça reste vite, ces choses-là, quand on ne fait pas attention, et c'est pas toujours celles qu'on aurait souhaitées qui nous collent aux flancs.

Bill a cherché longtemps, s'est essayé souvent, mais il manquait de persévérance et même de talent naturel. On ne lui connaissait pas d'inclination : était-il manuel, intellectuel, sportif, artiste ? Aucun signe de rien ne laissait présager quoi que ce soit. Bon, c'est déjà une partie de la réponse de savoir ce qu'on n'est pas, ou peu, mais sa mère désespérait de trouver ce qu'il pouvait bien être (son père, pour sa part, s'était fait une raison : « Y est innocent, qu'esse tu veux. »). Bill n'investiguait jamais bien longtemps dans une même direction. Un tour pour voir ici, quelques essais, quelques semaines de cours ou de stages ; c'était déjà fini. « Non, c'est pas ça, je suis pas faite pour ça. »

Les sciences ? Non. Les langues ? Pas plus. Les sciences sociales ? C'est compliqué, le monde. Lettres, sciences humaines ? Peut-être, mais il faut lire beaucoup et il perdait rapidement le fil. Les métiers ? L'école l'a renvoyé : « Y est tellement empoté, votre fils, y est dangereux. Dans l'atelier, parsonne veut travailler à côté de lui pis les profs peuvent pas passer leur temps à le surveiller. Ça fait que, gardez-le chez vous. » La musique ? Trop de pratique. La cuisine ? Bof. L'orienteur que sa mère avait engagé, Serge Daran, ne savait plus comment s'en sortir. Moine ? Bill était profondément athée, un abîme.

On ne pouvait lui confier la responsabilité d'autres personnes (enfants, handicapés, vieillards…) ni de matériel (scie, moteur, tracteur, même pas une pelle) ni de véhicules (lourds ou légers). Il n'était pourtant affecté d'aucune déficience réelle mesurable, seulement d'un grand désintérêt pour toute chose, d'une incapacité à se connaître et à s'investir dans quoi que ce soit.

Le conseiller les a réunis (« Pourquoi tu m'emmènes là, ça sert à rien je te dis », rouspétait le père en suivant la mère deux pas derrière) :

— Mes amis, arrêtez, arrêtons tous de chercher. Laissons Bill exprimer sa nature profonde. J'ai bien réfléchi et voici mes conclusions. Bill a hérité d'un don rare : puisqu'il ne s'intéresse à rien, il ne désire donc rien et n'a besoin de rien. Il est ainsi, par conséquent, nécessairement heureux !

— … Moi, ce que j'en dis, c'est qu'on sera pas toujours là pour le faire manger, pis c'est pas ce qu'on va lui laisser à notre mort qui va le mener ben loin, grogna le père.

La mère s'est indignée :

— Mais là, y est toujours ben pas légume ?

— Je serais pas aussi catégorique que toé…

— Arrête don'. On va trouver, c'est çartain. Y peut pas avoir été faite pour rien ! Y a parsonne dans famille qui fait rien, y va pas nous commencer ça !

— Vous savez, il y a des gens qui cherchent toute leur vie et qui vont très loin pour trouver ce que Bill a naturellement : un esprit vide !

Daran jubilait, mais les parents étaient sidérés.

— …

— D'autres prennent des pilules pour arriver à ça, mais, lui, ça lui est venu tout seul !

Le conseiller souriait, la mère boudait, le père attendait que ça finisse, et Bill, lui, ne bronchait pas.

Pour voir ce que cela pourrait donner, on l'a laissé faire ce en quoi il excellait : rien. Il a fini par ramasser quelques affaires et s'est installé dans une cabane abandonnée, tout près du vieux quai, puis dans l'usine désaffectée un peu plus loin quand l'automne et la froidure se sont installés. « Bill l'ermite », disait-on désormais ; lui ne disait plus rien. Certains s'en chargeaient pour lui, dont l'orienteur, qui invitait quelques « stagiaires » à venir observer le phénomène pour les convier ensuite à son séminaire d'interprétation des silences et des gestes de Bill qui, tous, prônaient, non, incarnaient concrètement le détachement à l'égard de toutes choses. L'orienteur lui apportait des victuailles, mais l'ermite ne touchait pratiquement à rien, se contentait de regarder chacun dans les yeux en saluant de la tête les convives à leur arrivée, à leur départ. Pour ça, convenait sa mère, il était poli. Entre les deux, il n'avait rien dit, à peine bougé. Lorsque les gens étaient partis, il lui arrivait de constater simplement que la chaufferette au propane n'était plus là (rien ni personne sous sa responsabilité, avons-nous dit). Fin novembre, Daran s'avisa qu'il faisait vraiment froid et fit installer une génératrice afin d'alimenter en électricité un système d'appoint. Cet unique et occasionnel sujet de préoccupation disparut donc de l'esprit du sage homme.

Évidemment, il maigrissait, ses muscles s'affaissaient, sa mère s'inquiétait :

— Il fait la grève de la faim.

— Mais il ne revendique rien, rétorquait l'orienteur.

— Y est désespéré !

— Il ne demande ni secours ni soins ; il *est*, tout simplement. Vous devriez suivre un de mes séminaires, pour vous, ce serait gratuit…

Le père le regardait méchamment — *si j'y avais pensé avant…* — et la mère soupirait tandis que les affaires allaient rondement pour le conseiller qui délaissait progressivement l'orientation professionnelle pour verser dans l'expertise spirituelle et laissait les stagiaires l'appeler « maître ».

Quand le poids de Bill chuta sous les quarante et quelques kilos, que sa peau ne fut plus qu'un papier de soie sur les veines et les os, la télévision est venue faire un topo. On ne savait trop si la journaliste s'extasiait ou dénonçait la situation, ils présentent maintenant toutes les nouvelles sur le même ton surexcité, mais les services sociaux s'en mêlèrent et résolurent de « régler la situation : on ne va pas laisser un homme dans cette condition sans rien faire ; on va l'aider ! ». La journaliste ne demanda pas à quoi. Bill les laissa dire, l'emmener dans un hôpital, lui redonner quelque épaisseur mais, quand ils l'estimèrent « sauvé », il retourna à l'usine, ayant décliné toutes les offres d'hébergement dans un centre de réadaptation, un foyer pour personnes en perte d'autonomie, une famille d'accueil et même dans un chenil. L'orienteur, ayant rassuré les services sociaux sur le fait qu'il fournirait lui-même le minimum vital (eau courante, chauffage, nourriture), reprit ses visites et passa en mode synchrone, commentant désormais directement les faits et gestes de l'ermite : Bill semblait avoir développé grâce à son jeûne prolongé une valeur oraculaire — ce qui permettait de varier un peu les commentaires, car enfin, objectivement, le détachement et la pure conscience, on en avait un peu fait le tour.

— Ici, Bill regarde au loin, derrière Madeleine, afin de lui indiquer qu'elle ne doit plus s'arrêter aux évènements triviaux du quotidien, mais viser plutôt la direction globale à sa vie.

— Mais là, il vient de me regarder les seins !

— Tu dois affirmer ta féminité, Madeleine, et cesser de la contraindre…

— Regardez, conseiller, il change maintenant de position ! Qu'est-ce qu'il veut dire ?

Si Bill ne disait rien, on aurait pu croire qu'il n'en pensait pas moins : bien au contraire, nulle pensée ne venait agiter son esprit. Le nirvana perpétuel, sans la quête ni même la croyance en la chose. Pour ne pas le perdre à nouveau, l'orienteur venait la nuit lui faire des perfusions et l'alimenter par intraveineuse. Bill se laissait retourner et piquer sous les fesses, car le conseiller cherchait encore à éviter que l'on ne voie les marques ; mais quand il n'y eut plus d'endroits pour planter l'aiguille, on passa carrément au soluté, au vu et au su de tous — on n'en était plus à une incongruité près. N'empêche, le commerce continuait à progresser et atteignit finalement un point de rupture : la spiritualité marchait fort, il y avait beaucoup de demande et le temps était venu de passer du stade artisanal à la production de masse si on voulait fournir. Bill allait-il pouvoir franchir ce cap ? Et le conseiller avec lui ?

La nièce de « maître Daran » — nouvelle raison sociale dûment enregistrée — s'y connaissait en webmarketing et autres procédés de vente par correspondance. Tout était bon dans l'ermite : le distillat d'urine donnait un élixir purifiant (favorise le détachement), la cire d'oreille un baume à lèvres pacifiant (pour se

prémunir de poursuites en diffamation lors de situations potentiellement conflictuelles : rencontre avec une ex-femme, négociation avec un partenaire d'affaires), les cheveux — devenus longs — tressés en bracelet de la quiétude (à porter dans les files d'attente, mais, prenez garde, le toucher compulsif peut induire la transe), bref, toute la corporéité de Bill fut utilement mise à profit — et vendue à fort prix. L'usine subit quelques aménagements, dont l'installation d'une salle de visioconférence pour faire des captations de séminaires interactifs ensuite diffusés directement sur YouTube — pas de montage (une perte de temps, trancha la nièce), que du *live*.

L'ermite, égal à lui-même, ne disait toujours rien ; le maître, pour sa part, parlait beaucoup, et de plus en plus ; il affinait sa technique et son aisance devenait telle qu'il glosait couramment sans même y prêter attention. Progressivement, la nièce, qui avait pris du galon et possédait maintenant des parts dans l'entreprise, se rendit compte que l'oncle continuait à pérorer même quand elle éteignait la caméra, même quand il n'y avait plus de figurants — pardon, de séminaristes — dans la salle ou de visio-participants en ligne. Un flux continu.

On laissa la caméra rouler et inaugura bientôt en grande pompe le canal des *Révélations des Mystères de Bill l'Ermite* (abrégé et prononcé *Errèmebitivi*) en accès libre sur les internets et diffusant constamment du nouveau « contenu ». Le bon peuple en redemandait et il s'en trouva bientôt qui se découvrirent une telle dépendance qu'ils demeuraient là, vissés à l'écran, observant le non-comportement de Bill, écoutant la voix sentencieuse du conseiller leur en dévoiler continûment le sens caché. Avec service de traduction simultanée en cinquante-sept langues, même pas besoin de suivre les sous-titres.

Une frange importante de la population manquait au travail, les économies locales s'en ressentaient et bientôt, les ministres de divers pays s'en alarmaient publiquement en conférences de presse. On eut beau promouvoir partout la réinsertion professionnelle avec force programmes incitatifs, rien n'y faisait, les gens préféraient demeurer immobiles devant leur écran. On sabotait les installations de *Errèmebitivi* ? Anonymous causait en représailles aux saboteurs et à leurs commanditaires subodorés — qui travaillaient en sous-main, disait-on, pour les gouvernements — de bien plus grands dommages.

D. R.

Biographie de l'auteure

Marie-Claude Malenfant est née en 1965 au Québec et fait profession d'être humain, le plus souvent et du mieux qu'elle le peut.
Elle a fait paraître en 2002 un premier recueil de nouvelles (*Nouvelles mémoires*, éd. L'instant même) et publié sa thèse l'année suivante (*Argumentaires de l'une et l'autre espèce de femme : le statut de l'*exemplum *dans les discours littéraires sur la femme [1500-1550],* Presses de l'Université Laval). L'instant même a édité son deuxième recueil de nouvelles, *La pêche aux vélos,* en 2010.
Elle parachève un manuscrit de nouvelles provisoirement intitulé *Sur le pas de la porte* tout en poursuivant d'autres projets d'écriture.

Daran se maintenait donc impunément en ondes et la nièce s'occupait activement de la multinationale, qui connut ironiquement son apothéose au moment de son implosion : lorsque plus personne ne fit autre chose que s'abreuver des *Révélations*, l'économie mondiale s'effondra et l'humanité tout entière bascula dans le camp des légumes, tout aussi béate et coite que ce grand efflanqué de Bill. Lorsqu'il n'y eut plus de spectateurs suffisamment conscients pour recevoir ses enseignements, la jactance de Daran se brisa net et il s'effondra, foudroyé. Les interprètes ne reprirent

leur souffle que pour mieux expirer, épuisés.

Dans le silence assourdissant qui éclata alors, Bill s'anima peu à peu, sembla *réfléchir* jusqu'à ce que, apparemment frappé d'illumination, il se lève d'un bond pour s'exclamer : « J'ai trouvé ce que je dois faire de ma vie ! C'est à moi de les remettre en marche ! » Dans une extase épiphanique, il s'approcha du premier être humain à sa portée pour lui murmurer à l'oreille : « C'est fini, j'ai trouvé ce pour quoi je suis né, c'est pour te dire : C'est fini, j'ai trouvé ce pour quoi je suis né, c'est pour te dire : C'est fini, j'ai trouvé ce pour quoi je suis né, c'est pour te dire… », jusqu'à ce que l'autre s'ébroue et sorte de sa torpeur, ce qui pouvait requérir de deux à vingt-quatre heures de psalmodies intensives. Chaque nouvel éveillé regardait alors autour de lui, rempli d'espérances : « Alors, ça y est ? On a fait la paix dans le monde ? Il n'y a plus d'injustice ? Tous les hommes sont égaux en droits, en liberté, en bonheureté ? » Bill recevait les questions avec son équanimité habituelle — quand on est grand, on a vite l'air niaiseux —, haussait les épaules et s'empressait d'aller trouver le prochain qu'il libérerait de sa jachère mentale.

La nièce, pour cause de proximité immédiate, fut l'une des premières à recouvrer ses sens et, d'esprit pratique comme nous l'avons vu, chercha *in petto* un moyen de rentabiliser les opérations : Bill pourrait peut-être pratiquer des éveils de groupe, dévégétaliser à distance, voire transmettre ses admirables facultés de résurrection à d'autres afin d'accélérer le processus ? Non. Il préférait le contact direct et elle dut se rendre à l'évidence : la sous-traitance ne donnait aucun résultat. Il fallait donc y mettre le temps, et il fallait que Bill opère seul. Quelques éveillés en conçurent un profond découragement : l'humanité étant fort populeuse, le retour à une vie active épanouie semblait bien incertain…

Il se produisit cependant un phénomène prodigieux, lorsque Bill éveilla au bout de quelques mois le 101e homme (en fait, c'était une femme) et que tous les peuples de la terre recouvrèrent leur humanité première, avalisant ainsi *de facto* le mythe du changement de paradigme spontané.

Les internets attestent en effet qu'au moment où une masse critique de 101 singes ont appris à laver des patates douces dans une rivière avant de les manger, *tous* les individus de la même espèce, où qu'ils se trouvent sur la *planète,* auraient acquis ce comportement sanitaire assurant leur survie collective. Comme quoi, sa mère a eu raison d'avoir confiance : d'innocent végétatif à sauveur d'humanité, Bill a fait beaucoup plus de chemin que son père ne l'en croyait capable.

De A à D

L'encrier renversé

a ouvert ses colonnes à :

Michel Abax, Frédéric Abon, Josette Abondio-Desclercs, Françoise Adam de Villiers, Bernadette Alègre, Line Alexandre, Serge Algara, Lodewijk Allaert, Gérard Ambroise, Émilie Ansciaux, Anne Andrei, Jean-Charles Angrand, Gillian Arnoux, Gilles Ascaride, Isabelle Ascencio, Sedley Richard Assonne, Isabel Asúnsolo, Nassur Attoumani, Julie Auberti, Sylvie Aubriot, Cyrille Audebert, Guy Aurel, François Aussanaire, Dominique Aussenac, Sabine Aussenac, Véronique Auzoux, Michel Avocegamou, Gérard Avril, Abdou Baco, Gilles Bailly, Ella Balaert, Jean-Pierre Baratte, Geneviève Baraud, Jean-Noël Bardy, Véronique Baret, Christiane Baroche, Agnès Barthelet, Christiane Bastard-Gruel, Gérard Bastide, Anne Batiot, René-Pascal Baudey, Matthieu Baumier, Pierre Béarn, Catherine Béchaux, Simone Bellière, Lyse Bellion, Philippe Benhamou, Hubert Ben Kemoun, Jacques Bens, Georges Bernay, Philippe Bertels, Sarah Berti, Jeanne-Marie Bertrand, Jean-François Bianco, Francine Bibian, Philippe Biget, Alexandra Bisson, Claire Blanchard-Thomasset, Jean-Michel Blatrier, Philippe Blattrier, Raphaëlle Blomberg, Jodi Bobal, Carole Boda, Jean Bodin-Millançay, Sophie Boichat-Lora, Désirée Boillot, Jacques Boireau, Ève Boismartel, Yann Boissière, Florence Boivin, Rémy Bombay, Claire Bonne, Lucienne Bonnot-Bangui, Christine Borie, Jean Botrel, Françoise Bouchet, François Bouchut, Florence Bouhier, Claude Bouhot, Daniel Boulanger, Sandrine Bourguignon, Amélie Bousquet, Sabine Boyer, Maryelle Boylaud-Pottier, Raymond Bozier, Philippe Braz, Magalie Brémaud, Simon Brest, Pascale Brice, Denis Bright, André Briotet, Emmanuel Broc, Joëlle Brochard, Philippe Brondeur, Jean-Yves Broudic, Serge Brussolo, Philippe Buffel, Philippe Bugeau, Despina Buonavista, Michel Burlot, Armand Cabasson, Yves Cabon, Henri Cachau, Sonia Cadet, Cécile Caitucoli, Jean Calbrix, Michel Cals, Mireille Camboulives, Bernard Campiche, Claude Canal, Richard Canal, Paulot Candillier, Françoise Carayol, Jicey Carina, Christian Carpentier, Emmanuelle Cart-Tanneur, Alexandrine Cauquil, Philippe Cayeux, Chantal Célotti, Christel Cerruti, Jean-Claude Chabel, Sophie Chalandre-Saint-Martin, Antoine Chalvin, Béatrice Chamayou, Nicole Chamboissier, Marie-Charlotte Chamoux, Claude de Champs, Claudine Chanard, Gérard Chaplais, Dominique Chappey, Jean Chatard, Georges-Olivier Châteaureynaud, Guy Chaty, Yohan Chaudurier, Patricia Chauvin-Glonneau, Monique Chavanne, Cheps, Marie Chotek, Pierre Claudé, Corinne Clément, Serge de Closets, Ronan Cognet, Simone Collet, Frédéric Collomb-Muret, Lise Combe, Christian Congiu, Pascale Corde-Fayolle, Christian Cottard, Pierre Couailler, Audrey Coubères, Jean-Luc Coudray, David Coulon, Gilles Coupet, Étienne Courty, Bruno Couturier, Thierry Covolo, Claudine Créac'h, Philippe Crubézy, Dane Cuypers, Louis-Philippe Dalembert, Anne-Marie Dallais, Anne Dandurand, Albert Dardenne, Blaise Daures, Louise Debrakel, Catherine Debras, Albert Dégardin, Bruno Dehaye, Daniel Delatour, Olivier Delau, Gérard Delbet, Jean-Pierre Delebecq, Maximilien Delefosse, Jacques Deloge, Marc Delon, Daniel Delort, Martine Delort, Axel Demain, Christel Demier, Alain Demouzon, Annick Demouzon, Anne Deniau, Pierre Denizet, Patrick Denys, Serge Denys, Denis Dercourt, Pascal Dessaint, Jean-Baptiste Destremau, Alain Dhotel, Marion Dinse, Thierry Di Rollo… *(suite p. 52)*

Michel Dufour

La bête aura toujours soif

Moi, Boris Baker, ancien braqueur professionnel, je me suis promis, une fois libre, de mener une existence sage, exemplaire, si seulement je m'en montrais capable. Le défi était de taille. J'étais prêt à le relever.

Après des heures interminables passées en cellule étendu sur mon lit à ressasser mes mauvais coups, trop vieux pour entreprendre une relation conjugale, je ne souhaitais tout de même pas finir ma vie seul. Ayant toujours eu un faible pour les reptiles, afin de me tenir compagnie, j'ai acheté, chez un vieil Indien pressé de s'en départir, un petit serpent rouge à la morsure venimeuse, une jeune bête fringante et entêtée que jamais personne n'avait réussi à dompter et qui semblait sortie des enfers. Immédiatement, je me suis enthousiasmé sans me soucier du pétrin dans lequel j'allais plonger. Le reptile pouvait devenir très agressif s'il ne recevait pas sa ration de sang, m'a prévenu l'Indien, fakir jadis célèbre dans son pays natal. Qu'à cela ne tienne, me suis-je dit. Derrière les barreaux, j'en avais connu des durs à cuire prêts à tout pour de la dope. Leur comportement m'était familier. Ça ne me faisait pas peur.

Baptisé Bat, en l'honneur d'un copain de détention à la face de chauve-souris qui me racontait sans fin des histoires d'horreur qu'il prétendait avoir vécues, le serpent effectivement se montrait plus assoiffé qu'affamé. Si un petit rongeur à l'occasion lui suffisait, sa soif, elle, ne tarissait pas. Je devais le satisfaire pour l'empêcher de se transformer en monstre. Un gros boa constrictor bien rassasié aurait sûrement été plus docile.

Lui fournir sa dose posait problème. Du sang, ça ne s'achetait pas à l'animalerie du coin comme les fruits et légumes au supermarché. La Croix-Rouge en faisait la collecte mais n'en donnait qu'aux malades. Aurais-je pu m'en procurer sur le marché noir ? Je n'éprouvais aucune envie de flirter avec le monde interlope.

J'ai pensé à amener Bat avec moi dans le métro en espérant qu'il puisse mordre discrètement un usager distrait. Non, c'était trop dangereux. Ça risquait de créer une commotion considérable dont je ferais les frais. J'avais tout intérêt à ne pas attirer l'attention, à montrer patte blanche, à me fondre dans la foule anonyme, ni vu ni connu, même si mon dû, je l'avais payé à la société.

En flânant près d'un parc où dormaient par beau temps quelques itinérants, j'ai vu le potentiel que représentait leur présence. Innocemment, je me suis assis à côté de l'un d'eux, j'ai établi le contact en parlant de tout et de rien, je l'ai invité chez moi. Mes intentions étaient pures, presque nobles. Je ne songeais qu'aux besoins primaires d'une pauvre bête qui risquait de mourir de soif. Je lui ai préparé un repas rapide, rien de trop compliqué, puis je l'ai saoulé. Dès qu'il a ronflé sur le divan, mon serpent s'est lové dans son cou. D'instinct, après l'avoir mordu, il a injecté son poison et bu à satiété. Déjà comateux, l'itinérant ne s'est aperçu de rien. Au moins, il n'a pas souffert.

Gorgé de sang, gonflé d'orgueil, Bat s'est mis à roupiller rapidement. J'ai conservé le cadavre quelque temps afin de m'en servir à nouveau. Mais Bat, capricieuse diva venimeuse, n'aimait que le sang chaud : il refusait celui des morts. Quel gaspillage ! Je devrais par conséquent lui offrir chaque fois une nouvelle victime, ce qui compliquait passablement mon plan. À la faveur de la nuit, je me suis débarrassé du clochard en le jetant discrètement dans le gros conteneur à déchets derrière l'immeuble, conscient qu'il s'agissait d'une solution temporaire. Tôt ou tard, je finirais par me faire repérer.

Pour empêcher que s'accumulent les cadavres, dès que Bat avait fini de boire, je transportais l'itinérant dans un lieu désert ou peu fréquenté. J'utilisais un fauteuil roulant marchandé au marché aux puces. Honnêtement, j'avais l'air d'aider un frère handicapé ou un vieillard nécessiteux. Un sans-abri retrouvé mort, ça s'était déjà vu, non ? Qui de nos jours s'en inquiéterait ? Après un certain temps, on le jetterait dans la fosse commune sans procéder à une autopsie. Le tour était joué. Ainsi ma nouvelle vie, plutôt mal amorcée, se déroulait-elle, préoccupante. J'étais constamment en quête de sang humain pour mon reptile. J'avais les mains rouges, ce qui ne me rendait pas fier.

Ce matin-là, Bat était de très mauvais poil. Il sortait d'une longue période de léthargie et de mue durant

laquelle je n'avais pas eu à le nourrir. Les itinérants de la ville avaient pu dormir sur leurs deux oreilles. Je m'en étais réjoui. Durant l'accalmie, tel que souhaité, j'avais mené une existence tranquille en vaquant à des occupations routinières. Je me sentais soulagé, presque heureux. Bien naïvement, je croyais que le pire était passé.

Pour mater son sale caractère et m'amuser un peu, je me suis mis en tête d'éduquer mon serpent, de lui faire exécuter quelques finesses. Je voulais avant tout lui apprendre à me respecter. La bouche sèche, Bat ne se montrait nullement docile. Lorsque je lui donnais une belle souris vivante en espérant qu'il l'apprécie, il levait le nez sur sa pitance. Sans succès, j'ai tenté l'expérience avec un gros rat et un chat errant que j'ai eu toutes les misères du monde à capturer. Chaque fois, les malheureuses bêtes, recroquevillées dans un coin de la cage, mouraient de frayeur.

Le reptile semblait d'attaque. Désobéissant, il me défiait, me provoquait par des coups de tête, ouvrait sa gueule avide, me lançait au visage sa langue empoisonnée. J'ai fait un pas en arrière. « Non, mon p'tit démon, cherche-toi quelqu'un d'autre. » Après tout, ce n'était pas une bestiole de quelques centimètres qui allait tuer un bandit d'expérience comme moi. J'ai refermé brusquement la cage vitrée, mis la bête en pénitence. « Quand tu seras de bonne humeur, je reviendrai te voir. »

Je m'étais trompé en l'adoptant. Depuis que la veille au soir j'avais regardé un reportage sur la mort suspecte de clochards qui présentaient tous la même morsure au cou, je craignais d'éveiller les soupçons. On analysait sûrement déjà mon mode opératoire. Bien que j'aie fait attention, on avait peut-être découvert mes empreintes. Aux quatre coins de la ville, la panique régnait, les policiers restaient aux aguets. De toute évidence, quoique sans l'affirmer ouvertement, les autorités recherchaient un tueur en série, psychopathe vampire, offrant une généreuse prime à quiconque fournirait des informations pertinentes sur le prétendu meurtrier. Pour moi, le risque d'être démasqué se multipliait par dix.

Bat sautait d'impatience dans sa prison. Il devenait fou furieux. Assoiffé plus que jamais, il menait grand bruit, surtout la nuit, ce qui perturbait mon sommeil. Je m'entêtais à lui refuser une nouvelle victime. Non, je ne partirais plus à la chasse aux itinérants pour le contenter. J'avais commis bien des crimes mais je n'étais pas un assassin, même si, à peine sorti de prison alors que j'aspirais à une vie exemplaire, fallait-il me le répéter pour m'en convaincre, j'avais désormais quelques cadavres sur la conscience à cause d'un maudit reptile. Pris de remords, je désirais effacer ce faux départ, me racheter à mes propres yeux. La solution qui s'imposait, inéluctable, définitive : m'en débarrasser. La prochaine victime, ce serait lui.

Le jour de l'exécution, j'ai pris mille et une précautions supplémentaires pour éviter que l'opération ne tourne au désastre. J'ai porté des gants de travail, un masque, un collier de plastique que j'avais fabriqué avec une bouteille d'eau de Javel. J'ai recouvert toutes les parties vulnérables de mon corps. Même fâché noir, Bat n'aurait absolument aucune chance de m'atteindre.

Ça s'est fait vite, trop peut-être. Pas de temps pour les adieux. J'ai senti qu'il le savait. Suant à grosses gouttes, je l'ai saisi par le cou, l'ai pincé pour le paralyser en le tenant fermement. Après, je lui ai enfoncé un long clou dans la tête. Son sang m'a éclaboussé, son odeur, écœuré. Bat s'est tordu de douleur. Puis il a fini son agonie dans les noirceurs putrides du conteneur à déchets.

Le soir du sacrifice, hanté par les événements, incapable de trouver le repos du guerrier, je suis sorti prendre l'air. J'avais bu pour chasser en vain une culpabilité que je traînais tel un boulet à mes pieds. Les rues étaient bondées de couples enlacés, d'individus esseulés en quête d'amour. Toute la faune nocturne urbaine, si bigarrée soit-elle, semblait s'être donné rendez-vous. La chaleur excitait les sens, attisait les désirs, réveillait les fantasmes.

Dans ce même parc à l'écart de la foule, où j'avais recruté la première victime de Bat, j'ai aperçu un sans-abri appuyé contre un lampadaire. Il semblait désorienté, laissé pour compte. Si jeune et déjà condamné à l'itinérance, ai-je pensé. Ça m'a touché. En d'autres circonstances, Bat aurait apprécié sa chair fraîche, son sang chaud. Mon serpent mort, cet individu ne m'était apparemment d'aucune utilité. Je me suis néanmoins approché de lui. Au fond, j'avais juste envie d'un peu de compagnie et d'un brin de jasette. Me confier à un étranger me permettrait-il de panser mes plaies ?

Je l'ai invité à s'asseoir sur un banc. Il a tenté de se défiler. Je comprenais sa méfiance. Les soirs de pleine lune, la folie des hommes était parfois contagieuse, voire redoutable. Je l'ai retenu. Il s'appelait Joey. Je ne lui voulais aucun mal. Je désirais tant mener une bonne vie. Je lui ai parlé de Bat, me suis montré franc sur la vraie nature du reptile et la mort de ses confrères. Il m'a écouté. Mes aveux ne m'excusaient en rien. Ils ne servaient qu'à soulager ma conscience ou à m'en procurer l'illusion. Mais comment oublier les terribles souvenirs que la bête sanguinaire m'avait laissés ? Je regrettais sincèrement. J'étais prêt à n'importe quoi pour gommer les derniers épisodes de mon passé récent.

La bête aura toujours soif

Joey s'est soudainement animé. Sans un mot, il m'a tendu la bouteille qu'il cachait dans un sac brun. Une sorte d'éclair sauvage a illuminé son regard. Sans doute venait-il de saisir que je valais cher. S'empresserait-il de me dénoncer afin d'empocher le magot qui le sortirait de la misère ? J'ai bu au goulot. L'alcool fort m'a fait frémir. J'ai éprouvé un léger vertige. Ma tête tournait. Joey me fixait intensément. Il n'avait plus peur de moi. N'étais-je pas une victime de choix ? Pour me libérer du poids de ma vie ratée, il a posé ses lèvres chaudes dans mon cou. J'ai à peine senti la morsure sur ma jugulaire…

Au matin, moi, Boris Baker, *alias* Jean-Marie Toulouse, dit Snake, ancien braqueur professionnel et délateur bien connu des milieux policiers, j'ai été retrouvé sans vie sur un banc de parc par un agent qui ratissait le coin.

D. R.

Biographie de l'auteur

Michel Dufour a d'abord publié quatre recueils de nouvelles. Son dernier, *Les chemins contraires*, lui a valu le prix Adrienne-Choquette 2000. Par la suite, il a fait paraître trois romans : *Loin des yeux du soleil* (2001), *L'inconnu dans la voiture rouge* (2004) et *Le démon de la faim* (2017). Son prochain recueil sortira au printemps.

De D à M

***L'encrier renversé* a ouvert ses colonnes à :**

Nassuf Djailani, Sadoum Djedouboum, Laurent Dol-Cauwet, Martine Dorra, Christine Doucet, Sylvie Dubin, Jean-Marcel Dubos, Jacques Ducel, Pierre Ducrozet, Nicole Dufaÿ, Louise Dufour, Vincent Duhamel, Paul Dulieu, Sandra Dullin, Éric Dulorier, Vincent Dumas, Laurent Dumortier, Patrick Dupuis, Marie-Jo Duranton, Françoise Duret, Diane Durga, Magali Duru, Patricia Duthion, Bruno Duval, Claude Ecken, Jean Effer, Pierre Efratas, Alain Emery, Angélique Escande, Alexandra Estiot, Franck Evrard, Frédéric Fabre, Isabelle Fabre, Pierre Fallais, André Fanet, Françoise Favretto, Hervé Féat, Oluren Fekre, Mireille Félix, Guylaine de Fenoyl, Albert Ferlin, Patricia Ferlin, Paulette Ferlin, Suzanne Fery-Forgues, Laurent Fétis, Muriel Fèvre, Pierrette Fleutiaux, Georges Flipo, Éric Forestier, Éric Fouassier, Luc-Michel Fouassier, Marie-Cécile Fourès, Laure Fraysse, Claude Frigara, Pierre Gabriel, Frédéric Gaillard, Noé Gaillard, Xavier Gardette, Tesha Garisaki, Franck Garot, Catherine Garry, Thierry Gatinet, Florence Gaudin, Jean-Paul Gavard-Perret, Christian Gayraud, Francis Gazanhes, Mary Gély, Monique Gendrault, Martine Gengoux, Serena Gentilhomme, Bertrand Genzel, Jean-Marc Géromin, Marianne Ghirardi, J.-B. Ghudel, Alain-Claude Gicquel, André Ginabat, Céline Gineste, Charlotte Gingras, Pierre Giraud, Christine Gire, Éric Giuliana, Joël Glaziou, Gwénaëlle Gobé, Yvon Godefroid, Françoise Godel, René Godenne, Jean-Louis Godet, Claire Gondor, Serge Gorin, Michel Gorsse, Mathias Gosselin, Henri Gougaud, Didier Goupil, Denis Gout, Pascale Goze, Jean-Paul Gremillet, Pierre Gripari, Jordy Grosborne, Danièle Grondein, Guy Grudzien, Michael Grynszpan, Anne-Sophie Guénéguès, Dominique Guérin, Catherine Guerrero, Patricia-Jeanne Guibal, Jean-Marc Guilbert, Johann Guillaud-Bachet, Marion Guilloux, Henri Gumbau, Cécile-Marie Hadrien, Marie-Claire Haguet, Joël Hamm, Nehru Hattais, Méline Haud, Christine Hervieu, Yves Heurté, Sylvette Heurtel, Denis Heuzé, Marc Hillman, Élisabeth Horem, Michel Host, Céline Huet, Sylvie Huguet, Daniel Ichbiah, Jean-Christophe Issartier, Christian Jacques, Alain Jacquet, Isabelle Jamme, Patrick Janjaud, Marius Jauffret, Ivan Jersen, Victor Jestin, Franck Joannic, Franck Joly, France Jousseaume, Claire Julier, Émilie Jullin, Habiba Karaoui, Agnès Kédim, Alain Kewes, Bernard Kieken, Renaud Kiselman, Sébastien Klotz, Carl-Keven Korb, Nicolas Kurtovitch, Marie-Anne Labail, Michèle Labbre, Nathalie Laborde-Barrié, Christian Lacour-Ollé, Jean-Pierre Lacroix, Gilles Lades, Claude Lafargue, Emmanuèle Lagrange, Isabelle Lallemand, Hélène Laly, Christine Lamy, Jean-Paul Lamy, Lanzain, Expédite Laope-Cerneaux, Valérie Laplanche, Fabrice Lardreau, Patrick Larriveau, V. Lassus, François Laur, Paul Lautier, Alain Laval, Guy Laval, Sylvie Lavarte, Michel-François Lavaur, Jean-Louis Layrac, Bruno Léandri, Guy Lebon, Sylvie Le Bras, Philippe Lecarme, Jean-Claude Lecat, Patrick Ledent, Loïc Le Doeuff, Christian Lefèvre, Pierre Lefur, Henri Legre Okou, Stéphane Le May, Françoise Le Mée, Ségolène Le Mestre, Yvonne Le Meur-Rollet, Camille Léon, Cédric Le Penven, Denis Leroux, Philippe Leroyer, Didier Leuenberger, Gérard Levoyer, Anne Leyrisset, Janine Lionet-Bonis, Michel Loetscher, Sharon Lombardi, Pierre Lorain, Albert Lorcey, Thomas Lorson, Marion Lovinger, Camille Lysière, Éric Lysoe, Marthe Machorowski, Patrick Magnan, Marie-Noëlle Magne, Jean-Pierre Magne-Picard, Dominique Mainard, Philippe Malouet, Jean Malzac, Marc Mamias, Gilles Mangard, Gaëlle Mann, Laurence Marconi, Pascale Maret, Estelle Mariotte, Serge Marland, Frédérique Martin, Jean-Claude Martin, Jean-Loup Martin, Lise Martin, Marie-Martine Martin, Hélène Mas, François Mathieu, Ginette Mathieu, Lise Mathieu… *(suite p. 67)*

L'avènement des nouvellistes féminines au Québec à la fin du XIXe et au début du XXe siècle

Contexte socio-politico-religieux

La Confédération de 1867 invente un nouveau pays dont une seule province, le Québec, est de langue française majoritaire. C'est dans cette période historique que nous nous interrogerons sur l'émergence de la nouvelliste féminine québécoise en nous appuyant sur les réflexions de Karina Larsen, *L'avènement de la nouvelle littéraire au féminin au Québec (1878-1913)* et en nous interrogeant sur... les défis qu'affronte le Québec à l'ère de l'industrialisation, le rôle prédominant qu'y occupe l'Église catholique, la situation spécifique des femmes dans ce contexte et l'action que tente d'engager le féminisme chrétien.

Entretien avec Karina LARSEN

D. R.

— La langue française et la religion catholique deviennent des enjeux nationaux ; la survie de la nation dépend de la portée de leurs influences respectives.

— Les deux traits distinctifs du Québec, langue française et religion catholique, s'associent pour former un credo selon lequel la langue est gardienne de la foi, la fidélité linguistique conditionnant donc la fidélité à la religion.

— L'Église catholique bâtit hôpitaux, hospices, maisons de retraite, noviciats et maisons d'enseignement. Il y a donc un renforcement du pouvoir clérical sur la vie politique et sociale ; le catholicisme imprègne tous les aspects de la vie collective.

L'encrier renversé : Diriez-vous que la nouvelle de cette époque était précurseur ou plutôt descriptive des changements sociaux ?

Karina Larsen : Tout au long du XIXe siècle la femme est cantonnée à la sphère domestique. Le domaine public, les affaires, la politique, l'économie appartiennent aux hommes. Le domaine privé, les travaux domestiques, le soin des enfants et du mari appartiennent aux femmes. Ce n'est que bien plus tard, au XXe siècle, que les féministes diront ce qu'elles

sont, ce qu'elles veulent être, car les « progrès de la condition féminine ne pouvaient être que très lents, aussi longtemps que les femmes adhéraient au dogme de la nature féminine qui restreignait inévitablement leur sphère d'activité ».

L'E.R. : Peut-on dire que l'édition de l'époque servait le pouvoir ? Quelle autonomie laissait-elle à la nouvelliste ?

K. L. : Dans cette seconde moitié du XIXe siècle, l'écrivain est perçu comme le guide fidèle de la société ; il est un messager transformant en textes narratifs l'idéologie dominante et visant à atteindre les « bons effets attribués aux livres [...] : assainir les mœurs, freiner l'avancée industrielle, protéger la religion catholique, défendre l'honneur historique du peuple canadien et promouvoir le développement d'une littérature nationale ». Le XXe siècle est un tournant pour l'avènement des femmes nouvellistes : lorsqu'elles pénètrent l'espace littéraire, c'est d'abord par la voie du journalisme (chronique et page féminine). Le genre littéraire bref, qu'elles ont privilégié, s'est en grande partie imposé à cause de l'espace restreint offert dans les journaux et périodiques, les poussant à la concision, mais également parce que le roman avait plutôt mauvaise réputation. Tous les journalistes, hommes ou femmes, doivent se plier à la discipline de parti, l'intérêt national étant constamment en jeu. Entre le journalisme et l'édition en volume, il y a un grand pas, parfois périlleux à franchir. Le livre, même publié sous le couvert d'un pseudonyme, c'est le passage officiel de l'écrivant à l'écrivain. Pour ce faire, reconnaissance sociale et acceptation idéologique obligent l'écrivaine et l'éditeur à choisir peut-être les récits les plus intéressants, mais aussi les moins susceptibles de choquer, les plus conventionnels.

L'E.R. : Est-il pertinent de prétendre que la nouvelle féminine ne prend son essor que lorsqu'elle devient une valeur économique ?

K. L. : Il y a « corrélation entre la transformation de la presse écrite qui s'opère au tournant du XXe siècle et l'entrée des femmes dans le journalisme », affirme Line Gosselin. En effet, le secteur de la presse écrite est en pleine transformation et cherche à développer des marchés, à accroître son tirage, à plaire à un lectorat de plus en plus large. Cela signifie notamment que l'embauche des femmes écrivaines vise à conquérir un public féminin dont on se souciait peu auparavant, mais que les transformations économiques et sociales ont rendu rentable pour les éditeurs.

L'E.R. : Est-il exagéré de penser que les conservateurs de l'époque croyaient pouvoir circonscrire le discours des nouvellistes féminines à leurs desseins ?

K. L. : Les forces du changement mènent un combat initié par des femmes bourgeoises, libérales et instruites, qui sont à même de constater les contradictions en place entre le discours conservateur et la réalité. « Averties du milieu au sein duquel elles évoluent, les femmes nouvellistes évitent le ton de la contestation et de la révolte. » Pourtant, par leur acte d'écriture, par la publication de leurs récits, par la mise en scène d'une perspective féminine de la réalité et de personnages féminins actifs, qui s'imposent, décident, parlent, agissent, voyagent, etc., les écrivaines élèvent une voix de revendication qui peu à peu, de *Un amour vrai* (Laure Conan) à *Au bord de la source chantante* (Madeleine, Anne-Marie Gleason) et au-delà, ne cessera de s'accroître.

L'E.R. : Peut-on penser que l'Église reconnaissait une supériorité de la femme dans les domaines moral et religieux, ce qui aurait contribué à l'essor de leur expression littéraire ?

K. L. : « Un certain nombre de catholiques, hommes et femmes, désiraient vivement améliorer la condition féminine tout en respectant les valeurs chrétiennes. » De là naît le féminisme chrétien, qui fut accueilli favorablement par les hautes instances politiques et cléricales. Certaines prises de position de nos auteures semblent issues du plus pur sexisme ; mais il ne faut pas oublier que c'était là le « seul discours admissible dans le contexte socio-religieux de l'époque ». Si elles avaient osé afficher des opinions, des idées plus radicales, elles auraient perdu toute crédibilité et dès lors toute tribune et toute influence. Les femmes doivent donc se montrer particulièrement vigilantes vis-à-vis du discours qu'elles tiennent sur leurs fonctions sociales et ne doivent pas remettre en question la pertinence de l'idéologie des deux sphères (le domaine public aux hommes, le domaine privé aux femmes).

L'E.R. : La majorité des nouvellistes féminines québécoises du XIXe siècle et du début du XXe étaient issues d'un mouvement féministe chrétien. Peut-on parler d'un mouvement identitaire (considérant leurs trois caractéristiques propres, soit le genre, la religion et la langue) ?

K. L. : Toutes ces nouvelles ont certainement comme point commun principal de présenter un point de vue féminin sur les événements révélateurs qui s'y déroulent et de placer ainsi la femme au centre de

la construction dramatique. Cela n'est pas peu dire puisque jusque-là, la littérature lui faisait une place bien limitée. La perception que les nouvellistes féminines ont de leur métier les amène à créer une relation intimiste avec un lectorat féminin qu'elles veulent influencer dans le sens du féminisme chrétien. La nouvelle littéraire fournit une voie à la fois convenable et accessible par laquelle les femmes peuvent faire leur entrée en écriture sans risquer de trop se compromettre. En effet, à la fin du XIXe siècle règne un besoin de consolider ce qui caractérise la nation canadienne-française (le catholicisme, la langue française et la famille comme fondement social structurant), au lendemain d'une Confédération qui trouble les identités. Il apparaît que, par leurs nouvelles, les femmes contribuent à cette consolidation tout en laissant les traces de leur identité propre. « Le passage d'activités littéraires semi-privées, comme les salons littéraires, à des associations formelles dotées de structures publiques [...] témoigne de la consolidation de la présence des femmes de lettres dans la sphère publique », ce dont ces femmes tireront d'indiscutables bénéfices.

L'E.R. : L'usage du pseudonyme ayant souvent permis à la nouvelle d'être utilisée comme objet éditorial, quand et comment les femmes ont-elles pu utiliser leur identité propre pour signer leurs nouvelles ?

K. L. : L'acte d'écrire… « offre aux femmes la possibilité de s'intégrer à la vie publique, de participer à la diffusion des idées qui ont alors cours et de faire valoir leurs propres idées ». Si c'est là une activité gratifiante, cela n'empêche pas la nécessité pour elles de poursuivre ce métier sous le masque d'un pseudonyme. L'usage du pseudonyme au XIXe siècle repose d'une part sur l'édification de convenances rigides qui contraignent les femmes à la modestie, puisque les « femmes ont souvent ce sentiment de se rendre vulnérables par les mots, comme si en inscrivant leurs traces vitales sur la page elles s'exposaient à un regard de juge, de censeur ou de séducteur » et, d'autre part, cet usage est le chemin par lequel l'écrivaine en appelle à l'autonomie, cette « nécessité de l'écriture, qui est de rester imperméable aux exigences extérieures ». En prenant des pseudonymes féminins, le plus souvent de simples prénoms, les journalistes et écrivaines québécoises revendiquaient en quelque sorte leur identité sexuelle… Au tournant du XXe siècle, l'auteur doit signer ses œuvres, que ce soit de son vrai nom ou d'un pseudonyme, notamment parce qu'il lui est alors plus aisé d'affirmer ses droits de propriété : « Comme l'a bien noté Lucie Robert, l'auteur prend conscience, au tournant du siècle, de la nécessité de signer. » En effet, de nombreux journalistes et auteurs font de l'écriture leur métier et comptent sur ces revenus pour gagner leur vie. Les pseudonymes-prénoms ont permis à ces journalistes (nouvellistes féminines) de se faire connaître, puis ont fidélisé un lectorat. Lorsqu'il s'agira de publier en volume, les écrivaines voudront profiter de la visibilité et de la popularité acquises afin que celles-ci soient naturellement transférées vers un nouveau support.

L'E.R. : En conclusion…

K. L. : Ce survol d'une période charnière pour les femmes dans l'histoire du Québec et des lettres québécoises, prémices des bouleversements qu'engendreront bientôt les guerres mondiales, est bien modeste. Il permet néanmoins de saisir que le contexte idéologique et social dans lequel les auteures étudiées ont vécu n'était pas propice à leur engagement social au-delà du foyer, mais que certaines transformations au sein de la société canadienne française leur ont ouvert une brèche, par laquelle elles se sont rapidement faufilées. Plusieurs motivations ont animé ces pionnières, dont la nécessité de gagner leur pain, et elles ont dû se soumettre aux diktats du monde littéraire. Mais il semble que, entre désirs et contraintes, elles aient trouvé le chemin de la création et de la publication littéraires, de l'engagement social et de la renommée. Se portant à la fois à la défense d'une idéologie traditionnelle profondément patriarcale qu'elles affirment ne pas vouloir annihiler, et animées d'une volonté de changement qui les fait s'appliquer à convaincre leurs contemporaines du bien-fondé de leurs idées progressistes, ces femmes ont été, et demeurent, des équilibristes inspirées.

Biographie de l'auteure

Karina Larsen a débuté comme coordonnatrice de production dans l'industrie du cinéma, puis comme traductrice. Détentrice d'une maîtrise en études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, elle est, depuis maintenant plusieurs années, professeure de littératures québécoise et française. Ses champs d'intérêt l'ont toujours amenée à s'intéresser aux ponts entre littérature et histoire.

ARRIÈRE-COURT

Françoise (Robertine Barry) (1863-1910)

Robertine Barry, mieux connue sous le pseudonyme de Françoise, a été l'une des premières femmes journalistes au Québec. Elle a collaboré notamment à *La Patrie*, où elle était chargée de la première page féminine. Elle a fondé en 1902 son propre magazine, une revue bimensuelle, *Le Journal de Françoise*, qui paraîtra jusqu'en 1909, et sera toujours très populaire. Grande conférencière, elle a collaboré à plusieurs publications. Les nombreuses chroniques qu'elle a écrites ont été réunies en recueil dès 1895. Un prix de journalisme a été créé en son honneur par l'Institut canadien de recherches sur les femmes.

Préface aux *Fleurs champêtres*, recueil.

J'ai toujours eu les préfaces en horreur et cependant, je me surprends à en écrire une. Mais j'ai cru que ce petit bouquin avait besoin d'être précédé d'un mot d'explication, et c'est là mon excuse.

L'odeur du terroir qu'exhale ce recueil de nouvelles est fortement accentuée et pourrait sembler exagérée ou surchargée peut-être, si je ne me hâtais d'expliquer que j'ai voulu recueillir en un faisceau d'historiettes les traditions, les touchantes coutumes, les naïves superstitions et jusqu'aux pittoresques expressions des habitants de nos campagnes avant que tout cela n'ait complètement disparu. La plus grande partie de ma vie s'étant écoulée « près de la Terre, de la bonne, saine, belle et verte terre »[1] comme le disait le génie disparu qui fut Guy de Maupassant[2], j'ai eu l'avantage de peindre sur le vif ces scènes rustiques dont la fidélité et l'exactitude des tableaux sont le seul mérite.

Si mes petites *Fleurs champêtres* font connaître et aimer aux habitants des villes les mœurs simples et douces de nos campagnes, si elles évoquent dans l'âme de ceux qui y ont demeuré un souvenir ému des beaux jours d'autrefois, c'est plus qu'il ne m'en faut pour ma récompense.

Françoise. Avril 1895.

1. Extrait de *Miss Harriet*, 1884.
2. Disparu en 1893.

J'ai vu beaucoup d'hymens ; aucuns d'eux ne me tentent :
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards ;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.

Fable « Le mal marié » de La Fontaine.

— Quel temps écrasant ! Nous allons avoir de la pluie, c'est sûr.

— Sitôt dit, sitôt fait. Une large goutte vient de tomber sur mon nez. Dieu sait comme nous allons être arrosées !

— Excellente raison pour se hâter de chercher un abri. Ce petit chemin de travers conduit à la demeure de la mère Madeloche, notre plus proche voisine. Suis-moi vite et nous y serons avant l'orage.

C'était par une forte chaleur de juillet.

Le soleil avait dardé ses brûlants rayons avec une ardeur telle qu'on aurait pu se croire aux jours de Phaéton rasant la terre au risque de l'embraser. Lourde, étouffante était l'atmosphère, et les poumons rendaient avec effort l'air qu'ils aspiraient. La terre, enfiévrée, avait soif d'eau, de fraîcheur, de rosée ; les plantes, recouvertes d'une épaisse poussière, avaient perdu leur verdeur printanière et paraissaient flétries avant le temps.

Subitement le temps s'assombrit et, du fond de l'horizon, montèrent des nuages menaçants. Le grillon cessa son cri-cri sous l'herbette, comme l'oiseau son chant dans les bois. Dans les prés, les animaux s'éveillaient de leur torpeur et regardaient au loin, inquiets, dans l'attente d'un événement pour eux inconnu, tandis que leur langue rugueuse pendait, haletante.

À la campagne, où l'on entend d'ordinaire plutôt les voix de la nature que le bruit des hommes, l'heure qui précède la tempête est une heure solennelle.

Et quand tout se tait, les insectes, les oiseaux, que la brise ne murmure plus dans les feuilles, un grand silence se fait, majestueux, troublant comme le recueillement qui devra préluder à la fin de toutes choses créées, la dissolution des éléments.

Françoise

Le mari de la Gothe

Tout à coup, l'orage éclate, violent, terrible, comme une colère longtemps contenue. Le vent recouvre sa voix, mais ce n'est plus le doux trémolo des feuilles sous la ramée. Il se lève en longs sifflements, châtiant ces mêmes arbustes qu'il caressait tout à l'heure : le grand maître n'a plus d'amour. Les frêles saules ploient et demandent grâce : courbés et pleurant, ils ne résistent plus, tandis que le peuplier indomptable lance encore aux nues son insolent défi.

L'orage se déchaînait dans toute sa force au moment où les deux jeunes filles, qui venaient d'échanger le petit dialogue qui précède, atteignaient en courant une maison basse et longue à toit pointu, blanchie à la chaux, aux épais contrevents soigneusement retenus aux murs par des charnières en cuir.

Une femme déjà dans l'âge, droite encore en dépit des années, vint répondre aux coups pressés des promeneuses. Elle était vêtue d'une robe d'étoffe du pays de couleur sombre et une *câline* blanche à larges garnitures ne cachait qu'à demi ses cheveux grisonnants ; un tablier de coton à carreaux bleus et blancs complétait sa toilette.

La mère Madeloche eut un bon sourire de bienvenue en reconnaissant Louise Bressoles, fille d'un riche propriétaire du village, qu'elle avait connue tout enfant.

— Entrez, entrez, mesm'zelles, dit la bonne vieille. Queu temps pour des chréquiens d'être dehors quand y mouille comme ça !

— C'est terriblement beau, dit Madeline, s'attardant sur le seuil de la maison à contempler les ravages de l'ouragan. Qui aurait prévu ce bouleversement, il y a quelques minutes ? On a souvent comparé aux vents des passions...

— Entre vite, cria Louise, tu feras de la philosophie tout à ton aise, bien abritée sous le toit hospitalier de la bonne mère Madeloche.

— Entrez, entrez, mam'zelle, vous allez tout maganner votre belle robe et vous mettre trempe comme une navette. C'est un orage qui sera ben meilleur pour le grain et qui va faire minoter les pataques, allez ! Assisez-vous. C'est pas souvent qu'on a l'agrément de votre compagnie.

— Merci, mère Madeloche. La santé va toujours à ce que je vois. Voici ma cousine Madeline, dont vous avez connu la mère, ma tante Renaud, avant qu'elle aille demeurer à Québec.

— Comment, madame Renaud ? Une bonne petite dame si avenante ! Elle qui avait toujours la tête pleine de saluts et que j'ai bercée dans son ber quand alle était toute petite. Si c'est-y Dieu possible que c'te grande demoiselle-là, c'est sa fille ? Ça fait vieillir, allez !

— Cependant, vous êtes encore toute gaillarde, la mère, comme à l'âge de vingt ans.

— Sont-y charadeuses un peu ces demoiselles des villes, répondit la vieille, intérieurement flattée du compliment. J'aurai soixante-dix ans vienne le mois des récoltes, et d'puis la mort du défunt, j'sus pas vigoureuse comme avant, y s'en manque.

Tout en parlant, la bonne femme avait repris sa quenouille chargée de lin, dont elle passa le manche dans la ceinture de son tablier et le fil se mit à fuir entre ses doigts agiles.

— Comme c'est joli un rouet ! et comme j'aimerais mieux filer que travailler à nos éternelles broderies, exclama Madeline. Mais que faites-vous donc là, mère Madeloche ? ajouta-t-elle, comme la vieille promenait son fil sur les petits tenons de fer formant des pointes allongées et recourbées à leur extrémité supérieure.

— Je remplis l'fuseau égal tout du long ; si je ne changeais pas le brin de place sur les dents des ailettes, le fuseau, voyez-vous, ne s'emplirait que d'un bord.

— Et cette grosse vis en bois au bout du rouet ?

— Ça mam'zelle, c'est la chambrière qui règle le fil pour ne pas le laisser aller ni trop dru ni trop court ; quand le rouet avale trop j'la serre ou j'la desserre au besoin. L'annoi, c'est la petite roue au bout du fuseau ous' qu'on fait prendre la corde qui fait r'virer la grande. Icite, ou's que j'mets le pied, c'est la marchette qui met tout ça en mouvement. Et c'te petite écuelle en bois, plantée près de la chambrière, ça s'appelle la gamelle ; vous voyez, il y a encore de l'eau dedans, c'est pour glacer la chaîne de temps en temps.

— Bien intéressant, mère Madeloche. Et comment appelez-vous cette petite tournette à côté de vous, là ?

— Mé ! un dividoué, ma chère demoiselle, un dividoué pour y mettre la fusée quand alle est filée. Hé ! mon sauveur ! comme ça changé ! De not' temps, une fille aurait pas pu trouver à se marier, même les plus

grosses demoiselles, sans savoir conduire son rouet comme i faut.

L'appartement, où les jeunes filles et la mère Madeloche se trouvaient réunies, était une vaste pièce formant le corps principal du logis, et servant à la fois de salon, de salle à manger, de chambre à coucher et de cuisine.

Figurez-vous des murs blanchis à la chaux, des plafonds traversés par de grandes poutres ; de longues perches accrochées transversalement à ces poutres et servant de séchoir ; une longue table de sapin blanc, le lit dans un coin, recouvert d'une courtepointe aux couleurs variées et entouré de rideaux bien blancs, à la tête duquel se trouve une fiole pleine d'eau bénite attachée par un cordonnet de laine à un clou.

Près du lit, un grand coffre — le siège préféré des amoureux —, quelques pauvres chaises, et vous avez, à peu d'exceptions près, l'intérieur des maisons de nos cultivateurs.

À la place d'honneur, bien en vue, sur un carré de papier peint ou d'un journal à fortes enluminures, est suspendue la croix de tempérance, toute noire et tout unie, sévère d'apparence, comme les engagements qu'elle rappelle. À côté de la croix, une grosse branche de buis bénit encore parée des fleurs de papier bleu, blanc et rouge qui l'ornaient au dimanche des Rameaux.

Dans la cheminée tout enfumée, sur les cendres demi éteintes, une chaudronnée de pommes de terre achevait de bouillir pour le repas du soir. Le dressoir étalait les assiettes de faïence bleue, bien alignées et luisantes comme une fine porcelaine.

Près de la porte, sur un petit banc, deux grands seaux de forme oblongue, les habitués de la fontaine creusée tout près du jardin potager, derrière la maison.

De cet intérieur se dégage une odeur de pain cuit sous l'âtre, de branches de sapin dont on frotte le plancher et d'où monte encore un parfum de forêt qui embaume...

Tout a un air simple et rustique bien en rapport avec les mœurs primitives et la naïve simplicité des habitants de nos campagnes.

La pluie tombait toujours, fouettant les vitres avec rage ; par les fenêtres mal jointes, l'eau filtrait jusque sur le plancher.

— Croyez-vous que l'orage dure longtemps, la mère ?...

— Non, mam'zelle, y a une éclaircie dans le sorouet ; mais tout de même, la semaine va être tendre, car l'Évangile s'est farmé au nord, dimanche dernier. Holà ! la Gothe, viens servir à ces demoiselles de la crème et du laite. C'est tout ce que j'ai à vous offrir, mé c'est donné de grand cœur.

À l'appel de la mère Madeloche, un pas lourd se fit entendre et celle qu'on appelait la Gothe descendit à reculons l'échelle du grenier. C'était une robuste gaillarde d'environ trente ans, à la mine grasse et réjouie. Elle s'avança en saluant gauchement, riant avec bonasserie aux questions amicales de Louise, chez qui elle avait été servante pendant plusieurs années.

— Vous êtes avec votre grand-mère maintenant, la Gothe ? C'est moins fatigant que d'aller en service, je suppose ?

— Oh ! j'vas m'engager encore, mais c'te fois-cite, c'est à la longue année, reprit la Gothe, en découvrant une rangée de dents larges et épaisses.

— Que veut-elle dire ? interrogeaient les yeux de Madeline, en regardant son amie.

— Vous allez vous remarier ? demanda Louise traduisant ainsi, pour le bénéfice de la citadine, l'expression bizarre de la Gothe.

— Oui, eune folie ! grommelait la grand-mère, comme si alle s'était pas fait assez battre déjà avec son vieux.

— Ah ! ben, de la peau de femme on en verrait d'accrochée partout qu'on se marierait toujours.

— Vous n'avez donc pas été très heureuse avec votre premier mari, ma pauvre femme ?

La vieille se chargea de répondre :

— Mé, i ne l'a pas prise en traître, mam'zelle. Le père Duque, son défunt, avait déjà fait mourir deux femmes de cruyautés et de misères : on y a dit ça ben des fois, mais alle voulait écouter personne et elle l'a marié malgré Dieu et ses saints.

— Badame ! si ça n'avait pas été moi, c'en eusse été un autre !

— Comment, exclama Madeline, mais vous n'étiez pas obligée de vous sacrifier pour une autre ?

— C'était ma destinée, repartit la Gothe en haussant les épaules.

Le dernier mot était dit.

Comment se fait-il que le fatalisme soit si profondément enraciné chez nos paysans ? La destinée, c'est la grande chose qui explique tout, qui clôt toute discussion, qui console de tout. Un malheur est-il arrivé ? On ne parle pas des moyens qui auraient pu le prévenir, on ne songe même pas à se précautionner pour l'avenir, tout est résumé simplement par : c'était la destinée.

Inutile de s'opposer à telle dangereuse entreprise ; si le destin le permet, l'auteur en reviendra sain et sauf ; sinon, rien ne saura le garder du danger, il faut que son sort s'accomplisse.

Qui pourrait dire qu'ils ont complètement tort ? Malgré le grand combat qui s'est livré entre le fatalisme et ce sens intime témoignant d'une liberté absolue dans toutes nos actions, qui peut affirmer que ce dernier soit victorieux partout ? Il est des événements

indépendants de la volonté, prévus de toute éternité et dont les vaines précautions humaines ne sauraient empêcher le dénouement.

Tout en parlant, la jeune veuve avait recouvert la table d'une nappe de toile, orgueil de la ménagère canadienne, rude au toucher, il est vrai, mais d'une blancheur immaculée. Puis, traînant ses pas jusqu'à la laiterie, elle en revint bientôt avec deux grandes terrinées de bon lait frais, recouvert d'une crème épaisse et appétissante ; et soulevant le couvercle de la huche, elle en retira un pain énorme, croustillant et doré, qu'elle coupa ensuite en larges chanteaux pour les deux jeunes filles.

— Mangez à votre réfection, mes belles demoizelles.

Et reprenant son tricotage en se rasseyant :

— Oui, continua-t-elle, comme si cette heure de tempête avait réveillé dans son âme le souvenir de ses jours orageux, qu'il y en a des hommes mauvais ! c'est moi qui connais ça ! Ben souvent que le mien m'a fait des bleus sur les bras et sur tout mon corps. I m'massacrait de coups ; ben souvent qu'y m'a cogné la tête amont le mur et qu'y m'a renfermée dans son grand coffre sans me donner à manger. Sainte bénite ! comme on peut faire pâtir une pauvre femme sans la faire mourir ! j'peux ben l'dire à c'te heure que c'est faite...

— Avec ça qu'y était jaloux comme un pigeon, repartit la grand-mère.

— Comme j'l'haguissais ! comme j'l'haguissais ! reprenait la Gothe, tandis qu'une lueur fauve s'allumait dans ses grands yeux pâles.

Une rage sourde s'emparait de tout son être et la secouait au souvenir de ses douleurs passées. Cette figure, si placide tout à l'heure, se revêtait d'une expression menaçante ; ses narines s'enflaient et frémissaient sous l'empire d'une puissante émotion ; cette bouche, qui souriait si béatement, se crispait maintenant et les longues aiguilles de son tricot s'entrechoquaient brusquement entre ses doigts nerveux. Les années, la mort même, n'avaient rien fait oublier, tant l'épreuve avait été cruelle, et les épaules saignaient encore sous le joug de ce dur esclavage.

Peut-être était-il sous l'influence de la boisson et pas toujours responsable de ses actes, dit Louise, qui sentait un vague besoin d'excuser une brutalité si féroce.

— Non, répondit durement la Gothe. J'aurais donné avec plus de contentement tout l'argent de ma gâgne pour qu'il se saoule, parce qu'il était toujours meilleur pour moé quand y avait un coup dans la tête. Mé, j'cré que la mauvaiseté et le plaisir de m'martyriser l'empêchaient de se mettre en train, vu que je pouvais me sauver dans ces escousses-là et qu'i voulait jamais m'avoir plus loin que la longueur de son bras.

— Combien d'années a duré ce supplice ?

— Huit ans, mam'zelle, huit ans qui ne finissaient plus à le servir, à travailler pour lui et à endurer toutes sortes de cruyautés. Ça t'y été long ! ça t'y été long, bénite Maria ! On n'en meurt pas, pi c'est toute. C'est lui qui est mort avant, là, tout d'un coup, sans avoir le temps de s'recommander au bon Dieu ni à personne. Il était assis dans la grande chaise, près du fouyer, et en se penchant pour prendre un tison pour allumer sa pipe, i ne s'est plus r'levé. Quand Toinette, la fille du premier lit, s'en a-t-aperçue, i avait déjà les mains et les pieds, sous l'respect que j'vous dois, frettes comme une belle glace et i ne gigottait pu que d'un œil. On a couru au prêtre vite et vite. Comme M. l'curé s'en r'venait à la course pour y donner l'extramonction, y a fallu que c't'entremetteux de Jacques Bonsens aille y dire à la porte que le défunt était fini. M. l'curé y a dit comme ça : Malheureux, pourquoi que tu m'as dit ça ? Et y a r'viré sur ses pas : i aurait pu au fin moins l'confesser.

— Comment aurait-il pu le confesser, puisqu'il était mort ?

— Mé, est-ce que vous ne savez pas, mam'zelle, vous si bien éduquée, que du moment qu'un homme n'est point mort quand M. l'curé laisse son presbytère pour aller le voir, qu'i a toujours l'pouvoir de le faire r'venir assez longtemps pour entendre sa confession ? Seulement i faut point dire au prêtre qu'i est mort, parce que dans ce temps-là, i peut pu rien faire.

— Avez-vous eu peur de votre défunt mari ? demanda curieusement Madeline que cet étrange récit intéressait vivement.

— Non, répondit-elle rageusement. Celui qui l'tenait ous' qu'i était de l'aut' côté l'tenait ben, je vous l'assure... M. l'curé voulait que j'y fasse dire des messes, mais j'le connaissais mieux que lui, et j'savais ben que l'défunt était si entêté qu'i ferait son temps sans s'faire aider de personne, d'moé surtout.

La pluie avait cessé de tomber. Quelques nuages, chassés par le vent, couraient encore çà et là à travers le firmament, mais le soleil frais et radieux, au sortir de son bain, envoyait gaiement à la terre, du bout de l'horizon, son dernier baiser avant de s'endormir.

— Étiez-vous à la maison quand mourut votre mari ? demanda encore Madeline.

— Non, je lavais au battoite à la petite rivière... ça m'a fouté une tape, allez ! quand on vint m'dire que l'défunt était trépassé... Mé, j'peux ben dire, ajouta la Gothe, retrouvant tout à coup son gros rire niais, que ça été la dernière qu'i ma donnée !...

Toute notre gratitude à Mme Lucille Marion et M. Jean-Yves Dupuis.

Comment ÉCRIRE UN LIVRE

par Jean-François Beauchemin

Tu commences par devenir écrivain. Tu quittes l'université, puis tu rentres à la maison et tu ranges ton diplôme au fond d'un tiroir. Tu ne tires surtout pas de gloire de ce morceau de papier qui ne fera jamais que te confirmer dans ta capacité de *lecteur*. À cette étape, tu n'as encore rien d'un poète ou d'un romancier. Mais, c'est vrai, tu auras beaucoup lu pendant ces quelques années d'études. Fort bien. Un écrivain, après tout, n'est à peu près rien d'autre qu'un super-lecteur. Mais le plus difficile est devant toi : il te faut maintenant unir à ce boulot de lecteur celui de l'équarrisseur de poutres, du navigateur solitaire et du dompteur de lions.

Il n'est d'ailleurs pas si important que tu aies fréquenté les écoles. L'essentiel est ailleurs. Sais-tu comment abattre un arbre, éviter de le faire tomber sur ta maison ? Quand, sous les coups de ta hache, le bouleau s'effondre exactement à l'endroit que tu avais prévu, tu peux saisir ton crayon. Connais-tu l'art de débiter ton arbre en billots, puis de placer ces billots en rangées bien droites sous l'appentis ? Alors tu peux songer à écrire.

Le mieux serait que tu sois *né* écrivain. Car alors tu auras entrepris très tôt ta carrière de lecteur. Si tu es *né* écrivain, les mots te sont venus de bonne heure : à 5 ans tu chaussais sans doute déjà tes hautes bottes de cuir, tu empoignais une chaise et un fouet et tu commençais à tourner autour de ton premier lion. À 10 ans tu dépiautais ta première poutre et à 14 tu partais sur ton bateau, seul avec ton âme et tes millions de mots. Retiens bien celui-là : ton *âme*. Tu peux te permettre de n'avoir qu'un talent ordinaire, ou une imagination convenue, et même une pensée qui ne fracasse rien. Mais pour écrire véritablement, il te faut une âme plus étonnante que les autres.

Tu es prêt à écrire ton livre. Oh, mais voici déjà le premier piège. Tu marches dans la jungle, ta machette à la main, tu avances, tu avances, ça va, le sentier s'ouvre devant toi. Puis ça y est, tu mets le pied au mauvais endroit et tu te retrouves suspendu à la branche d'un arbre, le corps enveloppé dans le filet du trappeur. Tu passes quelques heures la tête en bas à te débattre, puis tu te libères enfin. Tu tombes assez durement sur le sol, mais tu as bien compris la leçon : tu ne dois pas songer à faire un livre. Tu ne dois penser qu'à écrire.

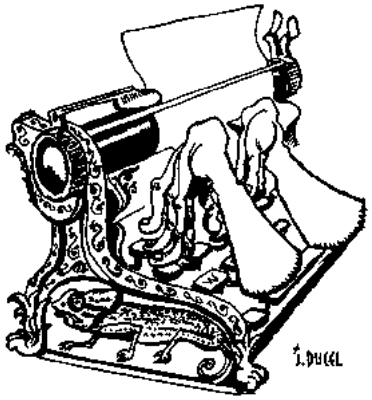
Tu écris dix, parfois quinze pages chaque jour. Tu bombes le torse, tu te dis : « Je suis un écrivain, puisque j'écris quinze pages par jour ! » Et pourtant tu sens bien que le lion se joue chaque jour un peu plus de ton fouet et de ta chaise. Une fois, tu sens sa crinière couleur de sable te frôler, tu hésites une seconde et c'est la seconde qui fait tout basculer : le fauve profite de ton hésitation pour s'approcher un peu plus puis, d'un coup de dents, il t'arrache un morceau de ta botte. Tu ne fais plus tant le fier. À partir du lendemain, tu n'écris plus qu'une seule page par jour. Tu consacres cinq, six heures à l'achèvement de tes vingt-trois lignes quotidiennes. Mais il t'arrive d'apercevoir dans ces lignes-là l'étonnant reflet de ton âme.

Tu décides de te procurer un petit carnet. Tu penses : « Tous les écrivains ont un carnet ! » À la fin de ta journée de travail, quand tu sors te promener tu emportes avec toi ton crayon et ton carnet. Tu notes tout : la couleur du ciel, le bruit de tes pas, le moindre soubresaut de ton esprit. Tu songes déjà aux belles phrases que t'inspireront, demain, ces notes prises au hasard. C'est d'ailleurs ce que tu fais : le lendemain, tes notes te servent d'appui, tu t'y adosses comme au chambranle d'une porte. Tu écris grâce à elles des phrases formidables. Mais le soir tu comprends que tu as raté ta journée : pendant cinq, six heures, tu as momentanément cessé d'être un écrivain. Cela arrive. Tu te crois écrivain pour de bon et tu réalises qu'on n'est jamais écrivain pour de bon. Pour toutes sortes de raisons (il pleut, ta mère est malade, ton auto ne démarre plus) tu deviens, l'espace de quelques heures, de quelques jours et même de quelques semaines, quelque chose d'autre : un rédacteur, un traducteur, un professeur. Pourtant ton carnet regorge de descriptions, de bons filons. Un jour tu oublies le carnet chez toi et tu te rends compte qu'il ne t'a pas manqué. De retour devant l'écran ou ta page, tu découvres que ta pensée seule te suffit. Tu jettes ton carnet à la poubelle. Tu continues à apprendre. Tu équarris ta poutre.

Tu fais l'épicerie, la lessive, le budget, tu sors les poubelles. Tu te surprends un peu d'être demeuré le même homme qu'avant, d'être en somme encore semblable à tout le monde. Tant d'écrivains t'ont laissé croire le contraire : que l'écriture les avait transformés, qu'elle les

avait ennoblis, en quelque sorte. On ne devrait écouter que d'une oreille distraite, ou avec pas mal de méfiance, les écrivains (et les gens en général) qui s'imaginent que leur travail les place au-dessus des autres. Pourquoi tant d'écrivains mettent-ils le pied dans le piège, et se retrouvent-ils la tête en bas à se débattre dans les mailles du filet ?

Tu pressens que tu devras t'habituer à vivre dans l'anonymat presque complet, et aussi dans une certaine pauvreté. Tu seras seul sur ton bateau, et ton unique bien sera ta boussole, ton âme étonnante. Oh, sans doute, la télévision t'appellera de temps à autre, et les journaux écriront ton nom dans leurs colonnes. Tu gagneras évidemment un peu d'argent, et il t'arrivera peut-être même de remporter un prix, une médaille. Mais le plus souvent tu t'étonneras de cette solitude et de ce dénuement auxquels l'écriture t'a mené. Et c'est ici qu'il me faut te parler de la mort. Tu découvres que tu te sens toujours en contact avec elle. Tu ne l'as pas voulu, c'est ainsi. Et pourtant tu es un homme joyeux, certainement le plus joyeux que tu connaisses. Comment expliquer cela ? Plus tu songes à cette question, plus tu crois que c'est ce qui explique ton choix de devenir écrivain. Tu veux, en creusant au plus profond des êtres, en interrogeant leur vie, leur pensée et leur mort, célébrer l'existence. Tu sais que tu n'as pas à t'inquiéter ou à te méfier de cet intérêt pour la mort. Ta curiosité n'est pas le signe d'un désespoir ou d'un esprit morbide, mais d'une exigence. Tu as beaucoup réfléchi depuis quelque temps à la brièveté des existences, à leur fin inéluctable. L'espèce d'écho qui résulte de cette réflexion t'instruit de ce que les choses ne te révèlent qu'à moitié. Si tu t'intéresses tant à la mort, c'est que tu y vois un reflet souvent plus exact que celui que tu aperçois dans tes songes, tes desseins et même tes actions. La vie, une certaine vie, obsédante, tragique et magnifique, y brille toujours.



C'est ce qui te permet d'être l'écrivain que tu as choisi d'être. Car tu veux, n'est-ce pas, te concentrer presque exclusivement sur la puissance évocatrice des mots. Tu lis toujours beaucoup, et tu t'interroges : tu remarques que dans les livres de littérature générale, bon nombre d'écrivains ont curieusement écarté l'idée que la langue écrite est un objet tout aussi important que l'intrigue qu'ils développent. Et cependant, comme eux, tu racontes bel et bien toi aussi une histoire. Mais tu apprends un peu plus chaque jour à ne plus poser le pied dans le filet du trappeur : tu n'es pas paresseux, la pensée que tu couches sur le papier peut bien être complexe, pourquoi pas ? Tu décris dans tes vingt-trois lignes quotidiennes des existences faites de feux et de dangers, comme le sont d'ailleurs la plupart des existences. Tu t'intéresses aux faits. Mais il y a en plus dans cette évocation la petite musique d'un souffle vivace, prenant, comme glissé à l'oreille. Cela afin peut-être d'évoquer une sorte de ferveur : celle de la vie, foisonnante, soutenue, terrible et magnifique.

Presque tous les écrivains que tu connais te disent de ne jamais penser à ton lecteur lorsque tu écris. Presque tous affirment qu'il faut pour bien écrire ne penser qu'à soi-même, n'écouter que sa propre conscience. Tu risquerais autrement, ajoutent-ils, de te censurer, de dévier de la trajectoire que tu t'es fixée en embarquant sur ton bateau. Cela te trouble, puisque tu sais bien que sans lecteur l'écrivain n'existe pas. Presque tous les écrivains que tu connais te disent qu'eux seuls savent ce qui est bon pour leur livre. Tu n'es pas si sûr de toi. Surtout, tu ne succombes pas à la grossièreté envers ton lecteur. Au contraire : tu l'écoutes. Tu n'écoutes même que lui. Tu équarris ta poutre en te demandant s'il sera chez lui dans la maison que tu bâtis. Au besoin, tu flanques quelques murs à terre.

En écrivant ton livre, tu as toujours à cœur de décrire un être humain nouveau, en qui l'instinct, l'intelligence et la sensibilité cohabitent non seulement sans se nuire, mais au contraire se complètent plutôt. Tu ne cherches pas à dépeindre un être parfait, sans reproches ni conflits ou démons intérieurs. Tu songes à ton lecteur. Tu souhaites seulement que cette description que tu fais d'une certaine humanité le réconcilie avec sa propre imperfection, et lui rappelle en cela non seulement les misères, mais surtout les grandeurs du cœur humain. Pour cela, tu choisis de montrer à ton lecteur des gens qui lui ressemblent, non pas tellement dans leurs faits et gestes, ni même dans leur histoire personnelle, mais plutôt dans une espèce de mécanique universelle du sentiment, commune à tous. Tu comprends de mieux en mieux cette idée qu'il te faut toujours, pour arriver à cela, compter avec le langage. Tu veux que l'histoire que tu écris tire sa profondeur, et presque son sens, de l'usage singulier que tu fais de la parole.

Tu ressens parfois le besoin de recourir à la poésie. Et cependant tu ne sais pas trop ce qu'est au juste la poésie. Mais tu sais que tu n'écriras pas de vers : presque personne ne parvient à en faire d'assez vrais. Tu ne te sers de la poésie que comme on se sert d'une pioche, ou d'une houe : pour creuser. Peu à peu, la poésie devient ta façon d'affirmer la vie secrète des choses. N'est-ce pas ton objectif premier, la raison pour laquelle tu entres chaque

jour dans la cage du lion, une chaise et un fouet à la main, en faisant prudemment quelques pas de côté ? Assez souvent, la poésie t'aide à accéder à l'intériorité que tu veux dépeindre, à te détourner d'une littérature succombant si facilement aux modes du jour, et presque tout entière occupée à décrire un monde d'apparences. Tu as compris récemment que la poésie n'est pas cette chose informe et très grave que tu croyais, mais qu'au contraire elle s'apparente à ce contact joyeux et infiniment concret, matériel, que tu entretiens avec la mort. Tu trouves dans la poésie non pas tant des mots et des phrases, mais une manière de vivre lucidement, dans laquelle la clairvoyance n'exclut jamais la sensibilité, les suggestions de l'instinct, les commandements de l'inconscient. Tu commences à te dire que la vraie pensée, après tout, est peut-être poétique.

Ton objectif est de mettre le plus possible dans la lumière l'âme plutôt que le visage, la perspective de l'esprit plutôt que le décor où les gens vivent, de donner vie à leurs songes, leurs desseins, leurs délires et leurs recueillements. C'est pour cette raison que tu refuses toute phrase qui n'éclaire pas directement ton propos : tu résumes d'un mot les événements, tu fuis l'effet, les coups de théâtre, les rebondissements. Tu files sur l'eau, tu prends de travers chaque vague : ta proue coupe la houle comme un couteau. Tu ne cèdes qu'au nécessaire, et c'est pourquoi ton livre ne sera pas très volumineux : il ne te sert à rien de consacrer le tiers de tes pages à des descriptions de paysages, de maisons ou de vêtements. Ta langue aussi est dépouillée. Tu fais de ton mieux pour qu'elle demeure souple, exacte, sans précipitation. Que te reste-t-il à la fin ? L'essentiel : des êtres vus de l'intérieur, des natures, des âmes dont la présence et la force sont d'autant plus affirmées qu'elles ne sont plus encombrées de leurs masques. Tu t'inquiètes peut-être du peu de poids de tout cela. Et pourtant ton livre commence non pas à s'alourdir mais à se charger d'une aisance nouvelle, ces pages-là laissent un peu plus chaque jour en toi une trace qui n'est presque rien, une patte d'oiseau dans la vitre, mais qui fonde presque toute ton existence.

Ton patient travail porte ses fruits : tu distingues de plus en plus le profil de l'écrivain qui veut sourdre de toi-même. Après ce jaillissement que furent tes premières pages, tu as senti les effets durables du temps qui passe, de l'attention que tu portes à l'esprit des gens, aux objets, aux hasards. Tu ne regrettes pas les longs tâtonnements qui te furent nécessaires à partir de la page trente. Ton livre prend sa forme, qui n'est étrangement pas celle que tu projetais au départ. Tu n'aimes jamais tout à fait ce que tu écris, mais le murmure que tu crois entendre lorsque, de loin en loin, tu relis une page, t'apaise suffisamment.

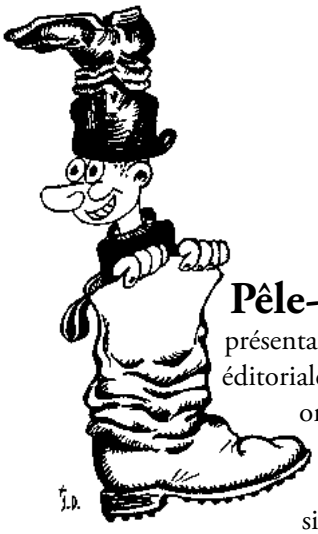
Tu réalises tout à coup que tu n'as jamais souffert de ce mal mystérieux que d'autres ont appelé *syndrome de la page blanche*. À la longue, tu as compris que tu n'as pas à t'inquiéter : si les idées viennent à te manquer, tu n'as qu'à songer à ces quelques beaux mots si évocateurs : monde, esprit, étoiles. Non, tu ne souffres pas devant ta page : tu sais que les mots décident de tout.

Tu as quelques obsessions. Tu les mets dans ton livre. Tu écris presque à chaque page des choses à propos de l'amitié, de la douleur, de la joie, des chiens, des étoiles, de la mort, de l'inexistence de Dieu. Au début tu t'effrayais, tu croyais n'être qu'une sorte de radoteur. Tu découvres à présent que ces obsessions sont le cœur de ta vie, ce que tu connais le mieux, et c'est ce qui fait que ton livre sera un vrai livre. Tu as cru pendant un moment que ton métier d'écrivain t'apprenait à ne craindre aucune de tes pensées. C'est l'inverse qui est vrai : tu es devenu écrivain parce que la profondeur de l'âme humaine, les sentiments même les plus terribles ou les plus obscurs ne t'ont jamais fait peur.

Tu n'es pas à la mode. Le cynisme ne t'intéresse pas. Lorsque tu regardes au loin tu n'es pas du tout désespéré quant à l'avenir de l'humanité. Tu aurais aimé vivre dans cinq cents ou mille ans, voir un peu à quoi ressemblera le monde du futur, que tu imagines volontiers plus intéressant que celui d'aujourd'hui. Une chose t'attriste : quand ces gens de l'avenir penseront à l'époque où tu vis, à cette civilisation qui est la tienne, leur jugement sera sévère. Ils diront sûrement : « Mais à quoi pensaient-ils ? Ils couraient à leur perte et ne faisaient rien. » Tu parles de cela dans ton livre.

Mais le passé aussi te captive. Quelle était ta vie il y a dix ans ? Tu avais tout juste 40 ans. Tes parents vivaient encore. Tu étais extraordinairement ignorant. Un grand malheur t'attendait. Tu racontes cela aussi dans ton livre.

Écriras-tu un jour le livre que tu souhaites ? C'est assez peu probable. Tu peux dompter le lion, le faire se dresser un moment sur ses pattes, mais tu vois bien qu'il reste toujours en lui un je-ne-sais-quoi de sauvage. Tu te dis que tu n'as plus le choix : tu seras écrivain jusqu'à la fin. Peut-être ainsi, à la longue, apprendras-tu comment écrire ce livre dont tu rêves. Après tout, ce n'est pas tout à fait impossible : d'autres l'ont fait avant toi. *L'étranger* de Camus n'est-il pas un livre parfait ? *Vol de nuit* de Saint-Exupéry n'est-il pas impeccablement écrit ? *L'écume des jours* de Vian n'est-il pas un pur chef-d'œuvre ? Tu ne te compares évidemment pas à ces géants. Mais je te connais : tu as à ton avantage une espèce d'instinct, une intelligence du corps qui juge et comprend les choses plus rapidement que ne le fait la pensée, et qui est presque l'équivalent du talent. C'est pourquoi tu sais plus que quiconque que l'écrivain écrit *avec son corps*, tout autant qu'avec son esprit. Tu décriras cela dans ton prochain livre.



À PROPOS DE BOTTES

Rubrique animée par Gérard Charpentier

Pêle-mêle liminaire. Soyez sobres dans la présentation de votre tapuscrit : 1 500 signes par page (norme éditoriale) si rien n'est indiqué ; en cliquant sur deux-trois onglets ou sur la barre d'état au bas de votre document, vous serez renseignés au signe ou au mot près, une seule police de caractères (imposée très souvent) simple et lisible, pas de fioritures ou illustration, foliotez, agrafez la liasse ; pas de spirale, ni réglette, ni couverture. Les jurés ont un grand nombre de nouvelles à évaluer, rendez-leur la lecture agréable. Une petite erreur subsiste dans de très nombreux règlements au sujet du signe ; rappelons qu'il peut être un caractère (du grec *kharattein* : « graver » : lettre, chiffre, signe de ponctuation ou symbole) **ou** un blanc entre deux mots, entre un mot et un point-virgule, un deux-points… (appelé espace [au féminin] en typographie). Dans un texte de 1 000 caractères, le nombre de signes sera ainsi de 1 200 en moyenne, la différence est considérable. En cas de doute, demandez donc à l'organisateur de le lever.

Quand ce dernier limite la participation aux « auteurs non édités » il faut généralement comprendre « non édités… à compte d'éditeur ». Si vous êtes autoédités (à compte d'auteur donc) ou avez fait paraître une ou des nouvelles en recueil collectif, en ligne, en revue : vous pouvez généralement participer.

À moins d'avoir de solides préventions contre La Poste, ne recommandez pas votre envoi.

Les organisateurs réclament le plus souvent des textes inédits et/ou non primés. Peut-on retailler, accessoiriser, rapiécer une œuvre parue afin de la proposer à nouveau ? Cela se pratique bien sûr, cela peut se voir ou pas, être accepté ou pas…

Ne faites pas apparaître vos nom et adresse(s) sur le tapuscrit mais sur un feuillet indépendant, vous soulagerez ainsi la personne chargée d'enregistrer et d'anonymiser les œuvres.

La présence des lauréats à la remise des prix est souhaitée, voire obligatoire pour empocher le prix. Il est évident dans ce cas que les frais de transports et d'hébergement doivent être à la charge de l'organisateur du concours. Ce dernier ne peut décemment pas « convier » un auteur à parcourir quatre ou cinq centaines de kilomètres pour lui décerner un diplôme et un chèque-lire, lireli lirela, de vingt euros…

Vous allez découvrir *infra* une sélection de concours auxquels participer cet hiver 2018-2019 : concours gratuits ou payants (aux frais d'inscription en rapport avec les prix décernés, car il est aberrant de s'acquitter de frais de participation supérieurs à 10 € lorsque aucun prix en espèces ou aucune publication ne récompense les lauréats). Sont absents de cette sélection les concours qui limitent la participation à une aire géographique trop réduite, département, Région.

Nous vous invitons bien sûr à lire scrupuleusement chaque règlement avant de concourir.

Pour signifier notre avis — tout relatif — sur ces concours, nous leur avons attribué des « encriers » (de 1 à 4). En gras, les adresses postales ou électroniques où adresser vos manuscrits.

Albertine-Sarrazin (Prix) : Ouvert à tous. Envoyer avant le 28/2/2019 une nouvelle inédite de 10 à 30 p. (3 000 caract./page) en 1 ex. par voie postale **et** par mail : **vivrevalflaunes@gmail.com** Inscript. : 16 € + 1 grande env. affranchie à 250 g. Prix au lauréat : 1 000 €. Publication en recueil. **Comité d'organisation du prix Albertine-Sarrazin, Association Vivre à Valflaunès, Mairie, 1, place Gabriel-Calmels, 34270 Valflaunès.**

Appaméennes du livre (Les) : Ouvert à tous. Envoyer avant le 31/3/2019 une nouvelle inédite de 5 p. max. de 30 lignes chacune en 7 ex. sur thème (phrase d'introduction : « Si je vous écris aujourd'hui… », et devra comporter un échange de lettres). Inscript. : 8 €. Prix aux lauréats : 300 €, 200 €, 150 €, 100 €. Publication en ligne. **Alain Rouch, Les Appaméennes du livre, Braguet, 09120 Rieux-de-Pelleport.** Tél. : 05 61 60 50 42. Courriel : alainphilipperouch@gmail.com

Armand Lunel/PEN club de Monaco (Prix) : Ouvert à tous. Envoyer avant le 31/1/2019 une nouvelle inédite de 60 000 signes min. à 70 000 max. en 3 ex. Inscript. : 10 €. Prix au lauréat : bon d'achat de 250 € et un trophée en bronze de B. Bussotti. Publication. **PEN club de Monaco, BP 171, 98003 Monaco Cedex.**

Bourbon-l'Archambault (Ville de) (25e éd.) **:** Ouvert à tous et gratuit. Envoyer avant le 16/3/2019 une nouvelle inédite de 12 000 signes

max. en 10 ex. sur thème (« Viens voir les comédiens »). Prix aux lauréats : 1 300 € à partager. **Médiathèque municipale, Mairie, 03160 Bourbon-l'Archambault.** Tél. : 04 70 66 54 15. Courriel : mediatheque@mairie-bourbon.com

Cercle pieussan Joseph-Delteil/Ville de Pieusse : Ouvert à tous. Envoyer avant le 28/2/2019 une nouvelle inédite et non primée de 10 p. max. sur thème (intégrer la phrase « La vie n'est que saveur ! Je sens donc je suis ! ») par mail (pas de PDF) : **delteilrib@gmail.com** Inscript. : 10 €. Prix au lauréat : 500 €. Publication possible. Mairie de Pieusse, Concours littéraire, 12, av. Jean-Brousse, 11300 Pieusse.

Cnous-Crous : Gratuit et ouvert aux étudiants des universités francophones. Déposer avant le 15/3/2019 une nouvelle inédite et non primée de 2 500 mots max. sur thème (« Révolution ») sur le site : **etudiant.gouv.fr** ou auprès des services culturels des Crous en 1 ex. Prix aux lauréats : 2 000 €, 1 000 €, 500 €. Publication en recueil. **Crous de Lille, service culturel, antenne Lille 1, résidence Bachelard, pavillon O, Cité scientifique, Av. Paul-Langevin, 59650 Villeneuve-d'Ascq**. Courriel : service.culturel@crous-lille.fr

ENSTA ParisTech/École polytechnique : Gratuit et ouvert aux auteurs non édités. Déposer avant le 31/1/2019 minuit une nouvelle inédite de 12 000 signes max. sur thème (« Alchimie des parfums. Le mystère des fragrances ») sur le site **http://nouvelles-avancees.ensta-paristech.fr** Prix aux lauréats : lots valeur de 2 000 €, 1 000 € et 500 €. Publication en recueil aux presses de l'ENSTA. ENSTA ParisTech, 828, bd des Maréchaux, 91762 Palaiseau Cedex. Courriel : concoursdenouvelles@ensta-paristech.fr

Fréjus (Ville de) : Ouvert aux seuls Français de métropole non édités. Envoyer avant le 31/1/2019 une nouvelle inédite de 1 000 mots sur thème (« Ma madeleine de Proust : réminiscences de bonheur ») par mail (format Word) : **s.bibliotheque@ville-frejus.fr et** par voie postale en 1 ex. Inscript. : 10 € + env. timbrée. Prix aux lauréats : 400 €, 150 € et lots. Publication. **Médiathèque Villa-Marie, Concours de la nouvelle en mille mots, 447, av. Aristide-Briand, 83600 Fréjus.** 04 94 51 01 89. Courriel : c.mouton@ville-frejus.fr

Hemingway (Prix) (15e éd.) **:** Gratuit et ouvert aux auteurs français ou étrangers déjà publiés. Envoyer avant le 31/1/2019 une nouvelle inédite et non primée de 22 500 signes max. sur thème (« Tauromachie ») par mail (format Word) à **prixhemingway@lesavocatsdudiable.com** Prix au lauréat : 4 000 € et un callejón aux arènes de Nîmes. Publication du recueil des meilleures nouvelles par les éd. Au diable Vauvert. Contacts : Jacques-Olivier Liby, 06 13 61 38 11 ; Peggy Delrue : 06 11 75 25 28. http://lesavocatsdudiable.tumblr.com

Hossegor (Ville de) : Gratuit et ouvert aux plus de 16 ans. Envoyer avant le 25/3/2019, 17 h une nouvelle de 7 000 signes min. à 27 000 max. en 1 ex. **et** par mail : **salondulivre@hossegor.fr** sur thème (« Mystère dans les Landes : on a volé la *Dame de Brassempouy* ! », et se dérouler dans les Landes). Prix aux lauréats : bon d'achat de 200 €. **Mme la présidente du jury, Concours de nouvelles, Mairie d'Hossegor, 18, av. de Paris, 40150 Hossegor.**

Jean Egen/Lautenbach (Ville de) Prix : Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 28/2/2019 minuit une nouvelle non primée de 10 p. max. en 3 ex. sur thème (le héros sera un enfant, dans le village de Schweighouse ou de Lautenbach ou dans la vallée de Florival). Prix aux lauréats : 200 €, 200 €. Publication d'un recueil. **Prix Jean Egen, Mairie de Lautenbach, 49, rue Principale, 68610 Lautenbach.**

Jeune écrivain (Prix du) (35e éd.) **:** Ouvert aux auteurs de 15 à 27 ans. Déposer avant le 15/2/2019 minuit une ou deux nouvelles inédites et non primées de 2 800 mots min. à 9 000 max. sur le site (pas de PDF) : **www.pjef.net/inscription/inscription-au-prix-du-jeune-ecrivain** Inscript. : 20 € pour les candidats français. Gratuit pour les autres. Prix aux lauréats : voyages, ateliers d'écriture, abonnements revues… Publication du recueil des œuvres primées aux éd. Buchet Chastel et une fiche de lecture seront adressés aux participants. Site : www.pjef.net Courriel : prix.pje@pjef.net Tél. : 05 61 56 84 85/00 335 62 23 20 99.

L'apporte-plume (Assoc.)/Pontault-Combault (Ville de) : Ouvert à tous. Déposer avant le 28/2/2019 minuit une nouvelle inédite et non primée de 10 000 signes max. (en 3 pages) sur thème (la nouvelle doit porter sur un 10e anniversaire) sur le site **www.lapporteplume.fr** (pas de PDF). Inscript. : 5 €. Prix aux lauréats : 200 €, 150 € et 100 €, plus lots de livres. Publication d'un recueil.

L'écriture prend le large (Assoc.) (7e éd.) **:** Ouvert à tous les majeurs. Envoyer avant le 15/2/2019 minuit une nouvelle inédite de 8 000 signes max. sur thème (« Forêts des hommes, Forêts du monde ») par mail (format Word) à **concoursdenouvellesthenac@**

orange.fr Inscript. : 10 €. Prix au lauréat : 400 €. Christine Jovenet, 5, place de l'Égalité, 17460 Thénac.

L'encrier renversé (Prix de) (31e éd.) **:** Ouvert à tous du 1er/1 au 15/5/2019 minuit. Voir règlement en fin de numéro.

Les Autanes : Gratuit et ouvert à tous les majeurs. Envoyer avant le 31/1/2019 un recueil manuscrit contenant de 10 à 15 nouvelles inédites et non primées (20 000 caract. max. chacune), sur thème (« L'illusion ») par mail (format PDF) : **editionslesautanes@orange.fr puis** par voie postale en 1 ex. Prix au lauréat : publication du recueil. **Les Autanes, rés. Le Pigeonnier, 57, route de Saint-Géry, 81310 Lisle-sur-Tarn.** Tél. : 06 03 25 16 76.

Les écrivains en Provence (Assoc.) : Ouvert aux auteurs non édités. Envoyer avant le 15/3/2019 une nouvelle inédite et non primée de 4 p. max. en 4 ex. sur thème (« Trente »). Inscript. : 10 € + 2 env. timbrées. Prix aux lauréats : 200 €, 100 €, 50 €. Publication en recueil. **Les écrivains en Provence, Concours de nouvelles, BP 7, 13710 Fuveau.** Courriel : concoursdenouvelles@fuveau.com

Lire sous les halles (Assoc.) (23e éd.) **:** Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 14/1/2019 une nouvelle inédite de 1 à 5 p. en 5 ex. sur thème (« Et vous trouvez ça beau ?... »). Prix aux lauréats : 100 €, 75 €, 50 €. Publication. **Association Lire sous les halles, Concours de nouvelles « Écrire sous Les Halles », 1, rue Jean-Jacques-Rousseau, 58300 Decize.** Tél. : 03 86 25 51 43.

Mairie de Chalabre (13 éd.) **:** Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 1er/3/2019 une nouvelle inédite de 20 000 signes max. en 6 ex. + une version numérique sur CD, DVD ou USB ! sur thème (« Sur la place publique »). Prix aux lauréats : bons d'achat de 100 €, de 80 €, de 60 €. Publication d'un recueil. **Concours de nouvelles, c/o M. Jean-Marc Lofficier, 18, cours Colbert, 11230 Chalabre.**

Malestroit (Ville de)/ Stéphane Batigne (éd.) : Gratuit et ouvert à tous. Déposer avant le 3/2/2019 minuit une nouvelle inédite et non primée de 2 500 mots max. sur le site : **www.passtemps-malestroit.bzh** (pas de PDF) sur thème (« C'est pas mon genre » ; et se situer à Malestroit). Prix aux lauréats : 200 € et lots. Publication du recueil collectif aux éd. S. Batigne.

Saint Ambroise (Revue) : Ouvert à tous. Envoyer avant le 15/2/2019 une nouvelle inédite et non primée de 6 p. max. (9 000 signes) en 2 ex. Inscript. : 7 €. Prix au lauréat : 300 €. Publication en recueil des 15 meilleures nouvelles. **Revue Saint Ambroise, 3, rue Cassini, 75014 Paris.**

Saintes (Médiathèques de) : Gratuit et ouvert à tous les majeurs. Envoyer avant le 15/1/2019 une nouvelle inédite et non primée de 10 000 à 15 000 caract. en 4 ex. sur thème (« L'isolement »). Prix aux lauréats : bons d'achat de 200 €, de 100 €, de 50 €. **Médiathèque François-Mitterrand, Concours de nouvelles, Place de l'Échevinage, 17100 Saintes.** Tél. : 05 46 98 23 86.

TriArtis (éd.) : Ouvert à tous les majeurs. Envoyer avant le 15/2/2019 minuit une nouvelle inédite de 25 000 signes max. sur thème (« Histoires extraordinaires au théâtre ») par mail (format PDF) : **triartis.editions@gmail.com** Inscript. : 5 €. Prix au lauréat : 150 €. Publication des 6 meilleures nouvelles en recueil. TriArtis, 19, rue Pascal, 75005 Paris.

Visions du futur : Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 7/4/2019 minuit une nouvelle inédite de 40 000 signes max. sur thèmes (voir site : www.presences-d-esprits.com) par mail (pas de PDF) : **visionsdufutur@presences-d-esprits.com** Prix aux lauréats : publication dans la revue *AOC* et abonnements revues.

• **Quelques sites web recensant les concours de nouvelles & appels à textes :** www.concoursnouvelles.com • appels-a-textes.fr • www.nouvelle-donne.net • www.forum-mda.com • www.inventoire.com • www.enviedecrire.com • www.mots-et-curiosites.com • webliterra.ch

C'est dans *L'ER*

• **Prochaine livraison :** Au sommaire du numéro 83 (fin mars 2019) de *L'encrier renversé* les meilleures nouvelles de l'édition 2018 du concours Ville de Castres/*L'encrier renversé*. Marc Nicolaieff, Marie-Christine Quentin, Marie-Claire Haguet, Catherine Bouguet, Gilles Verdet, Fabrice Schurmans, Jean-Paul Buchard, Arnaud Modat, Sylvestre Sbille, Nadia Marfaing, Sophie Lucas.

• **Blog :** encrierrenverse.canalblog.com
• **Facebook :** https://fr-fr.facebook.com/lencrierrenverse.nouvelles
• **Wikipédia :** https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Encrier_renversé
• **Adresses postale et Internet :** L'encrier renversé, 25, chemin de l'Arnac, 81100 Castres. encrier.renverse@wanadoo.fr

RECUEILS DE NOUVELLES

« La plus jeune des frères Crimson », de Thierry Covolo.
La couleur de ces 10 nouvelles, c'est l'Amérique des films des années 50, le monde de Robert Redford dans *Au milieu coule une rivière.* Pas New York ni la Californie mais le pays « profond » qui a fini par faire boule pour élire un Trump après nous avoir scotchés en étant capable d'élire un Noir. L'Amérique des taiseux avec son petit côté raciste et con. Et Thierry Covolo ne nous en dit pas trop non plus, il suggère et nous laisse faire notre part de travail pour soulever le petit coin du voile malodorant.
Pourtant on est plongé au cœur parce que les histoires sont souvent portées par un « je », jamais le même, de l'enfant de 14 ans au gars de passage dont la voiture tombe en panne. C'est toujours insolite et quand on se croit malin à deviner le fin mot de l'histoire qu'il agite devant nous comme le pompon sur les manèges de notre petite enfance, raté, on était à côté.
C'est prenant et beau, comme ce passage d'un début de nouvelle : « Sam, il avait plus ses parents. Il vivait chez sa grand-mère, un peu plus loin sur le même chemin que nous. Il savait pas ce qui leur était arrivé, vu que sa grand-mère changeait de version chaque fois qu'il lui posait la question. Une fois, c'était sa mère qui était partie et son père courait le pays à sa recherche. Une autre, c'était des bandits qui les avaient détroussés et assassinés. Ou encore, sa mère avait surpris son père avec une poulette et elle les avait fumés tous les deux avant de se pendre dans une grange. Ça et d'autres histoires. Qui pouvait dire si une seule était vraie ? »
Il y a aussi la vie des filles dans un monde rude, âpre et passablement lourd. Des filles qui se débrouillent, d'ailleurs. Comme celles de l'étrange titre parmi les 10 du recueil choisie pour chapeauter le tout, le « La » des frères Crimson qui s'avèrent deux filles très actives dans leur métier d'homme et imprévisibles.
C'est toujours avec plaisir qu'on lit Thierry Covolo et on peut être fier d'avoir aimé tout de suite cette voix particulière puisque *L'encrier renversé* a publié déjà plusieurs de ses textes et qu'il a même été le lauréat du concours 2015. Il publie là son premier recueil chez Quadrature, belle maison d'édition belge.

Jean-Louis Rech

Éditions Quadrature, 126 p., 16 €.

« La grandeur de l'Amérique », d'Emmanuel Roche.
Ayant vécu dans le Tennessee, Emmanuel Roche dans son recueil de nouvelles nous brosse dans une tonalité d'humour grinçant les vies d'une cinquantaine de personnages autour de Monteagle Mountain, pendant la dernière semaine des élections présidentielles en novembre 2016. Vies qui se juxtaposent et se croisent, de personnages « ordinaires » à travers lesquelles transpercent un peu d'amour et de bienveillance.
Dans certaines de ses nouvelles, l'auteur nous fait revivre par petites touches des oubliés de l'histoire américaine, les Indiens Cherokee *(Un peu de la flamboyance des cornouillers)* et des victimes de la guerre de Sécession *(Soleil couchant sur la montagne)*.
Une réussite à tout point de vue.

Philippe Bourdoncle

Éditions Paul & Mike, 328 p., 17 €.

ROMAN

« Le baiser de la cigogne », d'Hélène Laly.
En 2012, une nouvelle d'Hélène Laly sélectionnée pour le prix de *L'encrier renversé* et la Ville de Castres avait séduit les lycéens qui en avaient fait leur lauréate. C'était *La fée du canal Saint-Martin*. Ensuite, nous avions aimé un recueil de nouvelles fantastiques au titre tout aussi attrayant : *Si Einstein était une fille*. C'est un roman qu'elle publie cette fois, toujours dans le genre fantastique, mais on n'a pas besoin d'être un inconditionnel du genre pour aimer ce qui tombe de cette plume.
Bien sûr, on est dans un drôle d'endroit avec de drôles de gens, on ne sait pas trop où mais au bord de la mer. Le domaine sur lequel arrive Sunny Herling s'appelle Blue Morning Glories, les chênes y sont rouges et quand on s'y gare, c'est « sous le sycomore ». Dès l'entrée sur le domaine, tout est inquiétant. Les fleurs semblent vous suivre des yeux et une fait son rot après avoir gobé une araignée. Dans la demeure, comme dans les mauvais rêves, les couloirs s'étirent indéfiniment et, dans les chambres, on évite d'approcher les murs. Les gens ne sont pas moins étranges. Le maître de maison dont elle ne sait pas ce qu'il attend d'elle, l'intendante aussi hideuse que malveillante, des jumeaux nains qui réservent bien d'autres surprises, un chat répugnant, les chiens qui finissent par lui parler. Et quand elle se

promène à l'extérieur, ce n'est pas mieux : une friche industrielle apparemment désertée mais où notre héroïne finit par se voir menacée par des yeux qui deviennent des « globes » roulant bruyamment pour monter à l'assaut dans une vision cauchemardesque.
Mais rien n'est banal, tout est transfiguré par une langue pleine de surprises. Quand elle s'éveille, « le Soleil, caressant duvet d'oiseau, vi[e]nt se poser sur la joue de Sunny ». On y entend « un rire sec de branche cassée », la boue devient « un margouillis nauséabond », on y voit « un troupeau de nuages frileux qui se peloton-n[e]nt coude à coude, semblables à une poignée de vieilles sous un Abribus » puis la jeune fille fatiguée devient « soudain aussi lasse qu'une vieille abdiquant de toute volonté au soir de son existence ». S'il pleut, c'est « juste quelques averses hâtives qui pein[e]nt à imbiber le sol ».
Hélène Laly déroule une histoire souple dans la forme et très charnelle, pleine d'odeurs, de couleurs, de vibrations. Et pas du tout éthérée : on passe très souvent à table avec un rythme serré des repas où l'ambiance n'est pas des plus apaisées. D'ailleurs « une bruine plus fine qu'une gaze imbibait l'horizon de tristesse ».
On s'attache vite à cette jeune femme dont on comprend bientôt pourquoi elle n'a pas le choix d'aller ailleurs, ayant perdu trop tôt son dernier soutien, un merveilleux grand-père. Mais le fantastique a cet avantage que dans un monde où les nuages ont une conscience, comme les fleurs et les chiens qui parlent, elle peut se retrouver baignant dans la chaleur bienveillante de ce grand-père qu'elle ne voit plus mais qui veille sur elle.
Et pour la scène finale de la lutte entre le bien et le mal sur la plage, j'imaginais bien la jubilation de l'auteur à rappeler les dieux grecs manipulant les héros d'Homère sur la plage de Troie quand on a le soleil rejoint par la lune dont le quartier plonge à demi dans un nuage comme le croissant du matin dans le bol de lait, l'œil occupé par la bataille fantastique au-dessous. Je lui trouve la jubilation contagieuse. C'est « au plaisir des mots » !
C'est beau, ça fait du bien. Un vrai plaisir de gourmet.

Jean-Louis Rech

iPagination éditions, 261 p., 18 €.

De M à Z

L'encrier renversé **a ouvert ses colonnes à :**

Magali Mathis, Julie Matignon, Mauricette, Christian Maury, Denis Mazeran, Cécile Ménanteau, Emmanuel Ménard, Françoise Menninger, Paule Mérane, Jacqueline Mercier, Lydie Mercier, Marion Mercure, Jean-Claude Méresse, Jean-Jacques Méric, Claude Mesplède, Serge Meunier, Pierre Michel, Denise Miège, Georges-Noël Milcent, Gilbert Millet, Laure Missonnier, Arnaud Modat, Sylvie Moisant, Bernard Mollet, Micheline Montagne, Gilles Moraton, Marie-Hélène Moreau, Sigrid Morgane, Martine Morillon-Carreau, Florian Morin, Camille Morineau, Emmanuel Moses, Touhfat Mouhtare-Mahamoud, Virginie Mouligneaux, Fabrice Moulin, Yasser Moullan, Fabien Muller, Catherine Munier, Marie-Line Musset, Roland Nadaus, Stéphane Nappez, Michel Naudin, Marc Nicolaieff, Frédéric Nivaggioli, Mathilda No, Marius Noguès, Didier Nordon, Michèle Obadia-Blandin, Bérénice Oberlé, Anne-Claire Ordas, Joël Oustalet, Élisabeth Pacchiano, Fabienne Pacory, Louis-Gilles Pairault, Thibault Pairis, Jean-Marie Palach, Colette Panconi, Guy Panisse, Jean-Bernard Papi, Micky Papoz, André Paradis, Dominique Paré, Hugues Paris, Richard Parmentier, Melissa Parrinello, Parviz, Philippe Pays, Geneviève Peigné, Gilles Pellerin, Isabelle Pellier, Jean-Claude Perier, Françoise Pertat, Henri Pevel, Jean Pézennec, Marc Pfeiffer, Bertrand Philibert, Jean-Louis Picherit, Philippe Pillard, Nathalie Pillet, Catherine Pinaly, Georges Pochet, Roch Pons, Élisabeth Potdevin-Marin, Jean-Claude Poignant, Martine Poitevin, Roch Pons, Marie Pontacq, Xavier Poursines, Pascal Prévot, Françoise Provini-Sigoillot, Claude Pujade-Renaud, Marie-Christine Quentin, David Quéva, Sylvie Raffray, Jean-Yves Ragot, Michèle Rakotoson, Patrick Ramamonjisoa, Jean-Louis Ramond, Jean-Louis Rech, Dominique Renaud, Anne Reymond, Louis Reynes, Monique Riboulet-Laurent, Catherine Richard, Gildas Richard, Christine Riche, Yannick Rigaud, Fabienne Rinaudo, Jacques Robert, Élisabeth Rochlin, Marie-Françoise Roger, Christiane Rolland-Hasler, Yvonne Rollet, Frédéric Rollin, Monique Romagny-Vial, Roger Rossetti, Sylvie Rouch, Laurine Roux, Michel de Roy, Jean-Marc Rueda, Robert Ruwet, Laura Sabarthès, Alain Sagault, Olivier Salaün, Pierre Salducci, Simone Salgas, Yann Sallet, Catherine Salmon, François Salmon, Jean-François Samlong, Aboubakri Sao, Philippe Saubadine, Nathalie Saulnier, Annie Saumont, Élodie Sauvage, Marie Schembré, Catherine Schmoor, Jean-Paul Schneck, Éric Scilien, Sylvie Senanedj, Sandra Sergent, Tania Shebabo-Cohen, Shunga, Valérie Siarane, Chris Simon, Lorenzo Soccavo, Samuel Socquet-Juglard, Pierre Solié, José Solivères, Paul Solo, Martine Sombrun-Tesnière, Claude Sorel, Denis Soubieux, Sophie Stern, Marie-Odile Strey, Christian Suc, Sabrina Sudre, Alain Suffriti, Rémy Talbot, Adeline Tallent Pengam, Alain Tarrieu, Jean Terrier, Martin Thibault, Guillaume Thiberge, Pascal J. Thomas, Patrice Thoméré, Isabelle Thyssens, Ghyslaine Tiné, Henri Topage, Augustin Tost, Danièle Tournié, Adeline Tournier, Michèle Tournier, Adrien Tourtebatte, Laurence Toussaint, Loan Treca, Nicolas Tremblay, Cristina Triumph, Félix Trunfio, Marie-Léontine Tsibinda, Julie Turconi, Corinne Valton, Étienne Vanden Dooren, Maryse Vannier, Guy de Vansay, Luce Van Torre, Marie-Claude Varechon, Philippe Venant, Jean-Christophe Vera, Renée Verbeurgt-Paricard, Lou Vernet, Bernard Vernières, Philippe Veyrunes, Jacky Viallon, Pierre Vicard, Philippe Vidal, Guy Vieilfault, Viviane Villa-Lobos, Suzanne Villebrun, Fernande Vincent, Anne Vocanson, Abraham de Voogd, Louis Vuitton, Daniel Walther, Wernicke, Jacqueline Weyl, Hypatie Wills, Joëlle Wintrebert, Patricia Yves, Martin Zeugma, Christian Zimmermann.

Entre 2 livraisons • L'actualité des parutions

Nous vous présentons ci-dessous une bonne part de la production d'ouvrages ou nouvelles en revue (nouveautés ou rééditions, de langue française ou traductions) parus de mi-mars à mi-décembre 2018. Les auteurs de nouvelles en quête d'éditeurs trouveront ici un large éventail de maisons ou rédactions où envoyer leurs manuscrits en lecture. Nous allons nous efforcer au fil des numéros d'être le plus complet possible (recenser tous ceux qui agissent en faveur de la nouvelle n'est pas une petite affaire…). À terme donc, seront ici listées toutes les sorties du trimestre/quadrimestre passé. Vous découvrirez les titres (nouvelles ou recueils) inscrits de fraîche date aux catalogues des éditeurs « conventionnels » ou aux sommaires des périodiques dédiés au format court (tous genres confondus), mais également les œuvres proposées par l'édition « alternative » – parfois controversée – toute-présente aujourd'hui sur la Toile. Enfin, *last but not least*, celles du troisième vecteur (nombreux mais peu visible, partant moins aisé à promouvoir), celui de l'autoédition (papier ou numérique). Bonne lecture ! [Le prix des ouvrages indiqué est celui de la version papier. Les auteurs dont le nom est graissé ont été accueillis dans *L'encrier renversé*.]

Au rayon des disparutions : la *Revue Météque (advienne que pourrave),* animée par Jean-François Dalle, a rendu les clefs en novembre, après cinq ans d'existence.

Abiteboul Serge, « Le bot qui murmurait à l'oreille de la vieille dame ; et autres nouvelles numériques », éd. Le pommier, 166 p., 17 €.
Adamesteanu Gabriela, « Gare de l'Est », tr. du roum., éd. Non lieu, 300 p., 15 €.
Adichie Chimamanda Ngozi, « Autour de ton cou », tr. de l'angl., éd. Gallimard, 312 p., 7,80 €.
Adichie Chimamanda Ngozi, « Les arrangements et autres histoires », tr. de l'angl., éd. Gallimard, 256 p., 8,30 €.
Adrian Lara, « Rêves de minuit », tr. de l'angl., éd. Milady, 504 p., 8,20 €.
Alcovère Raymond, « En avoir ou pas », rev. *Squeeze*, n° 17.
Allais Alphonse, « Œuvres anthumes », éd. Robert Laffont, 1 248 p., 32 €.
Allan Nina, « La langue commune, l'indicatif présent, le connu », tr. de l'angl., rev. *Galaxies*, n° 53.
Ananos Janette, « Autour de madame Braoul », éd. Découvertes de la luciole, 113 p., 14,50 €.
Anceau Manuel, « Livaine : contes », éd. Ab irato, 136 p., 16 €.
Andréa Élis, « Les gens de nulle part », éd. L'harmattan, 67 p., 10,50 €.
Andrevon Jean-Pierre, « Presque déjà la fin », rev. *Galaxies*, n° 52.
Andrevon Jean-Pierre, « Vendredi », rev. *Galaxies*, n° 54.
Andriamampianina Sylvia, « Pourquoi on ne mange pas la tortue : contes de Madagascar », éd. No comment, 103 p., 12 €.
Anglade Jean, « Jean Anglade raconte », éd. Presses de la Cité, 195 p., 20 €.
Annabel, « La macaronade : policier historique, nouvelle », éd. Ex aequo, 29 p., 4 €.
Ansbert Henri, « Décharge(s) Hebdo », rev. *Squeeze*, n° 17.
Antonioli Giandomenico, « Le monastère des frères muets », tr. de l'ital., rev. *Galaxies*, n° 54.
Arcens Michel, « Lena : les désordres du Caravage ; et autres nouvelles », éd. Alter ego, 152 p., 16 €.
Arlt Roberto, « Un crime presque parfait », tr. de l'esp., éd. Cent pages, 96 p., 15 €.
Arné Jacques, « Regards », éd. Mutine, 93 p., 12 €.
Arnier Stéphane, « Bonne étoile », rev. *Etherval*, n° 13.
Arnoux Sylvie, « Une fin en soie : novella », éd. Mille cent quinze, 106 p., 7 €.
Atwood Margaret, « Neuf contes », tr. de l'angl., éd. Robert Laffont, 324 p., 21 €.
Auffray Mickaël, « Araignée », rev. *Harfang*, n° 52.
Auffray Mickaël, « L'homme qui était bien garé », rev. *Squeeze*, n° 17.
Auffray Mickaël, « Makina et autres boucheries », éd. La p'tite Hélène, 114 p., 16 €.
Auffray Mickaël, « Samskeyti », rev. *Rue Saint Ambroise,* 11/6/2018.
Austen Jane, « Lady Susan et autres nouvelles », tr. de l'angl., éd. Archipoche, 340 p., 7,80 €.
Avenel Coralie, « Le prix du désir », rev. *Etherval*, n° 12.
Ayraud Philippe, « Petits dérangements en famille ; suivis de Petits désordres entre couples », éd. du Petit pavé, 97 p., 12 €.
Azarel Jean, « Trans'hôtel express : récit », éd. Tarmac, 47 p., 10 €.
Bagage Lilie, « Dans la peau », rev. *Galaxies*, n° 53.
Bagnard Laurent, « Love is strong, mon amour », éd. Brandon, 157 p., 15 €.
Bailly Jean-Christophe, « Saisir », éd. du Seuil, 256 p., 20 €.
Balaert Ella, « Petit bouton de nacre », éd. Cours toujours, 80 p., 14 €.
Banville Anne, « Hier, aujourd'hui », rev. *Brèves*, n° 112.
Barbey d'Aurevilly Jules, « Les diaboliques », éd. Classiques Garnier, 361 p., 18 €.
Baret Jean, « Trademark », rev. *Bifrost*, n° 91.
Baroche Christiane, « Une fois passé le pont », rev. *Brèves*, n° 112.
Barrié Nathalie, « Dostoievskaïa », rev. *Nouvelle donne,* 31/7/2018.
Basseterre Luce, « Bob, textile futé », éd. Mille cent quinze, 27 p., 2 €.
Battut René, « Et si c'était lui… », rev. *Rue Saint Ambroise,* 22/10/2018.
Baud Patrick, « Nanofictions », éd. Flammarion, 128 p., 13 €.
Bauer Aya, « Bambouline : chroniques », éd. Les lettres mouchetées, 189 p., 14,50 €.
Bazin René, « Les trois peines d'un rossignol », éd. Via romana, 209 p., 19 €.
Bé Henri, « De l'autre côté », éd. Ombres d'Elyranthe, 240 p., 18 €.
Beaubourg Maurice, « Contes pour les assassins », éd. Tohu-bohu, 162 p., 18 €.
Bellelettre Didier, « Tous en scène et autres récits », éd. L'harmattan, 131 p., 15 €.
Bemels Antonin (de), « Daniel des mots », éd. maelstrÔm reEvolution, 36 p., 3 €.
Benadi Khalid, « Tadsan ivf izlfn/Faux sourire », tr. de l'amazighe, éd. Marsam, 56 p., 8 €.
Benchley Robert, « Pourquoi je déteste Noël », tr. de l'angl., éd. Points, 120 p., 5,90 €.
Béné Robert, « Ré : 10 villages, 10 nouvelles », éd. La geste, 144 p., 20 €.
Benkirane Kamal, « Les souliers mauves, et autres nouvelles », éd. Marsam, 112 p., 12 €.
Beriot Luc, « Trilogie de l'arrosoir : contes », éd. de la Com'Edit, 258 p., 16,50 €.
Bernard Tristan, « Le jeu de massacre », éd. L'arbre vengeur, 300 p., 14 €.
Bertani Cendrine, « À la frontière », éd. Ex aequo, 164 p., 14 €.
Berthod Dan, « Chroniques de l'absence », éd. Chloé des Lys, 199 p., 16,50 €.
Bessard-Duparc Fabrice, « Handy », rev. *Rue Saint Ambroise, 27/8/2018.*
Bessard-Duparc Fabrice, « Le voyage de noces de Mme Himbert », rev. *Rue Saint Ambroise,* 23/4/2018.
Bey Maïssa, « Sous le jasmin la nuit », éd. de L'aube, 176 p., 10 €.
Bing Jean-Baptiste, « Contes et nouvelles de Lémuronésie : récits d'Indonésie et de Madagascar », éd. L'harmattan, 163 p., 17,50 €.
Birnbaum Daniel, « Sur des brumes incertaines », éd. L'harmattan, 107 p., 13 €.
Biton Jean-Jacques, « Tourments et espoirs », éd. Ovadia, 180 p., 16 €.
Blanc Henri-Frédéric, « L'art d'aimer à Marseille ; suivi de Médocs d'amour ; précédé de L'homme-stylo », éd. L'Atinoir, 120 p., 11 €.
Blanchet Marie-Pierre, « Les élans de cœur d'une femme assise », éd. L'harmattan, 118 p., 14 €.
Blanck Dorothée, « La dériveuse », éd. Le bateau ivre, 216 p., 18 €.
Blasco Gauthier, « Symétrie », rev. *Squeeze*, n° 17.
Blot Jean, « Récits de jeunesse », éd. La bibliothèque, 160 p., 14 €.
Bobin Bernard, « Vendre », rev. *Nouvelle donne,* 1er/6/2018.
Boile Olivier, « Et tu la nommeras Kiev », éd. Nestiveqnen, 252 p., 19 €.
Boireau Jacques, « Les enfants d'Ibn Khaldoûn ; chroniques sarrasines », éd. PRNG, 116 p., 12,95 €.
Boland Micheline, « Des hauts et des bas », éd. Chloé des Lys, 178 p., 15,50 €.
Bonneau Vadis Sylvie, « Noir est l'arc-en-ciel : nouvelles noires », éd. Astoure, 112 p., 7 €.
Borges Jorge Luis, « Fictions », tr. de l'esp., éd. Gallimard, 208 p., 6,60 €.
Bottani-Zuber Anne, « Désirs et servitudes », éd. de L'aire, 222 p., 24 €.
Bouchet Elodie, « La chance n'existe pas », rev. *Etherval*, n° 13.
Boukhris Khaled, « Zeitnot », rev. *Nouvelle donne,* 2/7/2018.
Bounoider Bou, « Auderghem », éd. Acrodacrolivres, 106 p., 10 €.
Bourdel Hélène, « Rhapsodie et tarentelle », éd. Jérôme Do Bentzinger, 160 p., 19 €.
Bourdin Françoise, « Hors-saison ; et autres nouvelles », éd. Belfond, 264 p., 19 €.
Bove Emmanuel, « Petits contes », éd. Manucius, 72 p., 7 €.
Boyd William, « Tous ces chemins que nous n'avons pas pris », tr. de l'angl., éd. Points, 312 p., 7,40 €.
Brassard Jonathan, « Prochaine station », rev. *Solaris*, n° 208.
Brautigan Richard, « La vengeance de la pelouse », tr. de l'angl., éd. Bourgois, 215 p., 8 €.
Bredin Jean-Denis, « Comédie des apparences », éd. Odile Jacob, 186 p., 17,90 €.
Briand Julie, « Les lucioles évaporées », rev. *Rue Saint Ambroise,* 23/9/2018.
Briand-Seurat Philippe, « Les saisons de l'éloignement », éd. Le laboratoire existentiel, 32 p., 4 €.
Bry David, « Le roi de la clairière ; suivi de Ce que l'homme croit », éd. Mille cent quinze, 27 p., 2 €.
Burel Nathalie, « Devenir bleu, et autres textes », éd. Goater, 128 p., 14 €.
Buron Tom, « Berceuse de Tanger », rev. *Rue Saint Ambroise,* 19/11/2018.
Buyse Raphaël, « Lumières de Noël : contes inspirés de l'Évangile », éd. Salvator, 128 p., 14 €.
Buzzati Dino, « Le régiment part à l'aube », tr. de l'ital., éd. Robert Laffont, 149 p., 7,50 €.
Buzzati Dino, « Nouvelles inquiètes », tr. de l'ital., éd. Robert Laffont, 464 p., 10 €.
Buzzati Dino, « Nouvelles oubliées », tr. de l'ital., éd. Robert Laffont, 393 p., 12 €.
Buzzati Dino, « Panique à la Scala », tr. de l'ital., éd. Robert Laffont, 369 p., 10 €.
Cabane Michèle, « Que jamais on ne fait… », éd. Unicité, 88 p., 14 €.
Cachia Henri, « Cabossés en série : dernières nouvelles exclusives de la folie ordinaire », éd. du Volcan, 144 p., 12 €.
Cadeau Martin, « Le feu aux poudres », éd. Saint-Martin, 101 p., 15 €.
Caillois Roger, « Trois leçons des ténèbres », éd. Fata Morgana, 56 p., 11 €.
Calvino Italo, « La route de San Giovanni », tr. de l'ital., éd. Gallimard, 192 p., 6,60 €.
Camille Nicolas, « Une question de valeurs », rev. *Squeeze*, n° 17.
Camus Benoît, « Les enfants d'Ulhasnagar », rev. *Harfang*, n° 52.
Capek Karel, « Contes d'une poche et d'une autre poche », tr. du tchèque, éd. du Sonneur, 502 p., 24,50 €.
Capote Truman, « Mademoiselle Belle », tr. de l'angl., éd. Grasset, 136 p., 8,50 €.
Caradec François, « Monsieur Tristecon chef d'entreprise », éd. L'arbre vengeur, 70 p., 9 €.
Carlen Jean-Yves, « Le libraire a pris froid », rev. *Poésie première*, n° 70.
Carter Angela, « Vénus noire », tr. de l'angl., éd. Bourgois, 205 p., 8 €.
Cart-Tanneur Emmanuelle, « De tout pour faire un monde », éd. L'harmattan, 194 p., 19,50 €.
Caruso Olivier, « Ex silentio », rev. *Bifrost*, n° 91.
Carver Raymond, « Neuf histoires et un poème », tr. de l'angl., éd. de L'olivier, 176 p., 12,90 €.
Casanova Angèle, « Là où l'humain se planque », éd. Tarmac, 28 p., 8 €.
Cayer Mariane, « Le régal gelé », rev. *Solaris*, n° 207.
Célarié André, « Cendres maudites », éd. L'harmattan, 114 p., 14 €.
Chabert-Navarre Georgette, « Gens de toutes sortes », éd. Acala, 105 p., 12 €.
Chabot-Rodriguez Marie-Danièle, « Demain tu verras : nouvelles et brefs récits », bilingue, éd. Les Autanes, 202 p., 15 €.
Chadour Nelly, « Le don du roi de la colline », rev. *Galaxies*, n° 55.
Chalfoun Célia, « Autour d'elle », rev. *Solaris*, n° 208.
Chaon Dan, « Surtout rester éveillé », tr. de l'angl., éd. Points, 273 p., 7,40 €.
Charles Lise, « Voler est un acte de foi », rev. *Decapage*, n° 59.
Charrier Florence, « Constance et la fugueuse », éd. Eleusis, 216 p., 17 €.
Chesterton Gilbert Keith, « Petites choses formidables », tr. de l'angl., éd. Desclée de Brouwer, 255 p., 18,50 €.
Chevrier Emmanuel, « La rue », rev. *Nouvelle donne,* 20/11/2018.
Chiarello Fanny, « La vie effaçant toutes choses », éd. de L'olivier, 240 p., 17,50 €.
Christiaens Benjamin, « Collisions », rev. *Squeeze*, n° 17.
Christie Agatha, « Parker Pyne enquête », tr. de l'angl., éd. Le livre de poche, 320 p., 6,90 €.
Clarke Susanna, « Les dames de Grâce Adieu, et autres récits », tr. de l'angl., éd. Robert Laffont, 368 p., 9,50 €.
Clavel Fabien, « Rêvons c'est l'heure », rev. *Galaxies*, n° 52.
Clertan Francis, « Quand la Lande se raconte : Arue Cachen Lencouacq Roquefort… », éd. France Libris publications, 114 p., 18 €.
Cohen Françoise, « L'empreinte volée », éd. Tituli, 105 p., 14 €.
Cohu Véronique, « Histoires courtes pour personnes raccourcies », éd. Ex aequo, 62 p., 8 €.

Colanzi Serrate Liliana, « Notre monde mort », tr. de l'esp., éd. Buchet Chastel, 160 p., 13 €.
Colin Claire, « L'événement dans la nouvelle contemporaine », éd. Classiques Garnier, 437 p., 47 €.
Coll. « 100 courts chefs-d'œuvre : à lire en une heure, une soirée, une journée, le temps d'un voyage en train… », éd. La table ronde, 224 p., 9,60 €.
Coll. « Des animaux », éd. Marguerite Waknine, 64 p., 9 €.
Coll., « 12 nouvelles d'Arabie Saoudite. 3 », tr. de l'arabe, éd. L'harmattan, 67 p., 9,50 €.
Coll., « 13 à table ! : des écrivains s'engagent », éd. Pocket, 288 p., 5 €.
Coll., « 2018, 11 histoires de séduction », éd. Le 1 H.-S., 128 p., 6,90 €.
Coll., « À peine entré dans la librairie… », éd. Télémaque, 320 p., 10 €.
Coll., « Anthologie du Donbas », tr. du russe, éd. L'harmattan, 170 p., 19 €.
Coll., « Arnaques au Touquet », éd. Arthémuse, 163 p., 17 €.
Coll., « Atterrir sur le nuage jaune, et autres nouvelles : prix du Jeune écrivain 2018 », éd. Buchet Chastel, 320 p., 20 €.
Coll., « Black Berry ! : mauvaises nouvelles », éd. La Bouinotte, 280 p., 13 €.
Coll., « Bonne année ! 10 réveillons littéraires », éd. Gallimard, 112 p., 2 €.
Coll., « Bordeaux, nouvelles de 2050 », éd. Do, 168 p., 14 €.
Coll., « Chroniques des Îles du vent : Guadeloupe & Martinique », éd. Sépia/K édit., 199 p., 9 €.
Coll., « Chroniques du çà et là. 14, court », éd. PhB, 129 p., 12 €.
Coll., « Contes et nouvelles au château ouvrier », éd. Unicité, 272 p., 16 €.
Coll., « Créatures : anthologie des Imaginales 2018 », éd. Mnémos, 288 p., 20 €.
Coll., « Crime de sang-froid », éd. Sang-froid, 200 p., 14,90 €.
Coll., « Crimes et fantômes de Noël », éd. Archipel, 300 p., 18 €.
Coll., « Dangerous women. 1 », tr. de l'angl., éd. J'ai lu, 800 p., 9,50 €.
Coll., « Dangerous women. 2 », tr. de l'angl., éd. J'ai lu, 704 p., 9,50 €.
Coll., « Dans les villes du futur », éd. Arkuiris, 430 p., 18 €.
Coll., « Dans une goutte de mots : concours de nouvelles, éd. 2018 », éd. Passiflore, 100 p., 8 €.
Coll., « Dé-connexion : prix Louise Weiss de la littérature », éd. Presses univ. de Strasbourg, 118 p., 10 €.
Coll., « Dix femmes écrivaines du Bénin : histoires de famille », éd. Les impliqués, 157 p., 17 €.
Coll., « Dix-sept très courtes nouvelles anglaises et américaines, vol. 3 », bilingue, éd. Pocket, 256 p., 6,95 €.
Coll., « Dracones », éd. Elenya, 221 p., 18 €.
Coll., « Dracula, et autres histoires de vampires : de Goethe à Lovecraft, huit histoires de vampires », éd. Librio, 128 p., 2 €.
Coll., « Du noir en stock : nouvelles lauréates des concours depuis 2003, illustrées avec les photos lauréates des concours depuis 2005 », éd. du Horsain, 198 p., 8 €.
Coll., « Écrire en Charentes. 3 », éd. Lettre active, ? p., 12 €.
Coll., « En costumes d'huîtres », éd. La gidouille, 152 p., 16 €.
Coll., « Enfantillages : inédits », éd. André Odemard, 150 p., 11 €.
Coll., « Femmes des années 2020 », éd. Lamiroy, 89 p., 8 €.
Coll., « Histoire d'eaux en Normandie », éd. Le fanal, 176 p., 24 €.
Coll., « Histoires d'Uruguay », bilingue, éd. L'Atinoir, 240 p., 16 €.
Coll., « Impasse et perd », éd. La Gidouille, 150 p., 9 €.
Coll., « Je suis encore favela », tr. du port., éd. Anacaona, 250 p., 19 €.
Coll., « Jusqu'à la lie », éd. André Odemard, 152 p., 11 €.
Coll., « L'alibi concours de nouvelles », éd. Marcel Dricot, 229 p., 18 €.
Coll., « L'Amérique centrale raconte : 2018 », bilingue, éd. L'Atinoir, 180 p., 14 €.
Coll., « L'Institut », éd. PUG, 286 p., 19 €.
Coll., « La bataille du rail : cheminots en grève, écrivains solidaires », éd. Don Quichotte, 240 p., 16,90 €.
Coll., « La justice… : demain, ailleurs, autrement », éd. Arkuiris, 264 p., 18 €.
Coll., « La Marseillaise : encre noire », éd. Arcane 17, 160 p., 16 €.
Coll., « La revue : récits et fictions courtes », éd. Le serpent à plumes, 360 p., 27 €.
Coll., « Le polar : crime à Noirmoutier lors du départ du Tour de France : concours de récits, jeunes & adultes », éd. Vent-des-lettres, 225 p., 15 €.
Coll., « Le retour de Merlin, et autres nouvelles mystérieuses », éd. Bussière, 100 p., 6,50 €.
Coll., « Le sacrifice », éd. Fantasy, 302 p., 14,74 €.
Coll., « Le train », éd. Le soupirail, 104 p., 14 €.
Coll., « Les douze sales polars récidivent en Normandie », éd. de la Grande, 275 p., 15 €.
Coll., « Les nouvelles de l'été. 1, Le jour », éd. du Saule, 268 p., 19,90 €.
Coll., « Les nouvelles de l'été. 2, La nuit », éd. du Saule, 256 p., 18,86 €.
Coll., « Les petits meurtres de la Saint-Valentin : concours 2018 », éd. Triartis, 79 p., 10 €.
Coll., « Les sept œuvres de miséricorde », éd. Goater, 160 p., 14 €.
Coll., « Les tisseurs de mondes », éd. Arkuiris, 205 p., 18 €.
Coll., « Lettres de Lémurie. 1 », éd. Dodo vole, 195 p., 20 €.
Coll., « Lettres, et autres nouvelles : prix littéraire Alain-Decaux de la francophonie », éd. Invenit, 224 p., 15 €.
Coll., « Lumières noires », éd. La manufacture de livres, 196 p., 16,90 €.
Coll., « Magie Loire : nouvelles », éd. Ptit Louis, 204 p., 17 €.
Coll., « Marseille, an 3013 », éd. Gaussen, 160 p., 15 €.
Coll., « Météorites : attention chutes de pierre ! », éd. ENSTA, 111 p., 6 €.
Coll., « Musiques d'outre-mondes », éd. Arkuiris, 332 p., 18 €.
Coll., « Naissances : livre officiel pour les 40 ans des éditions de L'aire », éd. de L'aire, 334 p., 27 €.
Coll., « Nouvelles de Pérou », tr. de l'esp., éd. Magellan & Cie, 176 p., 12 €.
Coll., « Nouvelles de Suisse », éd. Magellan & Cie, 120 p., 12 €.
Coll., « Nouvelles de Taïwan », tr. du chin., éd. Magellan & Cie, 176 p., 12 €.
Coll., « Nouvelles du Sénégal », éd. Magellan & Cie, 144 p., 12 €.
Coll., « Océans : contes terribles et merveilleux », éd. Atlantica, 400 p., 22,90 €.
Coll., « Ombres de lune, et autres nouvelles du prix Hemingway 2018 », éd. Au diable Vauvert, 256 p., 15 €.
Coll., « Ombres », éd. Ombres d'Elyranthe, 227 p., 18 €.
Coll., « Osez… 20 histoires d'initiation sexuelle », éd. La musardine, 256 p., 8,90 €.
Coll., « Osez… 20 histoires sea, sex & sun », éd. La musardine, 256 p., 8,90 €.
Coll., « Osons la fraternité ! Les écrivains aux côtés des migrants », éd. Philippe Rey, 320 p., 19 €.
Coll., « OSR : premier siècle : nouvelles », éd. Slatkine, 242 p., 25 €.
Coll., « Paris, ville monde : un nouveau regard sur l'immigration », éd. Rue Saint Ambroise, 180 p., 12 €.
Coll., « Petites histoires sans frontières », tr. de l'ital., éd. Grenelle, 158 p., 15 €.
Coll., « Phobia », éd. J'ai lu, 256 p., 5 €.
Coll., « Quai(s) : nouvelles et photographies des concours 2018 : paroles des chansons Polaroïds Rock 2018 », éd. du Horsain, 74 p., 6 €.
Coll., « Quand l'amour déraille », éd. Flatland, 184 p., 12 €.
Coll., « Rencontres avec le diable : une petite anthologie de la peur », éd. Robert Laffont, 144 p., 5 €.
Coll., « Ruptures », éd. Wat production, 79 p., 6,50 €.
Coll., « Si votre ramage… », éd. du Bord du Lot, 154 p., 15 €.
Coll., « Sous les pavés la rage », éd. Arcane 17, 293 p., 20 €.
Coll., « Surgir : concours de la nouvelle George Sand : 14e édition », éd. L'harmattan, 109 p., 13,50 €.
Coll., « Ténèbres 2018 : 28 nouvelles inédites de fantastique & d'horreur », éd. Dreampress.com, 424 p., 20 €.
Coll., « Tourbillon », éd. de L'encre fraîche, 282 p., 18 €.
Coll., « Un dîner de cons : dix auteurs livrent leur secret culinaire : prix de la nouvelle érotique 2018 », éd. Au diable Vauvert, 161 p., 12 €.
Coll., « Une chic fille », éd. Inculte-Dernière marge, 156 p., 7,90 €.
Coll., « Une nuit à Manosque », éd. Gallimard, 128 p., 10 €.
Coll., « Utopiales 18 », éd. ActuSF, 440 p., 15 €.
Coll., « Vauriens », tr. de l'angl., éd. Pygmalion, 960 p., 25,90 €.
Coll., « Voyages de parfums : les abeilles de Guerlain », éd. Le cherche-midi, 192 p., 17,80 €.
Coll., « Voyages et aventures : recueil de nouvelles : prix Mandragore 2018 », éd. Mandragore, 242 p., 8,90 €.
Collette Sandrine, « Le tracteur », rev. *Sang-froid*, n° 10.
Congo Issaka, « Travers et revers », éd. L'harmattan Burkina Faso, 68 p., 12 €.
Cook Kenneth, « N'essayez jamais d'aider un kangourou ; et autres aventures imprévues du bush », tr. de l'angl., éd. Autrement, 500 p., 21,90 €.
Corneille-Renaud Janine, « Des temps… et des êtres… », éd. Complices, 287 p., 19 €.
Corniquet Claire, « Cartographie de la chique », éd. maelstrÔm reEvolution, 32 p., 3 €.
Coudray Jean-Luc/Salgari Emilio, « Les vantards de la mer », tr. de l'ital., éd. Zeraq, 112 p., 16 €.
Coupland Douglas, « Obsolescence des données : nouvelles + essais », tr. de l'angl., éd. Au diable Vauvert, 579 p., 25 €.
Coupry François, « Merveilles », éd. Pierre-Guillaume de Roux, 200 p., 23 €.
Cowan James, « Voyage autour de ma pipe », tr. de l'angl., éd. Hozhoni, 144 p., 14 €.
Croenne Stéphane, « Ne signe pas ça, Chloé », rev. *Etherval*, n° 12.
Cuvilliez Joëlle, « Il faut laisser Lucie faire », éd. Rhubarbe, 133 p., 12 €.
Dagenais Luc, « La déferlante des mères », rev. *Solaris*, n° 207.
Dambrine Sylvie, « Viens… je vais te raconter », éd. Presses du Midi, 131 p., 16 €.
Dartevelle Alain, « Seul ce soir », rev. *Galaxies*, n° 54.
Daussain Jacqueline, « La journée mondiale de la gentillesse », éd. Quadrature, 128 p., 16 €.
Davert Stéphane, « Des cauchemars pour l'anthroposphère », rev. *Galaxies*, n° 52.
Décamps Fabrice, « Suprême Matilda », rev. *Squeeze*, n° 17.
Decker Dorian, « Petits contes pour maçons sages », éd. F. Deville, 128 p., 15 €.
Delahaye Hubert, « Histoires de mers », éd. L'Asiathèque, 144 p., 14,50 €.
Delalandre Cécile, « Seule si là », éd. Le bateau ivre, 104 p., 16 €.
Delerm Philippe, « Entrées libres », éd. du Rocher, 170 p., 7,90 €.
Delorme Pierre, « Les contes de maître Entaï », éd. Metvox, 163 p., 18 €.
Delville Louis, « Le livre des surprises », éd. Chloé des Lys, 126 p., 13,50 €.
Denon Dominique-Vivant, « Point de lendemain : versions de 1777 et de 1812 », éd. de L'escalier, 92 p., 9 €.
Déon Michel, « Un citron de Limone ; suivi de Oublie… », éd. Gallimard, 113 p., 2 €.
Deslacs Andréa, « Ensemble », rev. *Etherval*, n° 12.
Deslacs Andrea, « Les mitigants », rev. *Galaxies*, n° 52.
Desroziers Marianne, « Fantasmagories : Contes noirs et flamboyants », éd. de L'abat-jour, 128 p., 12 €.
Dessaint Pascal, « En attendant Bukowski », éd. SCUP, 158 p., 12 €.
Desterbecq Philippe, « Ici ou au-delà », éd. Chloé des Lys, 145 p., 18,60 €.
Devésa Jean-Michel, « L'empreinte du souvenir », éd. maelstrÔm reEvolution, 36 p., 3 €.
Di Rollo Thierry, « Brumes fantômes », rev. *Bifrost*, n° 92.
Diaz-Florian Mireille, « La fosse aux ours », rev. *Brèves*, n° 112.
Dick Philip Kindred, « Electric dreams », tr. de l'angl., éd. J'ai lu, 384 p., 7,90 €.
Didierlaurent Jean-Paul, « Macadam », éd. Gallimard, 160 p., 6 €.
Diégo Lyonel (de), « Le bal des tartuffes : la vie n'est qu'une farce », éd. La trace, 210 p., 20 €.
Dimixson Perfection Winner, « Les prédateurs », éd. L'harmattan Congo, 129 p., 14,50 €.
Dogman Robert, « Nouvelles des bas-fonds », éd. Brumerge, 231 p., 17 €.
Dorais David, « L'esclave du château », éd. Leméac, 152 p., 20,95 $.
Dormond Hélène, « L'air de rien », éd. Plaisir de lire, 133 p., 13 €.
Dormond Sabine, « Ma place dans le circuit », éd. Luce Wilquin, 160 p., 16 €.
Doronine Andreï, « Transsiberian back to black », tr. du russe, éd. 10/18, 216 p., 7,10 €.
Drecq-Espargelière Philippe, « Au cœur de la baleine », éd. F. Deville, 80 p., 12 €.
Dubois-Chabert Jean-Louis, « Les fantômes de Lesbos », rev. *Brèves*, n° 112.
Ducobu Michel, « Un Belge au bout de la plage », éd. MEO, 171 p., 16 €.
Ducobu Michel, « Un Belge au bout de la plage », éd. MEO, 172 p., 16 €.
Dufrenne Thierry, « Nouvelles ardennaises thanatotractrices », éd. Ex aequo, 87 p., 10 €.
Dussart Jean-Henri, « Silence », rev. *Poésie première*, n° 71.
Dutourd Jean, « Les dupes », éd. Dilettante, 160 p., 17 €.
Duvanel Adelheid, « Anna & moi », tr. de l'all., éd. Vies parallèles, 112 p., 18 €.
Eberhardt Isabelle, « Pages d'Islam », éd. Grasset, 256 p., 9,90 €.
Ebokea Marie-Félicité, « Sagesses et malices de M'Bolo, le lièvre d'Afrique », éd. Le livre de poche, 160 p., 6,90 €.
Eisenberg Jesse, « La dorade me donne le hoquet : chroniques », tr. de l'angl., éd. Le livre de poche, 320 p., 7,90 €.
El Baze Eric, « Le délit de regard », rev. *Présences d'esprits*, n° 92.
Emery Alain, « Les sandres », rev. *Harfang*, n° 53.
Emery Alain, « Partition pour chevrotine », éd. Paul & Mike, 113 p., 12 €.
Essirard Jacky, « L'anniversaire du cochon », rev. *Harfang*, n° 52.
Estay Anne Ségolène, « Cartographie des corps », éd. Le laboratoire existentiel, 24 p., 6 €.
Estienne Cécil (d'), « Sylvie », rev. *Harfang*, n° 52.
Estienne d'Orves Nicolas (d'), « Narcisse et moi », éd. Castor astral, 256 p., 10,90 €.
Eugène, « Le livre des suites : nouvelles », éd. L'âge d'homme, 368 p., 17 €.
Eugenides Jeffrey, « Des raisons de se plaindre », tr. de l'angl., éd. de L'olivier, 304 p., 22,50 €.
Eximeno Santiago, « Fragments de fleurs aux pétales cramoisis », tr. de l'esp., éd. Gephyre, 148 p., 16 €.
Farré Jean-Paul, « Philharmonie… ni peau d'chien : trois nouvelles fantaisistes sur nos classiques », éd. Archimbaud, 78 p., 12 €.
Favier Emmanuelle, « Sommeil paradoxal », rev. *Brèves*, n° 112.
Fénéon Félix, « Hombre : nouvelles en trois lignes », éd. Cent pages, 432 p., 28 €.
Findley Timothy, « Bons baisers du pays des hypocrites et autres nouvelles », tr. de l'angl., éd. Le livre de poche, 224 p., 7,40 €.
Fitzgerald Francis Scott, « Je me tuerais pour vous, et autres nouvelles inédites », tr. de l'angl., éd. Le livre de poche, 480 p., 8,20 €.
Florence Nicolas/Piemme Alice, « Infâme ou L'art scélérat », éd. Aden, 131 p., 16 €.
Fontaine Alain, « 36 chandelles », éd. Ex aequo, 104 p., 10 €.
Fouassier Luc-Michel, « Petites foulées au bord d'un canal », éd. Quadrature, 66 p., 10 €.
Fournel Paul, « Un drame au village », rev. *Brèves*, n° 112.
Fournet François, « Très loin », rev. *Squeeze*, n° 17.
Froger Thierry, « Les anges », rev. *Harfang*, n° 52.
Frontère Laurent, « Letras deu molin d'Arbus », en béarnais, éd. Per Noste, 175 p., 9,50 €.
Gabaldon Diana, « Le cercle des sept pierres », tr. de l'angl., éd. J'ai lu, 768 p., 18 €.
Gadet Steve, « Fleur de lys », éd. Présence africaine, 181 p., 12 €.
Gaiman Neil, « Signal d'alerte : fictions courtes et dérangements », tr. de l'angl., éd. Au diable Vauvert, 450 p., 22 €.
Gal Paul Martin, « Que cesse la nuit, et autres aventures d'Irvin Murray », éd. Nestiveqnen, 348 p., 20 €.
Garel Florence, « Des morceaux de malveillance », éd. des Tourments, 112 p., 12 €.
Gasulla Jérôme, « #Fantastic : nouvelles », éd. Complices, 324 p., 19 €.
Gautier Théophile, « Œuvres complètes. Section 1 : romans, contes et nouvelles. 7, contes et nouvelles, 2 », éd. Honoré Champion, 858 p., 85 €.
Gavalda Anna, « Fendre l'armure », éd. J'ai lu, 288 p., 7,80 €.
Georges Karoline, « Point de rencontre », rev. *Lettres québécoises*, n° 171
Germain Sophie, « Fondu au noir », rev. *Nouvelle donne*, 30/4/2018.
Gervais Mélody, « Luck !t », rev. *Etherval*, n° 13.
Gestin Sandrine, « Merveilles et légendes des amours enchantées », éd. Au bord des continents, 168 p., 18,50 €.
Gévart Pierre, « Le lion », rev. *Galaxies*, n° 55.
Gévart Pierre, « Œil de plastique », rev. *Solaris*, n° 208.
Gibbons Stella, « Le petit sapin de Noël », tr. de l'angl., éd. Héloïse d'Ormesson, 301 p., 19 €.
Giebel Karine, « D'ombre et de silence », éd. Pocket, 256 p., 6,95 €.
Gilliard Valérie, « Nos vies limpides », éd. de L'aire, 172 p., 20 €.
Giudicelli Christian, « Juvenilia : fictions », éd. Bleu autour, 76 p., 12 €.
Gobin-Vaillant Pierrette, « Elle et lui », éd. Vent des lettres, 124 p., 14 €.
Gogol Nikolaï Vasilievitch, « Le nez ; Le manteau ; Les mémoires d'un fou », bilingue, éd. Macha publishing, 246 p., 5,90 €.
Gombrowicz Witold, « Contes et romans », tr. du pol., éd. Gallimard, 1 408 p., 29 €.
Graziosi Nicole, « Tendresses et venins », éd. Chloé des Lys, 157 p., 14,50 €.
Guerroua Kamal, « Journal d'un hittiste », éd. Ressouvenances, 93 p., 13 €.
Guillem Cathy, « Remous », rev. *Rue Saint Ambroise*, 8/5/2018.
Gunzig Thomas, « À part moi, personne n'est mort », éd. Castor astral, 160 p., 9,90 €.

Gunzig Thomas, « Encore une histoire d'amour », éd. Au diable Vauvert, 80 p., 5 €.
Guyaut-Genon Pierre, « Le fantôme habite au 21 », éd. Lamiroy, 41 p., 8 €.
Hamiech Cyril, « La poésie du requin blanc, et autres gauloiseries du Siam », éd. Gope, 203 p., 15,75 €.
Hamilton Edmond, « Comment c'est là-haut ? », tr. de l'angl., rev. *Bifrost*, n° 90.
Hamilton Edmond, « Le berceau de la création », tr. de l'angl., rev. *Bifrost*, n° 90.
Hanks Tom, « Questions de caractère », tr. de l'angl., éd. Points, 384 p., 8,10 €.
Hao Jingfang, « L'insondable profondeur de la solitude », tr. du chin., éd. Fleuve, 364 p., 20,90 €.
Haroche Raphaël, « Retourner à la mer », éd. Gallimard, 192 p., 6,60 €.
Harrison Jim, « Dernières nouvelles », tr. de l'angl., éd. J'ai lu, 314 p., 7,80 €.
Harvey John, « Une étude en noir », tr. de l'angl., éd. Rivages, 280 p., 16 €.
Hatoum Milton, « La ville au milieu des eaux », tr. du port., éd. Actes Sud, 156 p., 17 €.
Hawthorne Nathaniel, « Contes étranges », tr. de l'angl., éd. Libretto, 336 p., 9,70 €.
Hempel Amy, « Le chien du mariage », tr. de l'angl., éd. Cambourakis, 144 p., 16 €.
Henry Léo, « Écouter plus fort », rev. *Bifrost*, n° 91.
Henry O., « Un champion de la science matrimoniale et autres nouvelles », tr. de l'angl., éd. de l'Aube, 215 p., 12 €.
Hérault Hélène, « La petite Prigent », éd. Delphine Montalant, 88 p., 14 €.
Hieramente Elsa, « Marie avait toujours froid », rev. *Squeeze*, n° 17.
Homal Marc, « Puta ! Que la vida es polida… », en occitan, éd. Institut d'études occitanes, 152 p., 15 €.
Hopkinson Nalo, « En direct de la planète Minuit », éd. Goater, 160 p., 14 €.
Houdart Célia, « Villa Crimée », éd. POL, 256 p., 14 €.
Houdart Françoise, « Dieu le potier et quelques autres », éd. Luce Wilquin, 176 p., 17 €.
Huchu Tendai, « OrgHôtes », tr. de l'angl., rev. *Galaxies*, n° 55.
Hupin Cécile, « Pizza », éd. Lamiroy, ? p., 4 €.
Hyon Cin-Kon, « Un jour de chance, et autres nouvelles », tr. du coréen, éd. L'atelier des cahiers, 134 p., 19 €.
Iagnemma Karl, « De la nature des interactions amoureuses », tr. de l'angl., éd. Albin Michel, 250 p., 22,90 €.
Ioannou Giorgos, « Le sarcophage », tr. du grec, éd. Miel des anges, 150 p., 12 €.
Ishikawa Jun, « Ève sous la neige : Tokyo, 1947 », tr. du jap., éd. Belles lettres, 220 p., 23 €.
Ito Sally, « L'ange de l'onde noire », tr. de l'angl., rev. *Nouvelle donne*, 2/12/2018.
Itsoukou Prestige, « L'aveu », éd. L.C., 105 p., 14 €.
Ives Gilman Carolyn, « Voyage avec l'extraterrestre », tr. de l'angl., rev. *Bifrost*, n° 91.
Ivy Alexandra, « Les gardiens de l'éternité. Amours immortelles », tr. de l'angl., éd. Milady, 384 p., 8,20 €.
Jaen Nicolas, « Cil courbe de Rimbaud », rev. *Harfang*, n° 53.
Jaen Nicolas, « L'accouchement de madame Rimbaud », rev. *Harfang*, n° 52.
James Eloisa, « Sentiments et convenances », tr. de l'angl., éd. J'ai lu, 500 p., 7,40 €.
James Phyllis Dorothy, « Les douze indices de Noël ; et autres récits », tr. de l'angl., éd. Le livre de poche, 160 p., 6,40 €.
Jeu Philippe, « Le journal de Fernando », éd. L'harmattan, 81 p., 12 €.
Jim, « L'amour (en plus compliqué) », éd. Bamboo, 240 p., 18 €.
Johnson Denis, « La générosité de la sirène », tr. de l'angl., éd. Bourgois, 218 p., 20 €.
Jouan Yves, « Retour sur les lieux », rev. *Harfang*, n° 52.
Joyce James, « Gens de Dublin », tr. de l'angl., éd. Pocket, 249 p., 4,95 €.
Kafka Franz, « Œuvres complètes. 1, Nouvelles et récits », tr. de l'all., éd. Gallimard, 1 316 p., 60 €.
Källner Oskar, « Yi », tr. du suéd.., rev. *Solaris*, n° 208.
Kasischke Laura, « Si un inconnu vous aborde », tr. de l'angl., éd. Le livre de poche, 224 p., 6,90 €.
Keineg Paol, « Des proses qui manquent d'élévation », éd. Obsidiane, 112 p., 16 €.
Kellou Tarik, « Surcharge », rev. *Etherval*, n° 12.
Kilito Abdelfattah, « Celui qu'on cherche habite à côté : dix contes », éd. La croisée des chemins, 94 p., 12 €.
Kim Un-su, « Jab ! », tr. du coréen, éd. Serge Safran, 192 p., 17,90 €.
Kindraich Anne-Sophie, « Le peuple de l'eau », rev. *Galaxies*, n° 53.
Koumandaréas Ménis, « Les neiges de décembre ne préviennent jamais, et autres nouvelles », tr. du grec, éd. Le soupirail, 150 p., 171 €.
Krudy Gyula, « Les beaux jours de la rue de la Main-d'Or », tr. du hongr., éd. Cambourakis, 235 p., 10 €.
Kuneben Claire, « Jo », rev. *Poésie première*, n° 72.
Künsken Derek, « Couleurs fantôme », tr. de l'angl., rev. *Solaris*, n° 207.
La Fontaine Jean (de), « Contes et nouvelles en vers », éd. Classiques Garnier, 495 p., 23 €.
La Varende Jean (de), « Mes contes de chouannerie », éd. Via romana, 237 p., 19 €.
Laabali M'hamed, « L'âne amoureux, et autres nouvelles », éd. Marsam, 128 p., 12 €.
Labbé Michelle, « Feuilles d'Engadine », éd. Paul&Mike, 112 p., 10 €.
Labbé Michelle, « Le lac de Sils », rev. *Harfang*, n° 53.
Labsir Latifa, « Rose bleue : nouvelles choisies », tr. de l'arabe, éd. Virgule, 149 p., 16 €.
Lacouture Philippe, « La machine à inverser la nature », éd. Lacour-Ollé, 78 p., 15 €.
Lafon Marie-Hélène, « La demie de six heures », éd. La guêpine, 32 p., 9,90 €.
Lafon Marie-Hélène, « Les étés », éd. La guêpine, 22 p., 6,50 €.
Laframboise Michèle, « Un vœu sur l'Araignée », rev. *Solaris*, n° 207.
Lagerlöf Selma, « Le livre de Noël », tr. du suéd., éd. Actes Sud, 132 p., 15 €.
Lagrange Emmanuèle, « Dos au vent », éd. L'harmattan, 153 p., 17 €.
Lainé Sylvie, « Fidèle à ton pas balancé », éd. ActuSF, 420 p., 8,90 €.
Lakhdari-King Nadia/Girard-Audet Catherine/Allard Caroline, « Histoires de filles sous le soleil », éd. Kennes, 370 p., 12,90 €.
Lalande Françoise, « Belgiques : pas des anges », éd. Ker, 82 p., 12 €.
Lalande Françoise, « Quoi de plus délicieux que l'eau rougie du temps ? », éd. Z4, 86 p., 14 €.
Lamart Michel, « Petits noirs et café crime : nouvelles noires », éd. Ex aequo, 114 p., 12 €.
Lamouroux Agnès, « Petit démon », rev. *Etherval*, n° 12.
Landre Jeanne, « Le buste », rev. *Brèves*, n° 112.
Laurans Jacques, « Brune à l'encre rouge », éd. Le temps qu'il fait, 96 p., 14 €.
Lauwers Anne, « Quarante-quatre degré Nord neuf degré Est », rev. *Brèves*, n° 112.
Le Breton Nicolas, « S'ils me connaissaient », éd. Mille cent quinze, 30 p., 2 €.
Le Brun Anaïs, « Quinze août », rev. *Rue Saint Ambroise,* 15/8/2018.
Le Clézio Jean-Marie Gustave, « Bitna, sous le ciel de Séoul », éd. Stock, 272 p., 18,50 €.
Le Corre Hervé, « Démangeaisons », rev. *Sang-froid*, n° 9.
Le Guin Ursula Kroeber, « Aux douze vents du monde », tr. de l'angl., éd. Le Bélial, 416 p., 24 €.
Le Tellier Hervé, « Encyclopaedia inutilis », éd. Castor astral, 128 p., 9,90 €.
Le Texier Jean-François, « Les tourments d'Alex Théraube », éd. L'harmattan, 171 p., 17,50 €.
Leblanc Maurice, « Gueule-rouge, 80 chevaux », éd. des Falaises, 170 p., 9,50 €.
Leclercq Jean-Louis, « Elle n'avait qu'à pas ! », éd. Lamiroy, 39 p., 4 €.
Leduc-Primeau Laurence, « Zoologies », éd. La peuplade, 120 p., 15 €.
Lefebvre Guillaume, « Des nouvelles de la mer : nouvelles noires », éd. Ex aequo, 153 p., 14 €.
Lefèvre Thierry, « Les histoires de la baraque », éd. Lansman, 124 p., 12 €.
Legrand Marc, « Chambre 224 », éd. Mondes futuristes, 136 p., 14 €.
Lenoir Michel/Plantey Isidore, « Bassin d'avant : histoires crues(elles) du quotidien », éd. Cairn, 101 p., 16 €.
Leonard Elmore, « Rebelle en fuite, et autres histoires », tr. de l'angl., éd. Rivages, 203 p., 7,80 €.
Léri Livia, « Courant d'air », rev. *Rue Saint Ambroise,* 26/3/2018.
Lerne Ève, « Histoires de chasse (presque) imaginaires », éd. Asclepiades, 244 p., 14,50 €.
Leroy Jérôme, « La théorie des climats », rev. *Sang-froid*, n° 11.
Leroyer Philippe, « Arrête de faire l'enfant ! », éd. du Net, 218 p., 14 €.
Lesaffre Stéphane, « Mauvaise blague », rev. *Etherval*, n° 12.
Letarte Geneviève, « Bruxelles, dedans dehors », éd. maelstrÔm reEvolution, 48 p., 3 €.
Letoré Anne, « Un tapin, un bouquin », éd. maelstrÔm reEvolution, 32 p., 3 €.
Liehi Tape Honoré, « La victoire d'une chose », éd. L'harmattan Côte d'Ivoire, 74 p., 12 €.
Lieutaud Pierre, « Belzébuth », rev. *Nouvelle donne,* 29/9/2018.
Ligny Jean-Marc, « Le désert », rev. *Galaxies*, n° 52.
Limoges Julie, « Amboise le bienséant », rev. *Etherval*, n° 12.
Limoges Julie, « Eschyle Mallory », rev. *Etherval*, n° 13.
Liu Ken, « Souvenirs de ma mère », tr. de l'angl., rev. *Bifrost*, n° 91.
Loemba Jessy E., « Une peur morbide », éd. L.C., 110 p., 13 €.
London Jack, « Une femme de cran et autres nouvelles », tr. de l'angl., éd. Gallimard, 128 p., 2 €.
Loranger Patrick, « Trahisons », rev. *Solaris*, n° 207.
Lorioux Marie/Dubois-Chabert Jean-Louis, « Les territoires du vide », éd. L'harmattan, 100 p., 12,50 €.
Lorrain Jean, « La mandragore », éd. Le chat rouge, 256 p., 20 €.
Lysøe Éric, « La paix des arbres », rev. *Galaxies*, n° 52.
Mabro Raphaël, « Nouvelles levantines », éd. L'harmattan Sénégal, 147 p., 16 €.
MacIntyre Martin, « Un passe-temps pour l'été », tr. du gaél., éd. Vents d'ailleurs, 192 p., 22 €.
Macumi Malaïka, « Hantises : chroniques d'outre-tombe », éd. Eleusis, 269 p., 18 €.
Madézo Charles, « Traits de chalut », éd. Vivre tout simplement, 116 p., 15 €.
Maftah el Kheir Youssef, « Sachet noir », éd. Marsam, 72 p., 10 €.
Magris Claudio, « Instantanés », tr. de l'ital., éd. Gallimard, 192 p., 18 €.
Mahfouz Naguib, « L'organisation secrète, et autres nouvelles », tr. de l'arabe, éd. Sindbad, 224 p., 21,80 €.
Malamud Bernard, « Le tonneau magique », tr. de l'angl., éd. Rivages, 250 p., 21 €.
Maljean Jano, « Monsieur C : chronique atomique », éd. Lamiroy, 39 p., 4 €.
Mamier Claude, « La porte sur le vide », rev. *Galaxies*, n° 55.
Marai Sandor, « L'orpheline/Az arva », tr. du hongr., éd. L'Asiathèque, 160 p., 14,90 €.
Maraini Dacia, « Murs de nuit », tr. de l'ital., éd. Michel de Maule, 224 p., 22 €.
Maran René, « Nouvelles africaines et françaises : inédites ou inconnues », éd. L'harmattan, 269 p., 25 €.
Marchand Gilles, « Des mirages plein les poches », éd. Aux forges de Vulcain, 144 p., 15 €.
Marconi Laurence, « Comme un oiseau sans ailes », rev. *Harfang*, n° 53.
Maresca Sylvain, « Le grand corps nu », rev. *Harfang*, n° 53.
Marga Annie, « Piano forte », éd. Thot, 124 p., 15 €.
Martel AD, « Une question de point de vue », rev. *Etherval*, n° 13.
Martel Maryse, « Au cœur du massif : nouvelles revisitées », éd. Esa, 102 p., 14,50 €.
Martin Antoine, « Fous de fêtes votives », éd. Au diable Vauvert, 96 p., 25 €.
Martin Jean-Christophe H.J., « Directed by Sylvester Stallone », éd. Lett Motif, 160 p., 22 €.
Massit Michel, « Les brèches du temps », éd. Brandon, 109 p., 14 €.
Mathou Paul, « Les feux de la rampe 1894 », rev. *Brèves*, n° 112.
Maugham William Somerset, « Les quatre Hollandais ; et vingt-neuf autres nouvelles », tr. de l'angl., éd. Robert Laffont, 711 p., 12,50 €.
Mauguin Marc, « Petite vie », rev. *Harfang*, n° 53.
Maupassant Guy (de), « Contes et nouvelles de la campagne », éd. des Falaises, 272 p., 11 €.
Maupassant Guy (de), « Contes et nouvelles des chasseurs », éd. des Falaises, 128 p., 9,50 €.
Maupassant Guy (de), « Contes et nouvelles du bord de mer », éd. des Falaises, 272 p., 11 €.
Maupassant Guy (de), « La petite Roque », éd. Le livre de poche, 187 p., 3,20 €.
Mayssal Christophe, « À bord du Queen Anne's Revenge », rev. *Brèves*, n° 112.
Meganck Marc, « L'intuition », éd. Lamiroy, 46 p., 4 €.
Méla Vivienne, « Femmes au café », éd. L'harmattan, 139 p., 15,50 €.
Ménard Emmanuelle, « Victoire ou la vie comme elle va… », éd. Lamiroy, 33 p., 4 €.
Mérimée Prosper, « Nouvelles », éd. Grinalbert, 179 p., 19,90 €.
Messerchmitt Jean-Pierre, « Improbables », éd. L'harmattan, 118 p., 14 €.
Messier, William S., « Le véliplanchiste », rev. *Lettres québécoises*, n° 170.
Meunier Clémence, « Tombe la neige », rev. *Solaris*, n° 207.
Meyer Conrad Ferdinand, « L'amulette », tr. de l'all., éd. Ressouvenances, 197 p., 20 €.
Miller Stéphane, « Bikinis kill nano-stars », rev. *Galaxies*, n° 52.
Milo Olivier G., « Jean-Pierre en quelques mots », rev. *Squeeze*, n° 17.
Milovanoff Jean-Pierre, « Le cœur seul demeure », éd. Grasset, 180 p., 17 €.
Mina Hem'sey, « Trait d'union : du Nord au Sud », éd. Les lettres mouchetées, 124 p., 14 €.
Mitsou Andréas, « Bestiaire », tr. du grec, éd. Monemvassia, 96 p., 10 €.
Miyazawa Kenji, « Les astres jumeaux », tr. du jap., éd. du Serpent à plumes, 192 p., 12 €.
Moins Philippe, « Bienvenue au bureau des rêves », éd. Lamiroy, 35 p., 4 €.
Monfreid Henry (de), « Vivre libre : le testament spirituel d'un écrivain », éd. Grasset, 304 p., 20 €.
Monier Michel, « D'azur : récits », éd. L'harmattan, 236 p., 22,50 €.
Monpertuis Maureen, « Le croqueur d'os ; et autres nouvelles », éd. Thot, 118 p., 15 €.
Montali Jean-Marie, « Au café de France », éd. Cerf, 160 p., 14 €.
Morales Fabienne, « La densité de l'instant », éd. Plaisir de lire, 107 p., 13 €.
Morel Patrick, « Treize en Amérique », éd. Ex aequo, 115 p., 12 €.
Morelle Nicole, « Hôpital de brousse : nouvelles entre rêve et réalité », éd. Médiaspaul, 156 p., 16 €.
Moricz Zsigmond, « Un déjeuner », tr. du hongr., éd. Cambourakis, 128 p., 10 €.
Morin Hugues, « Frill, l'avatar au long museau », rev. *Solaris*, n° 207.
Morrow William Chambers, « Le singe, l'idiot et autres gens », tr. de l'angl., éd. Libretto, 264 p., 8,70 €.
Morvilliers Pierre, « C'était une nuit de pleine lune », rev. *Brèves*, n° 112.
Mourelet François, « La machette rouge : cinq nouvelles saignantes », éd. Unicité, 126 p., 13 €.
Mova Kawen Sosthène, « Parcelles de vie », éd. L'harmattan, 91 p., 12,50 €.
Moyes Jojo, « Paris est à nous », tr. de l'angl., éd. Milady, 416 p., 18,90 €.
Mullins David Philip, « Site d'accident sur une montagne du désert près de Las Vegas », tr. de l'angl., rev. *Nouvelle donne,* 30/3/2018.
Murakami Haruki, « Des hommes sans femmes », tr. du jap., éd. 10/18, 288 p., 7,50 €.
Nacambo Herman Yacouba, « Mensonges, arnaques et trahison », éd. L'harmattan Burkina Faso, 185 p., 19 €.
Nalkowska Zofia, « Médaillons », tr. du néerl., éd. Petra, 152 p., 15 €.
Nanchen Gabrielle, « Le goût des autres : des nouvelles du vivre ensemble », éd. Saint Augustin, 276 p., 22 €.
Nédélec Jean-Pierre, « Le monde était plein de couleurs ; suivi de Mercredi 1er mai : récits », éd. La part commune, 125 p., 14 €.
Neirynck Éric, « Camping », éd. Lamiroy, 33 p., 4 €.
Neuhoff Éric, « Les polaroïds », éd. du Rocher, 200 p., 16 €.
Ngoma Malanda Sauve-Gérard, « Même les nuits denses ont leur lumière », éd. L'harmattan, 69 p., 12 €.
Nguyen Huy Thiêp, « Conte d'amour un soir de pluie, et autres nouvelles », tr. du viet., éd. de L'aube, 248 p., 11,90 €.
Nicolas Laurent, « Opus », éd. Lilo, 199 p., 22 €.
Nin Anaïs, « Auletris », tr. de l'angl., éd. Finitude, 128 p., 15 €.
Nishimura Kyotaro, « Petits crimes japonais », tr. du jap., éd. Rivages, 288 p., 8,50 €.
Noël Vanina, « Bouton d'or », rev. *Rue Saint Ambroise,* 21/5/2018.
Nokan Walis, « Le sentier des rêves et autres micro-fictions », tr. du chin., éd. L'Asiathèque, 208 p., 14,50 €.
O'Faolain Sean/Lavin Mary/Dunsany Edward John Moreton Drax Plunket, « Les vieux soldats ne meurent jamais », tr. de l'angl., éd. Belles lettres, 356 p., 21,50 €.
Oates Joyce Carol, « Infidèle : histoires de transgression », tr. de l'angl., éd. Points, 624 p., 8,90 €.
Oates Joyce Carol, « La Princesse-Maïs et autres cauchemars », tr. de l'angl., éd. Points, 456 p., 7,90 €.
Oates Joyce Carol, « Trahison », tr. de l'angl., éd. Philippe Rey, 544 p., 23 €.
Obione Max, « Quai ouest ; suivi de Ankylose », éd. du Horsain, 38 p., 5 €.
Offutt Chris, « Kentucky straight », tr. de l'angl., éd. Gallmeister, 176 p., 8,30 €.

Ozyasar Murat, « Rire noir », tr. du turc, éd. Kontr, 128 p., 18 €.
Pagan Hugues, « Mauvaises nouvelles du front », éd. Rivages, 286 p., 15,90 €.
Pagel Michel, « La mort de John Smith », rev. *Bifrost*, n° 91.
Panizza Oskar, « Le jardin de Vréneli », tr. de l'all., éd. Lenka lente, 60 p., 9 €.
Paris Gilles, « La lumière est à moi et autres nouvelles », éd. Gallimard, 208 p., 19 €.
Paris Marylène, « Tangos anisés sur plancher de verres », éd. Eleusis, 90 p., 14 €.
Paroutaud Jean-Marie-Amédée, « Le pays des eaux ; suivi de Petit traité de ma médecine », éd. On verra bien, 135 p., 14 €.
Parrot Frédéric, « Leçon d'histoire », rev. *Solaris*, n° 208.
Pasquier (du) Roch, « Prélude », rev. *Rue Saint Ambroise,* 10/9/2018.
Patron Sylviane, « Conciliabule au pays des contes : contes à finir », éd. L'harmattan, 130 p., 14,50 €.
Pavel Ota, « À chacun sa part de gâteau », tr. du tchèque, éd. Do, 232 p., 20 €.
Pelletier Francine, « La véritable histoire du mystérieux *toaster* spatial », rev. *Solaris*, n° 208.
Pelletier Stéphanie, « Quand les guêpes se taisent », éd. Leméac, 152 p., 8,95 $.
Pequignat Hélène., « Du piquant dans les sardines », éd. Le pommier, 240 p., 17 €.
Perez Gay Rafael, « Nous revenons de la terre des morts », tr. de l'esp., rev. *Brèves*, n° 112.
Pernoud Hermeline/Fix Florence, « Le conte dans tous ses états », éd. Presses univ. de Rennes, 230 p., 24 €.
Perrette Christian, « Les rendez-vous », éd. Mon village, 143 p., 18 €.
Perriau Jean-Christophe, « Symphonie de la haine », rev. *Rue Saint Ambroise,* 9/4/2018.
Pestriniero Renato, « Une nuit de 21 heures », tr. de l'ital., rev. *Galaxies*, n° 53.
Peylin Diane/Berthod Matthieu/Crevoisier Pierre, « Marins à l'encre : nouvelles d'Alaska », éd. Slatkine, 200 p., 22,90 €.
Pinoteau Catherine, « Femmes courage », rev. *Brèves*, n° 112.
Planchon Benjamin, « Capsules », éd. Antidata, 175 p., 10 €.
Pochesci Bruno, « Matriochka tenebrarum », rev. *Galaxies*, n° 53.
Poe Edgar Allan, « Nouvelles intégrales. 1, 1831-1839 », tr. de l'angl., éd. Phébus, 400 p., 27 €.
Poe Edgar Allan, « Philosophie de l'ameublement », tr. de l'angl., éd. Casimiro, 62 p., 8 €.
Polack Gillian, « Les horreurs de l'histoire », tr. de l'angl., rev. *Galaxies*, n° 54.
Pons Sébastien, « Récits funambules », éd. Lilo, 136 p., 22 €.
Pontoire Michel, « Le trou des parpaillots », éd. Ex aequo, 178 p., 16 €.
Potier Sophie, « L'épiphanie de Michel Houellebecq », éd. Lamiroy, 35 p., 4 €.
Pourtau Corine, « All the things you are », éd. Lunatique, 40 p., 4 €.
Prat Louis-Antoine, « Belle encore ; et autres nouvelles », éd. Somogy, 176 p., 15 €.
Preux Cornélia (de), « La fin des haricots », éd. Plaisir de lire, 143 p., 13 €.
Prévot Gérard, « Contes de la mer du Nord », éd. Espace Nord, 220 p., 8,50 €.
Prilepine Zakhar, « Le péché ; avec deux nouvelles inédites », tr. du russe, éd. des Syrtes, 291 p., 9 €.
Puchner Eric, « Dernière journée sur terre », tr. de l'angl., éd. Albin Michel, 300 p., 22,50 €.
Pujol Pascale, « Je vous embrasse », éd. Lunatique, 48 p., 6 €.
Pulitti Pierre, « Vous avez dit virtuel ? », éd. L'harmattan, 299 p., 25 €.
Quentin Marie-Christine, « La petite voix, et autres résonances », éd. L'harmattan, 124 p., 14,50 €.
Quiroga Horacio, « Anaconda », tr. de l'esp., éd. Métailié, 210 p., 10 €.
Rameau Félix, « Fantômes », éd. Lamiroy, 42 p., 4 €.
Ramos Muriel, « À fleur de femmes », éd. Unicité, 80 p., 13 €.
Rault Stéphane, « Sacrés cœurs », éd. Les passagères, 171 p., 14 €.
Ray Jean, « Le carrousel des maléfices », éd. Alma, 296 p., 18 €.
Ray Jean, « Le livre des fantômes », éd. Alma, 280 p., 18 €.
Ray Jean, « Les contes noirs du golf », éd. Alma, 280 p., 18 €.
Rémy Matthieu, « Le plus jeune sous-préfet de France », rev. *Decapage*, n° 59.
Renard Christine, « Un amour d'automne », rev. *Galaxies*, n° 53.
Renaud Kiev, « Mes munitions », rev. *Lettres québécoises*, n° 169.
René-Renard Antoine, « Thomas Tomis : directeur de conservatoire : six nouvelles plus ou moins humoristiques », éd. L'harmattan, 78 p., 11,50 €.
Resnick Mike, « Retour à la maison », tr. de l'angl., rev. *Galaxies*, n° 54.
Rétif de La Bretonne Nicolas-Edme, « Les contemporaines ou Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent. 10, Nouvelles 245-272, et dernière », éd. Honoré Champion, 638 p., 95 €.
Reuss Geneviève, « Contes rendus et repris », éd. À vol d'oiseaux, 194 p., 15 €.
Reuss Geneviève, « Nouvelles de l'impasse du bout du monde », éd. À vol d'oiseaux, 294 p., 18 €.
Revue *Aventures Oniriques et Compagnie*, n°s 48, 49, 50.
Revue *Brèves*, n° 113, « Anges et bêtes ».
Revue *Carbone*, n° 2 « Maisons hantées » ; *Carbone*, n° 3, « Amazones ».
Revue *Contre-jour*, « Faut-il réhabiliter la magie », n° 45 ; *Contre-jour*, « Un tout autre romantisme », n° 46.
Revue *Encre[s]*, n° 1.
Revue *Gandahar*, n° 12, « Les grandes dames de la S-F française » ; *Gandahar*, n° 13, « La course » ; *Gandahar*, n° 14, « Les riches heures de Lunatique » ; *Gandahar*, n° 15, « Créatures, premier contact ».
Revue *L'indé panda*, n° 6.
Revue La 5e saison, n° 3, « Épidermes » ; n° 4, « Flop & fiasco » ; n° 5, « Cul sec ».
Revue *La femelle du requin*, n°s 48, 49.
Revue *Le cafard hérétique*, n°s 10, 11 et H.-S. n° 2.
Revue *Le mammouth éclairé*, n° 10.
Revue *Le novelliste*, n° 2.
Revue *Le visage vert*, n° 30.
Revue *Moebius*, n° 157, « Tous les serpents connaissent le goût des fruits » ; *Moebius*, n° 158, « Filles, sœurs et complices de ceux qui vont pieds nus à l'envers de la vie » ; *Moebius*, n° 159, « Cet animal m'a donné la vie ».
Revue *Onuphrius*, n°s 15 à 28.
Revue *Revue Saint Ambroise*, n° 41.
Revue *XYZ*, n° 135, « Armes : gâchette, poison, terreur et séduction » ; *XYZ*, n° 136, « Eaux(-)fortes : métamorphoses de l'eau en Sagamie » ; *XYZ*, n° 134, « Etgar Keret, entretien et nouvelles, hommage à Annie Saumont ».
Rey Françoise, « Métamorphoses : le sexe est un grand maître », éd. Tabou, 160 p., 15 €.
Rezkallah Mohamed, « Les amoureux silencieux », rev. *Nouvelle donne,* 4/11/2018.
Rheyss Michael, « Les torches », rev. *Bifrost*, n° 90.
Ribeaud Marie-Catherine, « Une main nue », éd. L'harmattan, 111 p., 13 €.
Ribes Jean-Michel, « Contines et légendes de Châtenay-Malabry », éd. Riveneuve/Archimbaud, 104 p., 10 €.
Richard Alain, « Les estocades », éd. Gunten, 432 p., 24 €.
Richard Lyne, « Les cordes à linge de la Basse-Ville », 134 p., 23 $.
Richoz Mélanie, « Le bain et la douche froide », éd. Slatkine, 127 p., 16 €.
Rigaux Jean-Marc, « L'armistice se lève à l'est », éd. Murmure des soirs, 173 p., 16 €.
Rivais Yak, « Vous étiez prévenus ! », éd. Ginkgo, 128 p., 9 €.
Robillard Chantal, « Zoo des chimères », éd. Voy'(el), 119 p., 12,50 €.
Roch Michael, « Aux portes de Lanvil », rev. *Bifrost*, n° 92.
Rochat Jean-Pierre, « La clé des champs », éd. La chambre d'échos, 82 p., 12 €.
Roche Emmanuel, « La famille, c'est sacré », rev. *Harfang*, n° 53.
Roche Emmanuel, « La grandeur de l'Amérique », Paul & Mike, 322 p., 17 €.
Rochon Sidonie, « Nuit africaine », rev. *Harfang*, n° 52.
Rond Bernard, « En passant par les Andes », éd. L'harmattan, 163 p., 17 €.
Roussel Gaëtan, « Dire au revoir », éd. J'ai lu, 288 p., 6,40 €.
Rouvet Jean-Christophe, « Un jeune toubab au Sahel », éd. L'harmattan, 167 p., 17,50 €.
Roux Lazare, « Des cités anciennes et maudites », éd. Presses du Midi, 59 p., 8 €.
Rouyer Nathalie, « Quand hululent les hiboux », éd. Rebelyne, 146 p., 15 €.
Roy Joël, « Deux jeunes nègres acryliques, et autres nouvelles magiques d'Amazonie », éd. Orphie, 112 p., 9,90 €.
Roznarho, « Les pieds à l'envers », rev. *Galaxies*, n° 55.
Ruotolo Elisa, « J'ai volé la pluie », tr. de l'ital., éd. Cambourakis, 150 p., 18 €.
Russo Richard, « Trajectoire », tr. de l'angl., éd. La table ronde, 288 p., 21,80 €.
Safaï Soha, « Qu'on lui coupe la tête ! », rev. *Harfang*, n° 53.
Salter James, « Last night : nouvelles complètes », tr. de l'angl., éd. de L'olivier, 352 p., 14,90 €.
Samanci Suzan, « Berçem », tr. du turc, éd. A-Eurysthé, 128 p., 14 €.
Samatar Sofia, « Rendez-vous en Iram », tr. de l'angl., rev. *Galaxies*, n° 53.
Sanchez Fabien, « Une amitié solaire », rev. *Harfang*, n° 52.
Sand George, « Contes d'une grand-mère », éd. Flammarion, 512 p., 12,50 €.
Sand George, « Fictions brèves : nouvelles, contes et fragments. 1834-1835 », éd. Honoré Champion, 238 p., 35 €.
Sand George, « Fictions brèves : nouvelles, contes et fragments. 1836-1840 », éd. Honoré Champion, 244 p., 35 €.
Sanderson Brandon, « Sixième du crépuscule, et autres nouvelles », tr. de l'angl., éd. Le livre de poche, 544 p., 20,90 €.
Santocono Girolamo, « Ça va d'aller… y a pas d'avance », éd. du Cerisier, 256 p., 14 €.
Santoliquido Giuseppe, « Belgiques : rien ne vaut ce maintenant », éd. Ker, 134 p., 12 €.
Saraja Olivier, « Le dernier serviteur », rev. *Etherval*, n° 13.
Sarti Vincent, « La chute d'Icare, et autres nouvelles ; suivi de Dîner aux piments : une pièce de théâtre en un acte », éd. Marcel Dricot, 132 p., 15 €.
Schneider Solange, « Chemins étranges », éd. L'harmattan, 117 p., 14 €.
Schurmans Fabrice, « L'effet Romy Schneider », rev. *Harfang*, n° 53.
Séfaris Marc, « Le jour où je faillis être reine », rev. *Etherval*, n° 13.
Seran Abigail, « Un autre jour, demain », éd. Luce Wilquin, 112 p., 12 €.
Serceau Michel, « Amours, tours et détours : nouvelles ; suivi de Le temps de vivre », éd. L'harmattan, 264 p., 22,50 €.
Serrano Élodie, « Insignifiante », rev. *Galaxies*, n° 55.
Seurat Alexandre, « Boîte noire », rev. *Harfang*, n° 52.
Shree Geetanjali, « Mars, maman et les cerisiers en fleur », tr. de l'hindi, rev. *Harfang*, n° 52.
Sidibé Hamed, « La crise malienne : chronique d'un pays qui vacille », éd. Les impliqués, 298 p., 31 €.
Siel Ina, « Ciré jaune », rev. *Etherval*, n° 12.
Sillard Bruno, « Migrants sur les chemins du monde », éd. Unicité, 158 p., 16 €.
Simon Daniel, « Ce n'est pas rien : nouvelles et promenades ; suivi de Modeste proposition pour les enfants perdus », éd. MEO, 122 p., 15 €.
Sizun Marie, « Elle a presque huit ans », rev. *Harfang*, n° 53.
Skampardonis Giorgos, « Le maître couteau », tr. du grec, éd. Miel des anges, 138 p., 12 €.
Slama Yann, « Grand-huit », rev. *Rue Saint Ambroise,* 30/7/2018.
Smith Clark Ashton, « Hyperborée ; Poséidonis », tr. de l'angl., éd. Mnémos, 320 p., 18 €.
Smith Patti, « Dévotion », tr. de l'angl., éd. Gallimard, 160 p., 14,50 €.
Soubrier Stéphanie, « La clé des champs », rev. *Galaxies*, n° 53.
Sparks Rennie, « Plaies », tr. de l'angl., éd. L'arbre vengeur, 224 p., 17 €.
Stanisic Sasa, « Pièges et embûches », tr. de l'all., éd. Stock, 353 p., 23 €.
Stenz Frédéric, « La musique des plantes », éd. Erick Bonnier, 232 p., 20 €.
Stenz Frédéric, « Les Glorieuses. 1, La plus jolie fille de Paris », éd. Erick Bonnier, 229 p., 20 €.
Stephenson Pierre-Appolinaire, « Chasse & pêche insolites en Guyane », éd. Orphie, 96 p., 14,95 €.
Storm Theodor, « Nouvelles », tr. de l'all., éd. Belles lettres, 416 p., 27,50 €.
Sturgeon Theodore, « L'homme qui a perdu la mer », tr. de l'angl., rev. *Bifrost*, n° 92.
Sturgeon Theodore, « Tandy et le brownie », tr. de l'angl., rev. *Bifrost*, n° 92.
Styczynski Krzystof, « Brussels marée haute : journal de carnage », éd. maelstrÔm reEvolution, 48 p., 3 €.
Tabachnik Maud, « Scène de crime », éd. de Borée, 324 p., 16,90 €.
Tabucchi Antonio, « Les volatiles de Fra Angelico », tr. de l'ital., éd. Gallimard, 96 p., 12 €.
Tétart Marie, « Le dragon blanc de Dacie », rev. *Présences d'esprits*, n° 91.
Thérien Caroline, « Ce que l'avenir ne dira pas », éd. Lévesque, 128 p., 23 $.
Thibaud Jean-Claude, « Ramassage imminent », rev. *Nouvelle donne,* 2/9/2018.
Thomas David, « Le poids du monde est amour », éd. Anne Carrière, 130 p., 16 €.
Thorpe Gav, « Corax », tr. de l'angl., éd. Black library, 416 p., 17 €.
Thouvenel André, « Projecteur de conscience », éd. Presses du Midi, 278 p., 17 €.
Thuillier Antoine, « Maelström », éd. Lamiroy, 43 p., 4 €.
Tismaé Enel, « Les temps d'une vie », éd. Nats, 77 p., 10 €.
Toumin Lisa, « Extinction », rev. *Rue Saint Ambroise*, 3/12/2018.
Tourguéniev Ivan, « Mon chien Pégase ; suivi de Le chien, et de Les nôtres : épisode des journées de juin », tr. du russe, éd. La part commune, 98 p., 6,50 €.
Ugarte Manuel, « Contes de la pampa », tr. de l'esp., éd. Classiques Garnier, 201 p., 16 €.
Uzzan Gilles, « Contes aliénés : nouvelles », éd. de L'onde, 170 p., 13 €.
Valmiki Omprakash, « Salaam », tr. du hindi, éd. L'Asiathèque, 266 p., 19,50 €.
Valot Daniel, « On a vendu la tour Eiffel », éd. Complicités, 126 p, 13 €.
Van Wayenbergh Jean-Marie, « Angle mort », éd. Le scalde, 221 p., 17,90 €.
Vanhel Antoine, « Blue binary bluff », rev. *Galaxies*, n° 54.
Van-Hyfte Benjamin, « Présage : récit fantastique : mini-roman », éd. Ex æquo, 24 p., 5 €.
Vatimbella Nicolas, « Agnès », éd. La barque, 80 p., 15 €.
Vautier Marie, « Ecoute-le battre », éd. Quadrature, 114 p., 16 €.
Verga Giovanni, « La louve et autres récits de Sicile », tr. de l'ital., éd. Gallimard, 96 p., 2 €.
Verhasselt Étienne, « Les pas perdus », éd. Le tripode, 140 p., 15 €.
Viegnes Michel/Hervieux Natalie, « La nouvelle de langue française depuis 1900. 2, 1950-1980 », éd. univ. de Dijon, 430 p., 28 €.
Vigna Jean, « Maison Renoir et fils », éd. Gaspard Nocturne, 141 p., 17 €.
Villiers de L'Isle-Adam Auguste (de), « Le plus beau dîner du monde, et autres contes », éd. Manucius, 64 p., 7 €.
Vincent Arthurine, « Des silences et des cris », éd. La danse des mouettes, 159 p., 28 €.
Viollet Daniel, « Costard », rev. *Rue Saint Ambroise,* 8/10/2018.
Virole Benoît, « Une nuit en Argentine, et autres nouvelles », éd. des Alentours, 174 p., 19 €.
Vittorini Elio, « Les hommes et la poussière », tr. de l'ital., éd. Nous, 160 p., 16 €.
Voelker John D., « Itinéraire d'un pêcheur à la mouche », tr. de l'angl., éd. Gallmeister, 224 p., 21,60 €.
Voelker John D., « Testament d'un pêcheur à la mouche », tr. de l'angl., éd. Gallmeister, 210 p., 21,60 €.
Voyer-Léger Catherine, « Prendre corps », éd. La peuplade, 272 p., 23,95 $.
Walsh Johanna, « Vertige », tr. de l'angl., éd. Do, 136 p., 17 €.
Watta Chehem, « Rives, transes et dérives : errances en mer Rouge », éd. L'harmattan, 180 p., 18,50 €.
Weil Naqdimon, « Votre problème n'est pas résolu, et autres situations compliquées », éd. Les passagères, 264 p., 17 €.
Wellens Yves, « Belgiques : zones classées », éd. Ker, 146 p., 12 €.
Wilcock Juan Rodolfo, « Le livre des monstres », tr. de l'ital., éd. L'arbre vengeur, 188 p., 13 €.
Wilson Dave W., « La souplesse des os », tr. de l'angl., éd. de L'olivier, 272 p., 23 €.
Yates Richard, « Menteurs amoureux », tr. de l'angl., éd. Robert Laffont, 359 p., 9,50 €.
Yessouroun Robert, « Les voleurs d'absurde : chroniques robotiques », éd. Hélice hélas, 372 p., 24 €.
Young Robert, « La machine à voyager dans le temps », tr. de l'angl., rev. *Galaxies*, n° 53.
Yu Hua, « Mort d'un propriétaire foncier et autres courts romans », tr. du chin., éd. Actes Sud, 368 p., 22,80 €.
Zaman Thierry, « Le semeur de livres », éd. Lamiroy, 34 p., 4 €.
Zampini Cédric, « Nation des merveilles », rev. *Etherval*, n° 13.
Zweig Stefan, « Dans la neige ; suivi de Le chandelier enterré », tr. de l'all., éd. Payot, 192 p., 7 €.
Zweig Stefan, « Secrets et passions », tr. de l'all., éd. Payot, 708 p., 10 €.

XXXIe Concours francophone de la nouvelle

L'encrier renversé

Article premier • La revue de nouvelle *L'encrier renversé* organise son 31e concours francophone de nouvelle. Il sera ouvert du **1er janvier** au **15 mai 2019**. La Ville de Castres et le Crédit agricole Nord-Midi-Pyrénées en sont les partenaires.
Article 2 • Le concours est ouvert à tous les auteurs francophones résidant en France ou à l'étranger. Aucun thème n'est imposé. La participation est libre.
Elle est gratuite :
— pour les abonnés à *L'encrier renversé* [cf. encrierrenverse.canalblog.com] ;
— pour les participants qui commanderont le numéro « concours » 2019 [10 €] ;
— pour les moins de 18 ans, qui auront à fournir la copie d'un document d'identité accompagnée d'une autorisation de participation signée de leur représentant légal ;
— pour les candidats domiciliés hors France métropolitaine, Corse et Monaco.
Pour les autres candidats la participation au concours est fixée à **5 €** [chèque établi à l'ordre de *L'encrier renversé].*
Les membres des jurys et les organisateurs ne sont pas autorisés à concourir.
Article 3 • Chaque auteur ne peut envoyer qu'**une seule nouvelle.**
Le manuscrit sera dactylographié en **quatre exemplaires.** La nouvelle ne devra pas excéder **22 500 signes**, soit 15 pages [déf. du signe : lettre, chiffre, signe de ponctuation, symbole ou espace entre mots].
Les pages seront simplement reliées par une agrafe, sans spirale, sans couverture ni réglette.
Les nom et adresse de l'auteur seront inscrits sur une feuille indépendante. Dès réception un codage garantissant l'anonymat du candidat sera effectué. L'emploi d'un pseudonyme est autorisé. Les manuscrits non retenus ne seront pas renvoyés aux auteurs mais détruits.
Article 4 • La nouvelle proposée ne devra **jamais avoir été publiée,** quel que soit le support [recueil, revue, journal, autoédition, Internet, etc.], à la date de parution du numéro « concours » de *L'encrier renversé* [1er trimestre 2020].
Article 5 • Les manuscrits seront adressés du **1er janvier** au **15 mai 2019 minuit** [cachet de la poste faisant foi] à l'adresse postale suivante :

L'encrier renversé (concours de nouvelle), 9, hameau En Priou, 81580 Cambounet-sur-Sor (France)

Aucun avis de réception ne sera envoyé.

Article 6 • Le concours est doté de **quatre prix** :
— le **premier prix** [prix de la Ville de Castres/*L'ER*], doté d'un montant de **1 000 euros,** est offert par la Ville de Castres ;
— le **deuxième prix,** doté d'un montant de **300 euros,** est offert par *L'encrier renversé ;*
— le **prix Marie-Schembré,** doté d'un montant de **200 euros,** est offert par *L'encrier renversé.* Il récompensera l'un des auteurs participants résidant en Région Occitanie.
— le **prix Lycéens,** doté d'un montant de **150 euros,** est offert par le Crédit agricole Nord-Midi-Pyrénées à l'un des auteurs finalistes choisi par des élèves des lycées de la Borde-Basse de Castres et Maréchal-Soult de Mazamet.
Les **dix premiers textes** ainsi que ceux des **lauréats du prix Marie-Schembré** et **du prix Lycéens seront publiés** dans le numéro « concours » 2019 de *L'encrier renversé.* Leurs auteurs recevront deux exemplaires de ce numéro.
Article 7 • Pour le prix de la Ville de Castres/*L'ER,* un premier jury composé des membres de *L'encrier renversé* et de jurés choisis par la rédaction opérera une sélection de nouvelles après lectures [chaque manuscrit est lu par quatre jurés].
Une seconde sélection de 10 à 20 nouvelles sera ensuite proposée au jury final. Celui-ci classera les textes retenus du 1er au 10e.
Le jury final sera composé de Lodewijk Allaert (lauréat 2009), Gérard Bastide (lauréat 1998), Catherine Béchaux (lauréate 2012), Michel Burlot (lauréat 1993), Chantal Célotti (lauréate 2003), Jean-Claude Chabel (lauréat 1997), Patricia Chauvin-Glonneau (lauréate 1999), Thierry Covolo (lauréat 2015), Annick Demouzon (lauréate 2013), Pierre Denizet (lauréat 2016), Mireille Félix (lauréate 2001), Pierre Hanus, Patrick Larriveau (lauréat 2006), Julie Matignon (lauréate 2008), Virginie Mouligneaux (lauréate 2017), Marc Nicolaieff (lauréat 2018), Françoise Provini-Sigoillot (lauréate 2000), Christiane Rolland-Hasler (nouvelliste et critique), Wernicke (lauréate 2014), de plusieurs élus et représentants de la Ville de Castres, des médiathèques de la Communauté d'agglomération de Castres-Mazamet, de libraires, d'un représentant du Crédit agricole Nord-Midi-Pyrénées et du comité de rédaction de *L'encrier renversé*.
Article 8 • Les **prix seront remis à la médiathèque de Castres en mars 2020**. Seuls les lauréats résidant sur le territoire métropolitain, invités par les organisateurs, devront être obligatoirement présents pour recevoir leurs prix.
Les candidats dont les nouvelles seront sélectionnées pour le jury final seront avertis avant le 31 juillet 2019, les lauréats seront prévenus au début du mois d'octobre, le Prix Lycéens à la fin décembre 2019.
Article 9 • Aucun recours fondé sur les conditions de déroulement du concours ou ses résultats ne sera admis. La participation au concours implique de fait l'acceptation totale et sans réserve du présent règlement.
Le seul fait de présenter une œuvre au concours sous leur nom implique pour les participants qu'ils garantissent en être bien les auteurs.
Les organisateurs se réservent le droit de modifier ou d'annuler ce concours si des circonstances extérieures les y contraignaient.

Pour tout renseignement : **encrier.renverse@wanadoo.fr**